

UNIVERSITÉ RENNES 2
ALC/Information-Communication

MÉTHODES D'ENQUÊTES EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

2019-2020

Licence 1 Information-Communication



UNIVERSITÉ
RENNES uéb

WWW.UNIV-RENNES2.FR



Objectifs cours :

Il s'agit d'un cours d'initiation à la recherche dont l'objectif consiste à acquérir les bases des différentes méthodes d'enquêtes utilisées en Sciences Sociales. L'enjeu étant, par ce cadre et ces outils, de pouvoir mener différents types d'enquêtes dans des domaines variés.

Organisation des séances et modalités d'évaluation :

Chaque séance de TD fera l'objet d'un cours et de l'étude d'un texte. Les étudiants doivent avoir lu le texte selon l'organisation suivante :

Séance 1 : Séance introductive - Pas de texte

Séance 2 : Paugam, S. (2012). 1 - S'affranchir des prénotions. Dans L'enquête sociologique (pp. 5-26). Paris: Presses Universitaires de France.

Séance 3 : Le Guern, P. (2007). L'enquête par observation : méthode et enjeux. In S. Olivesi (dir.), La recherche en SIC (pp. 13-33), PUG, Grenoble.

Séance 4 : Emerson R. M., Fretz R. I., Shaw L. L., Gonzalez P. (2010). Prendre des notes de terrain. Rendre compte des significations de membres. Dans L'engagement ethnographique (pp. 129-168). Paris : Éditions de l'EHESS

Séance 5 : Boumaza, M. (2001). "L'expérience d'une jeune chercheuse en 'milieu extrême' : une enquête au Front National". In Regard sociologique n°22 (pp. 105-121).

Séance 6 : Jouët, J. & Le Caroff, C. (2013). Chapitre 7 - L'observation ethnographique en ligne. Dans C. Barats, Manuel d'analyse du web en Sciences Humaines et Sociales (pp. 147-165). Paris: Armand Colin.

1 — S'affranchir des prénotions

SERGE PAUGAM

Comment choisir le thème sur lequel on va travailler ? Comment en partant de ce thème initial construire un véritable objet d'études sociologiques ? Comment formuler la question sociologique à l'origine de l'investigation empirique ? Comment définir des hypothèses ? Comment élaborer des méthodes d'enquête appropriées ? Ces questions sont celles auxquelles l'étudiant en sociologie tout comme le sociologue confirmé se pose avant d'entreprendre une recherche. Y répondre fait partie du travail sociologique. Il faut y accorder la plus grande attention. Dans la pratique, il n'est pas rare que six mois, voire parfois plus, séparent le choix initial du thème de la première problématisation sociologique effective.

Pourquoi un temps si long ? En premier lieu, parce que le choix initial est souvent guidé par des sensibilités ou des orientations qui n'ont rien de scientifique et dont il faut s'affranchir progressivement. Or, ce processus n'est pas facile car il implique au moins autant un travail sur soi qu'un travail sur les notions du sens commun, sur les catégories de la vie courante dont l'usage systématique peut conduire à l'aveuglement. La construction d'un objet d'études passe par la déconstruction, au moins partielle, de ces prénotions ou de ces préjugés qui constituent des obstacles épistémologiques. En second lieu, parce que le travail sociologique passe par la mise en énigme de ce qui semble aller de soi. Devenir sociologue en ce sens, c'est oser poser des questions impertinentes, montrer ce qui se joue derrière la scène, être au fait de toutes les ficelles de la vie sociale, en bref dévoiler la réa-

lité cachée des faits sociaux. En troisième lieu, parce qu'une recherche sociologique oblige à un va-et-vient entre la construction savante et la vérification — ou le test — empirique et ceci dès les premières formulations de la problématique.

Il est fréquent de trouver dans les mémoires et les thèses de sociologie, ainsi que dans les introductions des ouvrages qui relèvent de cette discipline une partie intitulée « La construction de l'objet d'études ». Généralement le sociologue s'emploie dans un premier temps à parler de son sujet tel que celui-ci est généralement traité dans la vie courante. Qu'est-ce qui en fait un sujet dont on parle, qui questionne, qui intéresse ? Ce faisant, il prend son lecteur par la main en évoquant tout d'abord ce qui lui est familier et le conduit peu à peu vers une démarche scientifique qui passe par une série de ruptures avec le sens commun. La clarification des mots et des concepts est bien entendu nécessaire, mais il s'agit surtout d'un nouveau questionnement, d'une nouvelle problématique qu'il convient de justifier à partir des travaux sociologiques existants, des hypothèses déjà vérifiées, mais aussi de celles qui ne l'ont pas été encore. C'est précisément à ce stade que l'on peut parler d'un objet d'études construit, lequel ne peut plus se confondre avec le sens premier des questions dites d'actualité ou de société. Mais ce que le sociologue dit en quelques pages et qui semble simple est souvent le fruit d'une longue maturation.

Prendre des distances vis-à-vis de sa démarche personnelle de chercheur, déconstruire les notions du sens commun, dévoiler les ressorts de la vie en société, élaborer des concepts et les mettre à l'épreuve de l'évaluation empirique, en bref s'engager à la fois dans un processus d'objectivation et de questionnement critique, tels sont les aspects les plus ordinaires du métier de sociologue que nous nous proposons de développer dans ce chapitre.

Le premier travail de distanciation

Avant toute chose, le sociologue aurait intérêt à réfléchir sur les raisons qui l'ont conduit à envisager telle ou telle recherche. S'interroger sur le choix de son sujet est en effet déjà une pre-

mière distanciation. Comment le chercheur, qu'il soit débutant ou expérimenté, choisit-il ? Le professeur qui accueille son étudiant au moment de la délimitation du projet de recherche cons-tate très souvent le lien souvent étroit entre le sujet que celui-ci a choisi et son expérience vécue, le milieu social dans lequel il a grandi, les rencontres qu'il a pu faire, les difficultés auxquelles il a pu être confronté, les problèmes qui le révoltent, les injustices qu'il condamne. Autant de points qui constituent son rapport au monde. Le sociologue confirmé ne diffère pas fondamentalement sur ce point. Il a seulement la prudence de dissimuler davantage ce qui pourrait apparaître aux yeux de ses collègues comme un obstacle épistémologique ou une faiblesse de la rigueur.

En réalité, le choix d'un sujet n'est jamais anodin. Il est souvent le résultat de motivations dans bien des cas inconscientes ou tout au moins peu explicitées. Prenons un exemple. Pourquoi Durkheim a-t-il choisi le suicide plutôt qu'un autre objet d'études ? Ce sujet peut paraître en effet complexe et, à bien des égards, difficile à traiter dans le cadre d'une recherche proprement sociologique, *a fortiori* pour une entreprise dont la vocation est de fonder la discipline. Quel lien personnel Durkheim pouvait-il entretenir avec le suicide ? On sait, à partir de sa correspondance, qu'il se considérait lui-même comme un « neurasthénique » et qu'il était, par conséquent, prédisposé à réfléchir sur cette question¹. Il aborde d'ailleurs la question de la neurasthénie dans le chapitre premier intitulé sur « le suicide et les états psychopathiques »². L'objectif pour lui est de montrer que si cette névrose peut prédisposer au suicide elle n'a pas nécessairement cette conséquence. Il faut selon Durkheim rechercher, au-delà de l'état organique du neurasthénique, d'autres causes, notamment des causes sociales. Ce qui est surtout frappant, c'est qu'au détour de sa démonstration, il s'emploie à décrire le neurasthénique comme un être souffrant, mais en même temps doué de qualités

1. Voir sur ce point Laurent Mucchelli, « Autour de la "révélation" d'Émile Durkheim. De l'inscription biographique des découvertes savantes à la notion de "Névrose créatrice" », in Jacqueline Carroy, Nathalie Richard (dir.), *La découverte et ses récits en sciences humaines. Champollion, Freud et les autres*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 57-96.

2. Émile Durkheim, *Le suicide. Étude de sociologie*, Paris, PUF, 1897, rééd. PUF, « Quadrige », 2007. Voir en particulier p. 33-46.

appréciables : « Sa débilité musculaire, sa sensibilité excessive, qui le rendent impropre à l'action, le désignent, au contraire, pour des fonctions intellectuelles qui, elles aussi, réclament des organes appropriés. (...) dans la mesure où la société elle-même est mobile et ne peut se maintenir qu'à condition de progresser, il a un rôle utile à jouer ; car il est, par excellence, l'instrument du progrès. Précisément parce qu'il est réfractaire à la tradition et au joug de l'habitude, il est une source éminemment féconde de nouveautés. »¹ En bref, si l'on peut comprendre, qu'en dépit de sa souffrance, le neurasthénique peut trouver pleinement sa place dans la société, le ton employé par Durkheim pour décrire cet état psychologique apparaît très empathique et peu distancié. Il tranche en tout cas avec le style démonstratif qui est le sien en général lorsqu'il analyse les faits sociaux. Au-delà de l'enjeu strictement sociologique de l'étude du suicide, il n'est pas absurde de penser que ce sujet pouvait avoir pour lui, au moins partiellement, un intérêt d'ordre existentiel.

Les sociologues ne choisissent jamais totalement par hasard les thèmes de leur recherche et, dans le cas du suicide, il est rare qu'un sociologue s'intéresse à ce sujet sans y avoir été, à un moment de sa vie, directement ou indirectement confronté. Il est frappant de constater que les sociologues qui étudient l'immigration sont le plus souvent issus de familles ayant immigré et qui ont été confrontés à un processus d'acculturation. Les sociologues qui se penchent sur la culture des milieux ouvriers et sur la pauvreté ont souvent une origine sociale modeste. La mobilité sociale est un objet classique en sociologie, mais il est étudié en priorité par les chercheurs qui ont connu un parcours intergénérationnel ascendant ou, au contraire, par ceux qui ont vécu une expérience de déclassement ou de dégradation statutaire. Ce sont essentiellement les femmes qui travaillent sur la question du genre et qui étudient les difficultés à concilier vie familiale et vie professionnelle, qui soulignent avec le plus de conviction le maintien des inégalités entre les hommes et les femmes. Ce sont les anciens sportifs ou ceux qui ont établi des contacts étroits avec le monde du sport qui étudient la sociologie

1. *Ibid.*, p. 45.

du sport. Et il suffit de se rendre à un colloque des sociologues de la religion pour constater qu'une grande partie de l'assistance est composée de religieux ou de personnes proches d'un culte. On pourrait multiplier à l'infini les exemples. Les sociologues projettent presque inévitablement une partie d'eux-mêmes dans les recherches qu'ils mènent. Ils ne se distinguent pas en ce sens de l'homme ordinaire qui essaye de mettre ses actions en harmonie avec le monde qui l'entoure tout en essayant de mieux le comprendre.

La question qui se pose n'est pas de savoir s'il est souhaitable ou non pour le sociologue d'entretenir une affinité avec son sujet de recherche, mais comment faire face aux inconvénients de l'analyse faite du « dedans » et celle faite du « dehors ». Le chercheur qui connaît déjà un peu de l'intérieur son sujet peut prétendre à une connaissance intime du terrain, fondée sur des expériences concrètes et des relations avec des personnes qui pourront devenir par la suite des informateurs de premier plan. Mais il lui faudra beaucoup d'efforts pour se départir des prénotions et des préjugés propres au milieu qu'il étudie, alors que le chercheur dont le sujet est sans rapport avec sa connaissance et son expérience personnelle pourra se prévaloir d'une distance déjà acquise.

Citons ici le cas de Richard Hoggart, sociologue anglais issu des quartiers populaires du Nord-Est industriel de l'Angleterre, connu en France par la traduction de son livre *The Uses of Literacy* sous le titre *La culture du pauvre. Études sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*¹. La particularité de ce livre écrit dans les années 1950 est qu'il fait fortement appel à l'expérience personnelle autobiographique de l'auteur pour tout ce qui relève des attitudes, des manières et des formes de sociabilité proprement populaires. Hoggart reconnaît que pour cette raison son ouvrage ne peut prétendre à l'objectivité de l'enquête sociologique, mais son apport n'en reste pas moins considérable. Tout d'abord parce que ses observations à caractère ethnographique sont extrêmement précises et qu'il se garde de toute extrapolation trop rapide. Il confronte au contraire les faits qu'il rapporte à diverses études

1. Paris, Éd. de Minuit, 1970.

sociologiques avec le souci permanent d'éviter toutes généralisations inconsidérées. Il étudie aussi la littérature d'origine populaire avec le jugement distancié du sociologue critique. Hoggart n'a pas cherché à dissimuler sa condition d'origine. Sa force réside, au contraire, dans sa capacité à en tirer profit pour décrire de l'intérieur l'univers des classes populaires sans pour autant tomber ni dans la veine populiste, ni dans la dérive misérabiliste qui caractérisent nombre de travaux universitaires sur la condition ouvrière. La qualité de l'ouvrage réside également dans l'inlassable travail d'auto-analyse entrepris par l'auteur pour contrôler, sans les éliminer, les émotions et les résistances au dévoilement qu'une telle recherche suscite inévitablement. On notera, par exemple, les observations fines qu'il rapporte sur la condition du boursier d'origine populaire et sur le processus douloureux de déracinement et de déclassement auxquels sont confrontés ces jeunes promis à des études que n'ont pu faire leurs parents.

Avoir conscience que le choix d'un sujet est rarement neutre, qu'il est souvent une composante de l'expérience vécue du chercheur, est déjà un premier pas vers l'objectivation ou ce que l'on pourrait appeler une « sociologie réflexive ». Il s'agit toutefois d'un exercice difficile car il implique une rupture du sociologue avec tout ce qui le rattache à l'objet étudié. Le chercheur résiste le plus souvent à élucider le rapport qu'il entretient à son objet car il y engage presque toujours, de façon plus ou moins inconsciente, son « intérêt » personnel. Il tente de répondre à travers une démarche scientifique à un questionnement qui est, bien entendu, en partie justifié par un enjeu de la connaissance sociologique, mais qui lui est aussi en partie propre. Certains sociologues ne s'en rendent pas toujours compte ou préfèrent en minimiser l'importance.

Pierre Bourdieu a expliqué que la recherche la plus difficile qu'il a menée, la plus coûteuse en termes d'efforts d'objectivation, est celle sur les intellectuels et le champ universitaire. Dans *Homo academicus*¹, il a été en effet confronté à la lourde responsabilité — qu'il a lui-même acceptée — d'étudier de façon scientifique les

1. Paris, Éd. de Minuit, 1984.

luttons internes d'un monde dont il est partie prenante. Voici comment il en parle :

« Dans un premier temps, j'avais construit un modèle de l'espace universitaire comme espace de positions unies par des rapports de force spécifiques, comme champ de forces et champ de luttes pour conserver ou transformer ce champ de forces. J'aurais pu m'arrêter là, mais j'étais mis en alerte par les observations qu'en d'autres temps, au cours de mes travaux d'ethnologie, j'avais pu faire sur l'« épistémocentrisme » associé à la position savante ; de plus le malaise que suscitait en moi, au moment de la publication, le sentiment d'avoir commis une sorte de déloyauté, en m'instituant en observateur d'un jeu que je continuais à jouer, m'obligeait à me retourner sur mon entreprise. »¹

Ce questionnement est primordial. Il constitue une étape essentielle de la démarche scientifique. Peut-on en effet prétendre à la position d'observateur impartial lorsqu'on est personnellement impliqué dans les jeux de pouvoir ou de domination que l'on entend étudier ? N'y a-t-il pas un risque de s'abriter derrière l'apparence d'impartialité des procédures de l'enquête sociologique pour défendre un point de vue ou construire un espace de points de vue dans lequel on s'arroge en réalité le pouvoir de classer ses concurrents ? Existe-t-il un système unique pour envisager ce travail ou celui-ci implique-t-il des choix et par conséquent des préférences ? L'observateur impliqué dans son objet est-il le mieux placé pour envisager ce classement ? Pour résoudre ce type de problèmes, Bourdieu parle d'*objectivation participante* qu'il ne faut pas confondre avec l'observation participante (voir chap. 3 « La relation d'enquête »). Même si l'exercice n'a rien de très simple, le principe consiste non seulement à considérer l'objet d'études avec distance, mais de pratiquer aussi une distanciation à l'égard de soi-même face à l'objet étudié, ce qui revient à analyser la position du sociologue au moment même où celui-ci construit son objet et les instruments de son analyse. On pourrait parler d'une sociologie de la sociologie pratiquée de l'intérieur, au cœur même du processus d'élaboration scientifique.

« La conscience des limites de l'objectivation objectiviste m'a fait découvrir qu'il existe dans le monde social, en particulier dans le monde universitaire, toute une série d'institutions qui ont pour effet de rendre

1. Pierre Bourdieu (avec Loïc Wacquant), *Réponses*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 225.

acceptable le décalage entre la vérité objective et la vérité vécue de ce que l'on fait et de ce que l'on est – tout ce que les sujets objectivés veulent rappeler lorsqu'ils opposent à l'analyse objectiviste que «ça ne se passe pas comme ça». Ce sont par exemple, dans le cas particulier, les systèmes de défense collectifs qui, dans des univers où chacun lutte pour le monopole d'un marché dans lequel il n'a pour clients que des concurrents, et où la vie est par conséquent très dure, permettent de s'accepter en acceptant les subterfuges ou les gratifications compensatoires qui sont offertes par le milieu. C'est cette double vérité, objective et subjective, qui fait la vérité complète du monde social.»¹

Entretenir un rapport personnel à son objet renforce la difficulté d'objectivation, mais n'a rien d'anormal en soi. Il est même presque inévitable que le sociologue soit attiré par l'étude des faits sociaux qui l'ont marqué dans son passé ou le marquent encore dans son expérience quotidienne. Le sociologue doit être capable de neutraliser ses sentiments ou de refouler ses passions. Il lui faut prendre conscience de ses préférences au moment même où il délimite le champ de ses investigations et s'efforcer de rendre compte de la façon la plus objective possible des limites et des inconvénients de la relation intime qu'il entretient le plus souvent avec son objet. C'est à cette condition qu'il pourra vraiment s'affranchir des prénotions et éviter les pièges de la sociologie spontanée.

Conscience commune, conscience savante

Construire un objet d'études en sociologie consiste à passer du sens commun au sens sociologique. Comme tout individu vivant en société, le sociologue a des opinions, des préférences, un rapport personnel aux choses et aux êtres. Les phénomènes qu'il étudie – ce que l'on appelle le social au sens large – ne sont pas isolables de l'activité humaine à laquelle il participe. Il n'est pas le seul à les connaître, mais son approche est différente au sens où elle s'insère dans un cadre de référence rigoureusement défini dont l'une des caractéristiques est de se soumettre à des normes

1. *Ibid.*

de vérité scientifique. Pour cela, il ne peut se contenter d'utiliser naïvement la langue de tous les jours car celle-ci exprime tout à la fois les valeurs, les croyances, les habitudes, les idées des hommes vivant en société. Cette langue constitue souvent par là même une barrière à la connaissance scientifique. Les mots de la vie courante s'imposent comme des évidences que le sociologue doit questionner. Il ne peut s'en servir sans les déconstruire ou tout au moins sans les définir de façon précise. Dans *Les règles de la méthode sociologique*, Durkheim avait mis en garde contre les prénotions qui dominent le sens commun :

« Il faut donc que le sociologue, soit au moment où il détermine l'objet de ses recherches, soit au cours de ses démonstrations, s'interdise résolument l'emploi de ces concepts qui se sont formés en dehors de la science et pour des besoins qui n'ont rien de scientifique. Il faut qu'il s'affranchisse de ces fausses évidences qui dominent l'esprit du vulgaire, qu'il secoue, une fois pour toutes, le joug de ces catégories empiriques qu'une longue accoutumance finit souvent par rendre tyranniques. Tout au moins, si, parfois, la nécessité l'oblige à y recourir, qu'il le fasse en ayant conscience de leur peu de valeur, afin de ne pas les appeler à jouer dans la doctrine un rôle dont elles ne sont pas dignes.»¹

Quelques années plus tard, Célestin Bouglé reprenait cet avertissement en s'en prenant lui aussi aux mots de la vie commune que la sociologie spontanée ne questionne pas suffisamment :

« Pour les notions sociologiques communes, aussi bien que pour les notions géologiques ou météorologiques, l'heure du jugement doit sonner enfin, par lequel la connaissance scientifique fera son choix, donnera place aux unes dans son royaume, et en chassera les autres. Cette sociologie populaire, dont les récits des historiens, aussi bien que les tableaux des littérateurs ou les adages du sens commun, nous ont révélé l'existence, appelle à la vie, afin de pouvoir mourir de sa propre mort, une sociologie scientifique.»²

Prenons le cas du sociologue soucieux d'étudier le phénomène de la pauvreté. Tout un chacun a une idée plus ou moins précise de ce mot puisqu'il constitue, avant d'être un concept sociologique, une expression de la vie courante. On peut tout d'abord connaître la pauvreté pour en avoir fait l'expérience dans sa vie

1. *Les règles de la méthode sociologique*, 1^{re} éd., 1895, Paris, PUF, « Quadrige Grands Textes », 2007, p. 32.

2. Voir Célestin Bouglé, *Qu'est-ce que la sociologie?*, Paris, Félix Alcan, 1925.

personnelle. Il est rare par ailleurs qu'une personne puisse affirmer ne jamais avoir rencontré de personnes ou de familles dans le dénuement. La télévision, les journaux font régulièrement état de la pauvreté sous la forme de reportages, de témoignages ou d'analyses. Mais au fond, au-delà de la perception immédiate de ce phénomène et du sens spontané qu'on lui donne, de qui et de quoi parle-t-on réellement quand on parle de pauvreté ?

Le réflexe spontané est de commencer par définir qui sont les pauvres afin de les compter, d'étudier comment ils vivent et d'analyser l'évolution de leur situation dans le temps. Les économistes et les statisticiens ont toujours cherché à donner une définition substantialiste de la pauvreté. Combien sont-ils ? C'est souvent d'ailleurs la question qui s'impose comme un préalable à toute réflexion, un peu comme s'il était inconcevable de parler de cette question sans entreprendre de quantifier les pauvres. Il existe aujourd'hui une abondante documentation sur la mesure statistique de la pauvreté¹, mais encore faut-il pouvoir apprécier ce que valent les statistiques et ce qu'elles peuvent nous apprendre du phénomène de la pauvreté. La mesure statistique de la pauvreté qui pourrait apparaître comme un effort d'objectivation fait partie en réalité de cette sociologie spontanée qui part du sens commun.

Le sociologue qui étudie la pauvreté ne peut se contenter d'une approche descriptive et quantitative des pauvres. Il doit interroger la notion même de pauvreté. Le raisonnement en termes binaires qui consiste à opposer les caractéristiques des pauvres à celles du reste de la société est équivoque². La définition d'un seuil de pauvreté, aussi élaboré et précis soit-il, est toujours arbitraire. Prenons un exemple, au seuil de 50 % du revenu médian par unité de consommation (environ 600 € par mois), il existait en France, en 2001, 6 % de personnes en situation de pauvreté, soit 3,6 millions, mais au seuil de 60 % du revenu médian par unité de consommation (environ 720 € par mois), les

1. Pour une revue de cette littérature, on pourra se reporter à Hans-Jürgen Andreß (dir.), *Empirical Poverty Research in a Comparative Perspective*, Aldershot, Ashgate, 1998, ainsi qu'à Béatrice Destremau, Pierre Salama, *Mesures et démesure de la pauvreté*, Paris, PUF, 2002.

2. On peut se reporter sur ce point à la thèse de Ruwen Ogien sur la construction sociale de la pauvreté qui a été publiée sous le titre *Théories ordinaires de la pauvreté*, Paris, PUF, « Le Sociologue », 1983.

pauvres représentaient 12,4 % de la population, soit plus du double, et au total 7,2 millions de personnes¹. Il suffit donc de changer légèrement le seuil officiel de pauvreté pour que change radicalement la proportion de la population concernée. Ce résultat prouve qu'il existe une forte concentration de ménages autour du seuil de pauvreté retenu et que celui-ci contribue à établir une coupure radicale parmi un ensemble de personnes, qui, dans la réalité, vivent dans des conditions probablement similaires. Cela ne veut pas dire qu'il faut se priver de ces indicateurs statistiques de la pauvreté. Il est toutefois primordial de ne pas se limiter à cette approche. Alors que la quantification des pauvres constitue dans le sens commun un préalable à la réflexion, elle peut être pour le sociologue un véritable obstacle épistémologique au sens où elle le conduit à une impasse et le prive d'une interrogation sur le sens même de la pauvreté.

La question essentielle que doit se poser le sociologue est simple : qu'est-ce qui fait qu'un pauvre dans une société donnée est pauvre et rien que pauvre ? Autrement dit, qu'est-ce qui constitue le statut social de pauvre ? À partir de quel critère essentiel une personne devient-elle pauvre aux yeux de tous ? Qu'est-ce qui fait qu'elle est définie prioritairement par sa pauvreté ? Il revient à Georg Simmel, au début du XX^e siècle, d'avoir répondu le premier, de façon claire et directe, à cette question même si d'autres avant lui avaient déjà esquissé une réponse². Pour Simmel, c'est l'assistance qu'une personne reçoit publiquement de la collectivité qui détermine son statut de pauvre. Être assisté est la marque identitaire de la condition du pauvre, le critère de son appartenance sociale à une strate spécifique de la population. Une strate qui est inévitablement dévalorisée puisque définie par sa dépendance à l'égard des autres. Être assisté, en ce sens, c'est recevoir tout des autres sans pouvoir s'inscrire, du moins dans le court terme, dans une relation de complémentarité et de réciprocité vis-à-vis d'eux. Le pauvre, récipiendaire de secours qui lui sont spécialement destinés, doit accepter de vivre, ne fût-ce que

1. Voir *Le rapport de l'Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale 2003-2004*, Paris, La Documentation française, 2004, p. 18 et s.

2. Georg Simmel, *Les pauvres*, 1^{re} éd. en allemand, 1907, Paris, PUF, « Quadrige », 1998.

temporairement, avec l'image négative, que lui renvoie la société et qu'il finit par intérioriser, de n'être plus utile, de faire partie de ce que l'on nomme parfois les « indésirables ». Chaque société définit et donne un statut social distinct à ses pauvres en choisissant de leur venir en aide. L'objet d'étude sociologique par excellence n'est donc pas la pauvreté, ni les pauvres en tant que tels, comme réalité sociale substantialisée, mais la relation d'assistance – et donc d'interdépendance – entre eux et la société dont ils font partie. Cette perspective analytique revient à étudier de façon comparative les mécanismes de désignation des pauvres dans différentes sociétés, à rechercher les représentations sociales qui en sont à l'origine et qui les rendent légitimes, mais aussi à analyser le rapport que les pauvres ainsi désignés établissent avec le système d'aides dont ils sont tributaires et, de façon plus générale, les épreuves dont ils font l'expérience à cette occasion et dans les autres circonstances de la vie quotidienne¹.

Le passage du sens commun au sens sociologique peut paraître relativement simple. En réalité, ce processus ne l'est jamais. Il s'agit sans doute de la question la plus difficile qui se pose au sociologue, celle qui réclame de lui le plus de vigilance pour ne pas tomber dans les facilités du jugement spontané, celui qui semble aller de soi et que l'on finit parfois par accepter comme tel en faisant preuve alors, sans s'en rendre compte, d'une grande naïveté.

« S'agissant de penser le monde social, on ne risque jamais de surestimer la difficulté, ou les menaces. La force du préconstruit réside dans le fait que, étant inscrit à la fois dans les choses et dans les cerveaux, il se présente sous les dehors de l'évidence, qui passe inaperçue parce qu'elle va de soi. La rupture est en fait une *conversion du regard* et on peut dire de l'enseignement de la recherche en sociologie qu'il doit d'abord "donner de nouveaux yeux", comme disent parfois les philosophes initiatiques. Il s'agit de produire, sinon un "homme nouveau", du moins un "nouveau regard", un *œil sociologique*. Et cela n'est possible sans une véritable conversion, une *métamorphose*, une révolution mentale, un changement de toute la vision du monde social. »²

1. C'est dans cette perspective que j'ai réalisé une recherche comparative de la pauvreté. Voir Serge Paugam, *Les formes élémentaires de la pauvreté*, Paris, PUF, « Le Lien social », 2005.

2. P. Bourdieu, *Réponses*, op. cit., p. 221.

Il peut exister aussi une pluralité d'usages sociaux et institutionnels des mots que l'on utilise dans le sens commun à tel point que la notion commune qui semble les réunir est en réalité ambiguë, voire équivoque. Chacun d'entre eux peut véhiculer des idées reçues de nature différente. Il en résulte d'inextricables confusions. Il faut donc redoubler de prudence en examinant la pluralité des significations sociales de ces mots et en marquant volontairement une rupture avec eux. Il est, en effet, heuristique-ment fécond de distinguer l'usage scientifique de l'usage social, d'autant que le second peut se révéler un réel obstacle à la clarté du premier ainsi qu'à l'élaboration théorique elle-même.

Cette rupture sera d'autant plus réussie qu'elle sera maîtrisée. Pour cela, deux conditions sont nécessaires. Marquer une rupture avec l'usage que l'on fait des mots de la vie courante ou des termes utilisés dans le débat social ne signifie pas qu'il faut les oublier ou faire comme s'ils n'existaient pas. Comme le rappelle François Isambert, il est impossible de se soustraire entièrement aux prénotions, car, « au départ, les choses sociales ne nous sont pas *données* dans la perception, mais *indiquées* par la langue commune en tant que notions vulgaires ». « Leur identité première, sans doute révisable, mais nullement négligeable, est dans cette désignation »¹. Durkheim ne disait pas autre chose lorsqu'il affirmait :

« Ce qu'il faut, c'est constituer de toutes pièces des concepts nouveaux, appropriés aux besoins de la science et exprimés à l'aide d'une terminologie spéciale. Ce n'est pas, sans doute, que le concept vulgaire soit inutile au savant : il sert d'indicateur. Par lui, nous sommes informés qu'il existe quelque part un ensemble de phénomènes qui sont réunis sous une même appellation et qui, par conséquent, doivent vraisemblablement avoir des caractères communs ; même, comme il n'est jamais sans avoir eu quelque contact avec les phénomènes, il nous indique parfois, mais en gros, dans quelle direction ils doivent être recherchés. Mais comme il est grossièrement formé, il est tout naturel qu'il ne coïncide pas exactement avec le concept scientifique institué à cette occasion. »²

Par conséquent, vouloir rejeter systématiquement la référence à ces mots en raison de leur caractère vague ou des idées – des

1. Voir François Isambert, « De la définition. Réflexions sur la stratégie durkheimienne de détermination de l'objet », *L'Année sociologique*, 1982, n° 32, p. 163-192.

2. *Les règles de la méthode sociologique*, op. cit., p. 37.

idéologies — implicites ou explicites qu'ils véhiculent n'a pas de sens, en particulier lorsque l'on a expliqué pourquoi il en est ainsi et que l'on s'est efforcé d'élaborer des concepts plus précis. Le rôle des chercheurs est d'éclairer ces mots en les dépassant. Pour cela, il faut commencer par les déconstruire, puis procéder à la reconstruction d'un objet qui tout en en étant proche s'en distingue pourtant. Le savoir en sciences sociales est à ce prix.

Deuxièmement, cela ne signifie pas non plus que le chercheur doit renoncer absolument à utiliser des outils empiriques, de ces phénomènes indiqués par exemple, pour mesurer l'ampleur de ces phénomènes indiqués par la langue commune. Pour revenir à l'exemple de la pauvreté, la comparaison des taux de pauvreté, par exemple, même si le seuil à partir duquel ils sont calculés reste arbitraire, a le mérite de mettre l'accent sur les différences de niveaux de vie qui peuvent exister entre les différents groupes sociaux et entre les régions ou les pays. Dans le même esprit, on peut tenter de comparer des indicateurs non monétaires, comme les liens sociaux par exemple (solidarités familiales, participation à la vie associative, réseau d'aide privé, etc.) et les croiser avec des indicateurs économiques pour étudier les inégalités et les cumuls de handicaps et, par là même, les populations les plus désavantagées. Cette approche sera d'autant plus féconde que le chercheur saura faire la critique des instruments qu'il utilise. Tout en y ayant recours, il pourra rap- peler, par exemple, que le sens des indicateurs comparés est variable selon le contexte culturel de chacune des sociétés. Il pourra alors s'efforcer de les rapporter aux représentations collectives, à l'histoire des institutions et des modes d'intervention dans le domaine de la lutte contre la pauvreté ou l'exclusion, lesquels dépendent aussi, au moins partiellement, des réalités du développement économique et du marché du travail.

Comme le soulignait Durkheim, le sociologue part toujours du concept vulgaire et du mot vulgaire. S'il est parfois difficile d'employer d'autres mots que ceux de la langue commune, le sociologue doit alors expliciter le sens précis dans lequel il les utilise à des fins scientifiques. Mais lorsque la notion commune confond une pluralité de notions distinctes, il est alors préférable de créer des concepts nouveaux.

Vers un questionnement nouveau

Rompre avec le sens commun, s'affranchir des prénotions constituent une étape, mais à quelles fins ? Ce travail doit déboucher sur un questionnement nouveau. Il s'agit en fait de porter un regard neuf sur la réalité en l'interrogeant autrement. Comment se fait-il que les individus agissent ainsi, quelles sont leurs véritables motivations au-delà de ce qui est généralement perçue comme une évidence ?

« Toutes les fois qu'il croit éluder la tâche de construire les faits en fonction d'une problématique théorique, le sociologue se soumet à une construction qui s'ignore et qu'il ignore comme telle, né recueillant à la limite que les discours fictifs que forgent les sujets pour faire face à la situation d'enquête et pour répondre à des questions artificielles, ou encore à l'artifice par excellence de l'absence de questions. »¹

Prenons un exemple simple dans la vie quotidienne. Lorsque les prix grimpent, les ménages s'inquiètent de leur pouvoir d'achat. Ils expriment alors leur mécontentement et accusent parfois directement les responsables politiques de ne pas avoir suffisamment agi pour régler ou réguler l'activité économique et commerciale. Face à ce phénomène, le journaliste va constater les hausses de prix dans les magasins et demander à des consommateurs de leur donner spontanément leur avis sur la question. Comment passer d'une question d'actualité qui suscite un débat social à une question sociologique ? La traduction n'est pas immédiate. Elle implique une réflexion distanciée sur l'objet à étudier. Le sociologue cherchera, par exemple, à analyser, au-delà de l'expression spontanée des difficultés économiques de la population en général, les facteurs — moins visibles — du mécontentement populaire en insistant notamment sur les enjeux liés à la position respective des uns et des autres dans l'espace social. Il s'efforcera de tenir compte de l'environnement immédiat des personnes interrogées et d'analyser les liens qui les

1. Voir *Le métier de sociologue, op. cit.*, p. 58.

attachent à leurs proches – voisins, amis, parents – et à la société en général. Il pourra alors expliquer que le malaise n'est pas lié à la baisse en tant que telle du pouvoir d'achat, mais à l'anxiété qu'elle nourrit, aux inégalités qu'elle provoque et à la dégradation du statut social qu'elle risque d'entraîner dans les franges les plus vulnérables de la population. Le sociologue va considérer que le phénomène économique de la hausse des prix, présenté dans les médias comme un problème général, a en réalité des effets variables selon les catégories sociales et qu'il bouleverse l'état des rapports sociaux. Le sociologue pourra aussi étudier l'évolution des différents types de dépenses en comparant le budget de plusieurs ménages, tel que le fit autrefois Maurice Halbwachs¹. Il tentera de voir comment ces derniers réagissent en choisissant de comprimer certaines dépenses pour pouvoir en maintenir d'autres. Face à une baisse importante du niveau de vie, liée au chômage par exemple, la réaction courante – et aujourd'hui connue – des consommateurs est de restreindre en priorité les dépenses qui menacent le moins, non pas leur santé, mais le maintien de leur statut social. Autrement dit, le sociologue va problématiser la question du pouvoir d'achat en définissant un objet d'études spécifique – il peut en exister plusieurs – et tenter de dévoiler ainsi les ressorts cachés de la vie sociale.

Prenons un autre exemple. Le dopage dans le sport est devenu un sujet d'actualité à tel point qu'une suspicion entoure désormais les exploits des athlètes de haut niveau. Chaque fois qu'une affaire éclate à l'issue d'un contrôle positif, une enquête est diligentée et les amateurs de sport sont tenus en haleine pour savoir si oui ou non une infraction a réellement été commise. Lorsque des affaires de dopage se produisent régulièrement, comme c'est le cas dans le Tour de France par exemple, la crédibilité de l'épreuve, aussi populaire soit-elle, en est affectée. Le sociologue ne cherchera pas à commenter l'actualité immédiate. Il prendra des distances par rapport à ce qui est présenté publiquement comme un scandale ou comme un fléau à combattre. Il ne portera pas de jugement normatif sur le comportement de tel

1. Voir *La classe ouvrière et les niveaux de vie*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1912.

ou tel coureur cycliste ou tel ou tel directeur sportif même si la culpabilité de ces derniers ne fait aucun doute¹. Il tentera plutôt de répondre à la question : comment se fait-il que les sportifs se dopent ? Cette mise en énigme passe par plusieurs déplacements du regard. Ce n'est pas un cas qui intéresse le sociologue, mais le phénomène plus général du dopage. Premièrement, si celui-ci se produit régulièrement, c'est qu'il correspond à une pratique courante, presque banale, parfaitement intégrée dans le sport de haut niveau, comme une composante de la préparation physique médicalisée et encadrée par des spécialistes à la pointe de la recherche dans ce domaine. Deuxièmement, si cette pratique est régulière alors qu'il existe une prohibition du dopage et un risque de sanction, c'est qu'elle est dissimulée, qu'elle se développe en coulisse avec le consentement tacite des sportifs et de tous ceux qui les entourent. Le sociologue s'intéressera alors au secret qui entoure la préparation physique, à la frontière inévitablement mince entre le suivi médical intensif, la recherche de la performance optimale et le dopage lui-même. Il prendra le sport comme une scène à laquelle les athlètes se préparent en dissimulant les recettes de leurs exploits un peu comme le magicien tient en secret ses propres tours. Enfin, le sociologue tentera de comprendre comment les sportifs de haut niveau sont inévitablement confrontés à un moment ou un autre au dopage. Il cherchera alors, à partir de plusieurs cas, à reconstituer les différentes phases de la carrière morale des athlètes et à repérer comment ces derniers ont été socialisés à la pratique du dopage à travers les soins intensifs dont ils ont pu faire l'objet. En procédant ainsi, il fera sans doute tomber le mythe de certains exploits sportifs, il dévoilera la face cachée du sport de haut niveau. Il deviendra alors, au risque de désenchanter le public avide de héros, le chasseur de mythes dont a parlé Norbert Elias². Le sociologue qui étudiera les conditions sociales de la relation amoureuse sera lui aussi un démystificateur (voir encadré).

1. Sur ce sujet, le lecteur pourra se reporter au livre de Christophe Brissoneau, Olivier Aubel, Fabien Ohl, *L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel*, Paris, PUF, « Le Lien social », 2008.

2. Voir le chapitre 2 « Le sociologue comme chasseur de mythes », dans Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, 1^{re} éd. en allemand, 1970, Paris, Éd. de l'Aube, 1991.

ENCADRÉ

Les conditions sociales de la relation amoureuse

Toute une mythologie s'est créée dans la mentalité populaire autour de l'amour, émotion violente et irrésistible qui frappe qui lui plaît, qui se saisit mystérieusement de la plupart des jeunes et souvent aussi des moins jeunes. Pourtant dès que l'on cherche à préciser les critères du choix on s'aperçoit que les flèches de Cupidon semblent régies par des normes assez précises de classe, de revenu, d'éducation, de race et de religion. Si l'on s'avise ensuite de scruter d'un peu plus près le comportement qui précède le mariage – « faire la cour » selon l'euphémisme trompeur – on s'apercevra qu'il obéit à un rituel souvent extrêmement rigide. Nous en venons dès lors à nous interroger : est-ce bien, dans la majorité des cas, l'émotion de l'amour qui conduit à un certain type de relations ? Ne sont-ce pas plutôt des relations prédonnées et souvent même préméditées qui engendreront éventuellement l'émotion recherchée ? En d'autres termes, c'est seulement quand certaines conditions sont réalisées – ou sont artificiellement construites – que l'on peut se permettre de « tomber amoureux ». Le sociologue qui cherche à dégager les modèles auxquels nous obéissons quand nous faisons la cour et nous nous marions, découvrira bien vite un réseau complexe qui se réfère de multiples façons à toute la structure institutionnelle dans laquelle nous vivons – classe sociale, carrière, ambition économique, volonté de puissance et de prestige, etc. Le miracle de l'amour apparaîtra dès lors assez artificiel. Encore une fois, cela ne signifie pas que dans tous les cas le sociologue proclamera illusoire l'interprétation romantique. Mais il cherchera, là encore, à voir ce qui se cache derrière le donné immédiat et les interprétations qui bénéficient de l'approbation publique. Devant un couple qui se promène au clair de lune le sociologue ne se sentira pas nécessairement obligé de dénier toute profondeur émotive à cette scène charmante. Mais il s'intéressera à la machinerie qui a contribué à cette mise en scène, sous ses aspects non lunaires – le rang social dont témoigne la voiture qui a amené les amoureux en ce lieu romantique, les canons du goût et de la mode qui ont façonné leurs costumes, la situation sociale que trahit leur langage et leur comportement – finalement la signification et l'intentionnalité sociales de toute la scène.

Peter L. Berger, *Comprendre la sociologie. Son rôle dans la société moderne*, Paris, Éd. du Centurion, 1973 (trad.), p. 58-59.

Changer le regard, aller « voir derrière », dévoiler le monde social sont autant d'expressions qui permettent d'identifier le travail sociologique. Dans certains cas, le sociologue peut rencontrer de fortes résistances. Il doit parfois se démarquer du rôle d'expert qu'entendent lui faire jouer les administrations ou les structures

de financement de la recherche appliquée. Il est en effet souvent sollicité pour participer, directement ou indirectement, à l'évaluation de politiques publiques. Il ne s'agit pas de remettre en question le principe et l'intérêt de ces évaluations, mais il est clair que l'intervention du sociologue dans le cadre d'une entreprise qui relève davantage d'une approche administrative ou gestionnaire de la politique publique ne va pas sans susciter chez lui plusieurs interrogations. La difficulté à laquelle il se heurte est liée à la nature de son intervention. S'aventurer sur le terrain de l'évaluation peut en effet être interprété comme le signe d'un renoncement à la recherche fondamentale dans la mesure où l'objet d'études est alors construit non pas par lui-même, mais en fonction d'attentes institutionnelles et politiques. Le sociologue peut se sentir contraint de se plier à un certain nombre d'obligations qui n'ont parfois aucune justification scientifique. Qu'il le veuille ou non la construction de l'objet et la problématique lui échappent, au moins en partie, tant les enjeux politico-administratifs s'imposent comme la justification exclusive de l'intérêt public porté à la recherche. Les « bonnes » questions pour lui ne sont pas toujours les « bonnes » questions pour les responsables administratifs qui le sollicitent. Avec un peu d'expérience, le sociologue saura toutefois faire évoluer le questionnement initial pour le rapprocher d'une véritable problématique sociologique. Il s'agira alors, si les conditions s'y prêtent, de questionner la question, ce qui reviendra à faire preuve de pédagogie à l'égard des autorités administratives pour leur faire comprendre que l'angle choisi initialement n'est pas adapté à une investigation scientifique et qu'il y aurait intérêt à formuler le problème autrement. Dans certains cas, la commande passée aux sociologues est précisée de façon si vague qu'il n'y a aucune difficulté à la faire dériver vers une problématique strictement sociologique, dans d'autres, elle est au contraire si précise, si étroite et si peu conforme à l'esprit du sociologue qu'une redéfinition s'impose. Si le commanditaire s'y refuse, il est alors préférable de s'abstenir de collaborer à son projet.

Dans la pratique, le sociologue répond régulièrement à des appels d'offres. Certains émanent des services d'études des ministères et sont rédigés par des agents qui ont une formation en sciences sociales, mais d'autres sont entièrement rédigés sans

aucune référence aux travaux scientifiques et ne se soucient que des besoins en termes d'action. Dans tous les cas, il faut se méfier des prénotions de la recherche contractuelle. La question sociale est rarement formulée de façon sociologique. Le sociologue risque de se laisser enfermer dans des concepts qui n'ont rien de scientifique et qui, à la longue, s'il n'y prend garde, peuvent s'imposer à lui et du coup le conduire à penser selon les finalités de l'action politique et l'idéologie implicite des militants du social.

Entreprendre une recherche sociologique ne va pas de soi. Il n'est jamais facile d'opérer un travail de distanciation vis-à-vis des prénotions et du sens commun. Les questions de société telles qu'elles sont formulées dans la vie sociale et politique peuvent être l'horizon et la finalité de la recherche sociologique, mais elles ne sont pas des questions sociologiques tant qu'elles n'ont pas été au préalable déconstruites et reconstruites. La pratique de la sociologie obéit par conséquent à des règles scientifiques précises et tout sociologue ne peut se désintéresser des progrès réalisés en méthodologie. Le savoir dans ce domaine ne constitue toutefois pas une fin en soi. Il est un moyen au service d'une meilleure compréhension de la société. Soucieux d'élaborer pour chacune de ses recherches un plan rigoureux d'objectivation, le sociologue est appelé à faire des expériences nombreuses et diversifiées. Il ne pourra réellement progresser que s'il apprend à en tirer profit, à admettre ses échecs et à porter sur lui-même et sur la science dont il se réclame un regard critique.

2 – Problématiser

CYRIL LEMIEUX

« Le savant n'est pas l'homme qui fournit les vraies réponses, c'est celui qui pose les vraies questions. »

Claude Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit*.

Et si le plus difficile en sociologie n'était pas de produire des réponses mais de formuler de bonnes questions ? Face à un objet de recherche, quel qu'il soit, les questions, en effet, se pressent. La plupart d'entre elles, à l'examen, se révèlent pourtant défectueuses ou insuffisantes du point de vue de la sociologie, soit qu'elles s'apparentent à ce qu'on peut appeler, à la suite de Pierre Bourdieu, des *questions scolastiques*¹, soit qu'elles s'avèrent n'être que des *questions descriptives* incapables de soulever par elles-mêmes un véritable problème.

Les questions scolastiques sont une espèce pernicieuse car elles se présentent le plus souvent parées des vertus de la « profondeur » et du « fondamental » – parures capables d'imposer à tout travailleur intellectuel le respect. Ce sont des réflexions générales qui les suscitent, concernant la liberté humaine et le déterminisme, les rôles respectifs de l'individu et de la société ou encore, le fait de savoir si l'actuelle marche du monde a un caractère inéluctable. Ces questions « profondes » consistent à se demander, par exemple, si nos façons de penser sont indépendantes de notre socialisation ; si tels individus, en agissant comme ils l'ont fait, ont été influencés par la société ; ou encore, si tel groupe humain est en mesure de changer. Des questions de ce genre touchent en réalité davantage à la métaphysique qu'à l'analyse sociologique proprement dite, du point de vue de laquelle elles apparaissent

1. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 61-110.

Stéphane Olivesi (dir.)

Introduction à la recherche en SIC

Collection « Communication en + »

Presses universitaires de Grenoble
BP 47 – 38040 Grenoble cedex 9
Tél. : 04 76 82 56 52 – pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OBSERVATION : MÉTHODES ET ENJEUX

Philippe Le Guern

Maître de conférences en sciences de l'information
et de la communication à l'université d'Angers,
laboratoire Georges Friedmann Paris 1-CNRS

« Pour comprendre une société, l'anthropologue s'est traditionnellement immergé en elle, apprenant, autant que faire se peut, à penser, voir, ressentir, et parfois même agir comme s'il appartenait à cette culture; et en même temps, il agit comme un anthropologue averti, issu d'une culture propre. C'est là le cœur de l'observation participante, implication et détachement. Et ce type de travail est à la fois du savoir faire et une science. L'engagement est indispensable pour comprendre les réalités psychologiques propres à une culture, c'est-à-dire, ce qu'elles signifient pour ses membres. Le détachement est nécessaire pour construire la réalité abstraite: un ensemble de relations sociales comprenant les règles et leur fonctionnement, mais que les personnes étudiées ne perçoivent pas nécessairement » (Powdermaker, 1966, p. 9).

Mettre en exergue le texte d'une anthropologue, étudiante de Malinowski dans les années 1920, ayant mené des observations dans des lieux aussi variés qu'une île du Pacifique, le Mississippi, Hollywood ou la Rhodésie à partir des années 1930, se justifie non seulement parce qu'il nous donne un nombre remarquable d'éléments sur la validité de ce type d'enquête, mais aussi parce qu'il interroge la spécificité du travail ethnographique (*Field Work*). S'agit-il de recourir à une méthodologie scientifiquement éprouvée ou plus simplement de mobiliser avec plus ou moins d'habileté les ressources d'empathie ou les facultés d'observation que les individus mettent en œuvre jusque dans les circonstances les plus ordinaires de leur vie quotidienne? Quel

degré de « compréhension » l'ethnographie offre-t-elle face à l'autre et au groupe social auquel il appartient? N'y a-t-il qu'une seule et unique manière de mener une observation? Ou encore, y a-t-il une quelconque utilité pour l'enquêteur à mentionner le rôle joué ou la position occupée durant l'observation, qui peut parfois passer pour anecdote insignifiante? Etc.

En réalité, l'abondante littérature consacrée à la démarche ethnographique a fourni, depuis bien longtemps, de nombreuses réponses à toutes ces questions. Soucieuse de donner au travail de terrain une validité scientifique, l'anthropologie a placé très tôt les questions de méthode au cœur de ses préoccupations (Cefaï, 2003, p. 30). Pour autant, la manière de faire du terrain reste un enjeu central. Moins parce que l'enquête par observation jouirait d'une faible légitimité que parce qu'elle peut apparaître facile à mettre en œuvre (par comparaison avec des méthodologies perçues comme plus « sérieuses », notamment les statistiques), et parce que le terme « enquête de terrain » reste suffisamment flou pour que les normes scientifiques soient ici faiblement explicitées. Autrement dit, on peut à bon compte éprouver l'illusion qu'il s'agit là d'une démarche facile d'accès, peu contraignante du point de vue des ressources mobilisées (un carnet de notes, un magnétophone), demandant essentiellement un peu de bonne volonté. Du reste, les définitions minimales aujourd'hui produites par un certain nombre de chercheurs récemment acquis aux vertus de l'ethnographie – fondées pour l'essentiel sur le travail de longue durée et réflexivité –, si elles ne sont pas inexactes, sont certainement insuffisantes à rendre compte de ce que sont exactement le travail de terrain et ses enjeux.

L'enquête ethnographique : contextualisation et définitions

Même s'il peut paraître inutile de faire un long détour par l'histoire – les enquêtes sociales du XIX^e siècle, pour prendre un exemple, n'ayant que peu à voir avec ce qui se pratique aujourd'hui –, il semble important de rappeler brièvement comment s'est inventé le travail de terrain pour cerner un certain nombre de questions récurrentes que ce

type d'enquête a progressivement fait surgir (Cefaï, 2003, Chapoulie, 2001). Dans le contexte français, c'est à la fois la redécouverte des enquêtes pionnières de Frédéric Le Play, l'intérêt pour certains travaux de l'École de Chicago accessibles en traduction (Anderson/William F. Whyte/Hughes...), la place centrale occupée par les travaux de Goffman ou de Becker, qui ont joué un rôle décisif dans l'intérêt accordé au travail de terrain.

Les origines de l'enquête de terrain

C'est sans doute chez Malinowski qu'on trouve les traces les plus abouties d'un premier discours de la méthode. L'ethnologue ne se contente plus d'étudier des récits de seconde main mais privilégie l'observation directe. Il s'installe dans la société étudiée pour une certaine durée et non pas occasionnellement, pratique la langue vernaculaire, s'efforce de suspendre ses préjugés. Mais si Malinowski est précurseur, c'est aussi parce qu'il introduit la réflexivité comme dimension centrale du travail ethnographique, rendant compte à l'occasion de ses erreurs de méthodes ou de ses échecs, de ses *a priori*, de ses dispositions mentales, de ses affects... Loin de constituer des scories anecdotiques ou des aveux de maladresse méthodologique, la mise au jour de ces éléments conduit à souligner le rôle essentiel de la réflexivité dans la conduite et la validation scientifique de l'enquête par observation. Du même coup, elle a aussi attiré l'attention sur la valeur centrale de cette tautologie : le récit d'enquête est toujours précisément un récit. Il importe donc de tenir compte non seulement de ce qui est observé mais aussi de la façon dont cela est rapporté. L'herméneutique ethnographique – avec tous les enjeux de personnalisation du récit, d'exotisation des faits observés, de mise en scène de l'enquêteur – devient aussi une des composantes centrales de l'enquête de terrain (Bizeul, 1998).

Encadré 1. Les Argonautes du Pacifique occidental.

« Je revins en temps utile, et bientôt un groupe se forma autour de moi. Quelques compliments échangés en *pidgin-english*, un petit cadeau de tabac, créèrent une ambiance d'amabilité mutuelle. Je m'efforçai alors de commencer mon travail. Tout d'abord, j'évitai tout sujet susceptible d'éveiller la méfiance et je me mis à "faire" de la technologie (...) Je savais très bien que le meilleur remède consiste à recueillir des données concrètes et, en conséquence, j'opérai le recensement du village, établis les généalogies, dressai des tableaux et enregistrai les termes de parenté. Mais tout ceci demeurait matière morte, ne menait pas bien loin dans la véritable intelligence de la mentalité et du comportement indigènes, car je ne réussissais pas à obtenir de mes interlocuteurs une explication satisfaisante sur tous ces points, ou à saisir ce qu'on pourrait appeler le sens de la vie tribale. À part quelques détails superficiels du folklore – mutilés par l'usage inévitable de ce sabir – leurs idées sur la religion et la magie, leurs opinions sur la sorcellerie et les esprits, m'échappaient absolument.

Les renseignements que je recevais des quelques résidents blancs de la région étaient, pour utiles qu'ils fussent en soi, se révélaient encore plus décourageants que le reste, du point de vue du travail que j'avais entrepris. Voilà des hommes qui, ayant vécu des années sur place, avaient eu en permanence l'occasion d'observer les indigènes et de leur parler, et qui, pourtant, ne savaient à peu près rien d'intéressant sur eux. Comment pouvais-je donc, en quelques mois ou en un an, espérer les rattraper ou les dépasser? En outre, la façon dont mes informateurs blancs parlaient des indigènes et donnaient leur avis, était, naturellement, celle d'esprits inexperts, peu habitués à formuler leurs pensées avec logique et précision. Et pour la plupart, ils étaient, comme il va de soi, pénétrés de ces opinions fausses et de ces préjugés (...) qui répugnent tant à celui qui s'efforce d'aboutir à une conception objective, scientifique des choses. »

Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, 1963, p. 61, traduction Andrée et Sominne Devyver. © Éditions Gallimard.

L'anthropologie américaine connaîtra une rupture semblable, dans des domaines aussi divers que les tribus primitives indiennes, la désorganisation sociale, les relations ethniques ou les habitants des quartiers urbains. Le recours à l'approche inductive, la neutralisation des jugements de valeur, voire l'observation participante, révèlent comment peu à peu cette partie de la sociologie américaine s'auto-

nomise en s'affranchissant des associations religieuses ou politiques qui commanditent ces enquêtes à vocation sociale (Cefaï, 2003, p. 34-50). Certes, les premières enquêtes ont largement recours aux questionnaires massifs, mais l'expérience personnelle et l'observation directe constituent des modes de production du savoir, aussi peu méthodiques soient-ils dans les temps pionniers de la recherche. La rupture (relative) avec le modèle des enquêtes sociales est sans doute à porter au crédit des travaux menés dans le cadre de l'École de Chicago (Chapoulie, 2001). Si l'entretien occupe encore une place centrale dans les années 1920 et si l'observation reste rudimentaire, on voit dans les enquêtes menées par exemple par Paul G. Cressey (*The Taxi-Dance Hall*), de Frederic M. Thrasher (*The Gang*) ou de Nels Anderson (*The Hobo: the sociology of the homeless man*) comment les enquêteurs multiplient les méthodes d'investigation et s'efforcent de contextualiser leurs travaux.

Il faudra attendre les années 1940-1950 pour voir les chercheurs nord-américains et en particulier les sociologues de l'École de Chicago donner une justification scientifique au travail de terrain, et montrer les avantages d'une démarche qui permet d'accéder, de l'intérieur, aux univers des individus. De ce point de vue, la perspective interactionniste, en soulignant les spécificités de la relation qui s'établit entre enquêteur et enquêté, ou en montrant la diversité des postures d'observation (de l'observation « pure » à l'observation « participante ») constituera une des clés de voûte de la réflexion sur les façons de faire et les modes d'administration de la preuve (Cefaï, 2003, p. 309-339).

Les principales caractéristiques de l'enquête de terrain

Plusieurs intitulés ont déjà été employés pour désigner le type d'activité mis en jeu dans le travail de terrain : observation, enquête ethnographique, enquête de terrain, travail de terrain... Mais comment définir un type d'approche mise au service de thématiques et de terrains aussi diversifiés ? Qu'y a-t-il de commun entre un groupe de militants du Front national, le travail mené au sein des abattoirs ou un collègue de banlieue, ou encore un fan-club d'amateurs de série télévisée ? Pour répondre à cette question, on se contentera de mentionner les critères

les plus fréquemment retenus, en insistant sur le fait que le processus d'émergence de nouveaux terrains corrélatif de nouveaux modes de production des récits d'enquête font évoluer en permanence les canons de l'enquête et interrogent sur ce que serait la « bonne » méthode.

D'abord, on retiendra que l'enquête de terrain suppose la présence du chercheur dans les lieux même qu'il observe, permettant le recueil de propos en situation ainsi que l'observation directe d'actions et d'interactions. Ce premier critère est donc celui du recueil de données « en première main ». Le deuxième critère porte sur la nature et la durée de l'investissement sur le terrain : il est couramment admis qu'une longue fréquentation du terrain est indispensable, critère sans doute nécessaire mais insuffisant pour valider une enquête. L'idée – dont le caractère conventionnel demeure peu élucidé – est ici de fréquenter assez le terrain pour avoir accès à une diversité suffisante de situations et à une familiarisation avec les lieux et les acteurs. Mais la durée est aussi un atout pour l'acceptation du sociologue. Troisièmement, il est admis que l'enquête est « objective », c'est-à-dire prétend rendre compte de ce qui est effectivement observé indépendamment de tout jugement de valeur, que le chercheur aura suspendu ou neutralisé. Quatrièmement, l'enquête serait inductive, c'est-à-dire qu'elle ne serait pas guidée par des hypothèses posées *a priori*, susceptibles d'orienter les observations. C'est au contraire le terrain lui-même, avec ses imprévus, qui guiderait *in fine* l'interprétation. Enfin, l'enquête serait compréhensive, puisqu'il s'agirait avant tout de restituer les logiques d'action et de représentation propres aux acteurs. Face à cet idéal positiviste d'une saisie objective et neutre du réel, on voit bien les difficultés épistémologiques qui ne manquent pas de surgir : à partir de quel moment peut-on dire qu'on a assez passé de temps sur son terrain ? Comment être certain que les raisons imputées aux acteurs pour expliquer leurs actions sont les bonnes ? Comment ne pas investir dans sa recherche un corps d'hypothèses initiales ? Etc.

C'est sans doute le dernier critère – l'exigence de réflexivité – qui limite, sans le dissiper totalement, ce type d'interrogations. La réflexivité, en portant non sur l'objet lui-même, mais sur le travail de l'enquêteur, doit permettre d'analyser les conditions même de l'enquête.

C'est dans cet équilibre incertain entre la production du savoir et une certaine lucidité sur les conditions dans lesquelles est produit et reçu ce savoir que résident les conditions du succès du travail de terrain. Si ce type d'enquête ne prétend pas se substituer à d'autres méthodes (l'entretien, la statistique...) et s'il fonctionne souvent de manière complémentaire, il offre la possibilité de saisir, de l'intérieur, les actions et leurs motivations, ce que font les acteurs, pourquoi ils le font et le sens qu'ils accordent à ce qu'ils font, et qui peuvent varier selon les contextes et les circonstances. Il permet également d'échapper aux systèmes de catégorisation qui se superposent aux univers sociaux étudiés et qui en faussent souvent l'analyse. Enfin, il offre l'intérêt de livrer un accès à des situations que leur apparente banalité ou leur confidentialité soustrait généralement aux enquêtes soucieuses de ne retenir que les faits considérés comme significatifs ou suffisamment généralisables.

Mener une enquête

Pour l'apprenti-chercheur, la première étape de sa démarche doit porter sur les critères d'accessibilité du terrain et de faisabilité de l'enquête, avant toute autre considération intellectuelle. Même si cela peut paraître trivial, le terrain impose ses spécificités : il ne doit pas être trop éloigné ou trop difficilement accessible. Le principe de réalisme doit donc avant tout guider ce choix. Très souvent, pour légitimer son enquête, pour souligner l'intérêt scientifique du terrain qu'il a choisi, et pour montrer combien son étude permet de répondre à des questions socialement fondamentales, le chercheur explique les raisons qui l'ont conduit à choisir son terrain. En réalité, on peut s'interroger sur ce choix, généralement exprimé une fois l'enquête terminée, et qui fait la part belle à tout un tas de bonnes raisons d'avoir étudié ce terrain plutôt qu'un autre.

Le choix du terrain

Lorsque, au tout début de leur recherche, des étudiants sont libres de choisir le terrain auprès de qui ils aimeraient *a priori* enquêter, ceux-ci

proposent très souvent le bar ou les soirées étudiantes. Ils s'imaginent joindre l'utile à l'agréable (boire et draguer éventuellement des filles tout en observant représente sans doute à leurs yeux un bénéfice secondaire suffisant pour en faire un idéal d'enquête); par ailleurs, ce type de lieu leur semble familier et circonscrit, par conséquent facile à étudier. De manière générale, ils ont le sentiment que l'enquête sera menée « vite fait, bien fait », d'autant qu'ils n'ont pas à négocier leur entrée sur le terrain. En réalité, la plupart de ceux qui s'y risquent éprouvent rapidement le sentiment que les interactions sont répétitives, peu intéressantes à décrire et ils demandent généralement à changer de terrain en cours de route, avouant leur lassitude. La question est alors de savoir s'il ne se passe effectivement rien, ce que signifie exactement ce « rien », et si cela doit conduire l'étudiant à rejeter ce type de terrain ou non. Dans un passage fort éclairant, Howard Becker a répondu à cette question à partir de sa propre expérience, prenant l'exemple d'une antenne de médecine du rock chargée des besoins médicaux du public des grands concerts. Photographiant ce qui s'y passe, en compagnie de l'équipe médicale, Becker ressent rapidement de l'ennui puis cesse de photographier; à l'instar de l'équipe, tout lui semble banal, à l'exception des cas médicaux graves ou mortels.

Encadré 2. Les ficelles du métier.

« Un des obstacles les plus communs nous empêchant de trouver le cas qui ne cadre pas découle de la croyance où nous pouvons être qu'une situation donnée "n'est pas intéressante", qu'elle ne contient rien qui vaille la peine qu'on s'y intéresse, qu'elle est morne, ennuyeuse, et stérile au plan théorique. (...) Un jour, je me suis dit que c'était faux, qu'il était impossible qu'il ne se passe effectivement rien. Il se passe toujours quelque chose; simplement, cela ne nous semble pas toujours digne d'attention. (...) Je me suis donc mis en devoir de photographier ce qui se passait quand rien ne se passait. Comme on pouvait s'y attendre, je vis que beaucoup de choses se passaient quand rien ne se passait. Je vis notamment que les bénévoles qui avaient pour la plupart dans les vingt à trente ans et qui étaient pour la plupart célibataires étaient pour la plupart toujours en quête de l'âme sœur. Être bénévole dans ce cadre, ça revenait à aller à une grande fête, à voir sur scène quelques-uns de vos groupes préférés, avec bière et repas

gratuits, en compagnie de nombreux jolis jeunes gens et de nombreuses jolies jeunes femmes avec qui vous saviez que vous aviez déjà certains goûts en commun. Après m'être mis en devoir de photographier ce qui se passait quand rien ne se passait, j'ai constaté que mes planches-contact regorgeaient d'images de ces jeunes gens en train de danser, de discuter sérieusement, de se draguer et, de manière générale, de se socialiser (...)

L'idée selon laquelle nous devrions seulement nous tourner vers ce qui est intéressant, vers ce que nos réflexions antérieures nous disent être intéressant, vers ce que notre univers professionnel nous dit être intéressant, vers ce que la littérature publiée nous dit être intéressant, est un piège dangereux. Les sociologues font souvent faire de grands progrès à leur science lorsqu'ils s'intéressent précisément à ce que leurs prédécesseurs trouvaient ennuyeux, trivial ou commun. »

Becker H. S. (2002), *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris : La Découverte, p. 160-162.

Ce que dit au fond Becker à l'apprenti observateur, c'est qu'il vaut mieux se garder de croire qu'il existe des terrains qui ne valent pas le coup. Choisir un terrain réputé ennuyeux ou sans intérêt peut offrir des perspectives intéressantes, à condition que l'apprenti-chercheur sache observer les situations routinières et banales.

Les étudiants sont également friands de terrains pittoresques : casernes de pompiers, commissariats de police, établissements pénitentiaires par exemple. Lorsqu'on leur demande ce qui motive cet intérêt, il apparaît qu'ils en ont déjà une représentation préalable construite par les médias, notamment les reportages d'investigation télévisée. C'est l'exotisme diffus de ce type de terrain qui les motive. Outre le fait qu'il est difficile d'être admis à observer ce type de terrain, pour des raisons institutionnelles évidentes, le problème qui se pose ici est celui des représentations préconstruites qui orientent la recherche et l'enferme dans le cadre étroit de quelques enjeux de société.

La relation au terrain

Lorsque certains étudiants mènent par exemple leur enquête au sein d'une organisation caritative (Secours populaire, Restaurants du Cœur, Association Saint-Vincent-de-Paul, etc.), ils réalisent progressivement

qu'ils disposent d'une image toute faite de la pauvreté et des pauvres, et aussi de l'intervention sociale et de l'action caritative. Peu à peu, ils découvrent la complexité de telles notions, réalisent que la pauvreté est aussi une catégorie mouvante qui fait l'objet d'une définition conventionnelle établie par certains agents décidant de qui peut ou ne peut pas bénéficier de leur aide. Ils découvrent aussi que l'attitude adoptée par les « pauvres » face aux bénévoles varie selon leur maîtrise ou non des règles, des situations, des interlocuteurs, certains cherchant à tricher, se montrant parfois odieux, etc. Les étudiants découvrent l'écart qui existe entre la pauvreté médiatiquement construite et ce que permet d'en dire le terrain. Si un terrain peut être difficile parce que son accès est très contrôlé, il peut aussi être difficile parce qu'il met en jeu des pratiques invisibles. Il en va ainsi de certaines professions ou de l'étude de la sexualité par exemple, plus souvent appréhendée par le biais de grandes enquêtes par questionnaires. En théorie, on peut penser qu'aucun terrain ne se soustrait à l'observation mais, en pratique, certains terrains semblent plus compliqués à investir, et l'observation dépend largement de la familiarité préalable avec le terrain et du temps qu'y passe l'observateur.

Un autre débat consiste à définir si le choix du terrain peut être guidé par la volonté de vérifier une problématique ou par une question préalable (Beaud, Weber, 1998, p. 34-38). En réalité, il est douteux qu'un chercheur n'ait pas la moindre idée de ce qu'il cherche ou du moins de ce qu'il s'attend à trouver. Nos représentations déterminent toujours plus ou moins l'orientation de notre recherche. Mais en même temps, subordonner le choix d'un terrain à une problématique préalable, c'est risquer d'enfermer l'observation dans des schémas de lecture préétablis. *A contrario*, entrer dans son terrain sans hypothèse préalable à vérifier, s'efforcer de procéder par induction, des faits observés à leur analyse, c'est choisir de ne rien écarter de l'observation, admettre que des choses auxquelles on n'aurait pas pensé *a priori* peuvent se présenter à nous et faire sens. Et s'il est inévitable que le chercheur soit guidé, souvent inconsciemment, par ses centres d'intérêts, par ses conceptions du monde, par sa vision de ce qu'est une « bonne » recherche, il doit donc accepter de se laisser surprendre par son terrain : « La ficelle la plus simple de toutes consiste à se répéter sans cesse que rien de ce

que l'on peut imaginer n'est impossible, et que nous devons donc chercher les choses les plus improbables auxquelles nous puissions penser pour intégrer leur existence, ou la possibilité de leur existence, à notre pensée. Comment faire pour imaginer ces possibilités? J'ai insisté (...) sur la nécessité qu'il y a à utiliser de manière systématique les données collectées pour éviter les pièges tendus par les catégories conventionnelles » (Becker, 2002, p. 147).

Ce présupposé valorisant l'induction appelle à son tour une autre question : l'observateur doit-il choisir un terrain avec lequel il a déjà une certaine familiarité, ou non? En réalité, la familiarité avec un terrain est de deux natures : d'une part, être familiarisé avec le terrain peut signifier « en être », comme c'est le cas de Florence Weber ou de Nicolas Renahy revenant enquêter sur les lieux de leur enfance (Weber, 1989, Renahy, 2005). Mais il peut aussi s'agir de disposer de quelques repères à propos du terrain étudié, de ne pas en être totalement ignorant. Il est de fait préférable d'en savoir un minimum, car cela évite d'être pris pour celui qui n'y connaît rien, à qui il faudra tout expliquer et par conséquent perdre son temps, et dont les raisons qui ont guidé le choix de son terrain semblent très formelles. Mieux vaut donc créer les conditions d'une compréhension mutuelle minimale avec les enquêtés.

Entrer et s'installer sur le terrain

Toute enquête impliquant une interaction avec les enquêtés, qu'il s'agisse d'entretiens ou d'observations, doit-elle être marquée par une prise de distance, une totale neutralité? Ce principe est supposé garantir l'objectivité des résultats obtenus. En théorie, ce principe est discutable et en pratique, on voit mal comment y parvenir dans le cadre des enquêtes par observation. En effet, l'enquêteur côtoie les personnes pendant de longues périodes. Il est amené à échanger avec elles, à exprimer ses goûts, ses idées, ses sentiments sur tel ou tel point; il serait donc totalement illusoire – et méthodologiquement peu profitable – d'espérer se soustraire aux interactions dans lesquelles enquêteurs et enquêtés se trouvent pris. En réalité, les interactions

en situation d'enquête ne diffèrent guère des interactions de la vie quotidienne. Entrer dans un terrain, y demeurer et y mener des observations, suppose donc avant tout que l'enquêteur comprenne les places qu'on lui attribue, qui varient évidemment selon les circonstances et les interlocuteurs.

Se présenter dépend avant tout de la dissimulation ou non de son identité. Mais on peut aussi taire son identité parce que cela offre une plus grande efficacité pour la recherche lorsque, par exemple, on estime que l'observation à découvert aura un rôle perturbateur, limitera l'accès à certaines situations ou sera tout simplement interdite. En général, on a coutume de distinguer ici entre l'observation à découvert et l'observation incognito, distinction qui se redouble par la possibilité de l'observation pure ou de l'observation participante. L'observation à découvert permet plus facilement de poser des questions ou de prendre des notes. Sauf cas particulier justifié par l'activité, il semble en effet difficile de prendre des notes durant une observation incognito sans attirer l'attention. Mais en revanche, l'observation incognito peut permettre une meilleure compréhension des rôles sociaux.

Dans l'adoption de telle ou telle posture, ce qui est en jeu, c'est à la fois la prise en compte du risque de voir les acteurs modifier leurs comportements lorsqu'ils sont confrontés à l'observateur, mais aussi le risque que l'observateur incognito soit découvert et mis en situation de ne pouvoir se justifier, voire être pris à parti. Dans le cas de l'enquête incognito, l'observateur cherchera à trouver sa place, à ne pas « surjouer » et à adopter des comportements compatibles avec le fonctionnement habituel du groupe. Dans le cas de l'enquête à découvert, il s'agira avant tout d'explicitier son projet en des termes intelligibles pour le groupe.

Il s'agira aussi d'identifier les informateurs auxquels on s'adresse. Il est préférable de ne pas dépendre d'un seul intermédiaire qui peut limiter les réseaux auquel l'observateur aura accès. De même, il est fréquent que l'observateur se confronte à la nécessité de coopérer avec les acteurs ou de prendre position, tout en s'efforçant de rester neutre pour ne pas compromettre son travail. De façon générale, l'observateur doit donc s'efforcer d'être attentif aux enjeux que sa

présence peut cristalliser. S'il est illusoire d'espérer neutraliser tous les malentendus, de cette vigilance peut dépendre la réussite d'un terrain. Un bon exemple nous en est donné par le récit d'un impair commis par un chercheur enquêtant auprès de trafiquants de drogue dans un quartier de New York. Son long travail d'acceptation se voit soudain remis en cause, après qu'il a fait perdre la face au chef d'un gang en lui demandant de lire devant tous un article de journal sans savoir qu'il est illettré (Bourgois, 2001).

Il serait cependant naïf de penser que l'enquêteur n'utilise pas de tactiques relationnelles : là comme ailleurs, la plupart des interactions de la vie courante fonctionnent à partir de telles tactiques, par exemple lorsqu'un tel s'efforce spontanément d'adopter un comportement dont il espère qu'il aboutira à des relations de bons voisinages. Dans le récit d'une enquête menée auprès du fan-club d'une série télévisée, l'on a montré comment sa propre entrée dans le terrain est facilitée par le fait de connaître les génériques de nombreuses séries et de ne pas hésiter pas à les chançonner lors d'un banquet organisé par le fan-club (Le Guern, 2002). En l'espèce, l'entrée sur le terrain dépend certainement plus du « bon sens » de l'observateur en matière de relations sociales que de recettes toutes faites. Encore faut-il qu'il ait conscience de la signification proprement sociologique des multiples ajustements au rôle qu'il est tenu de mettre en œuvre (Weber, 1989, pp. 24-25).

Observer et noter

Il est évidemment impossible de tout observer. L'enquêteur débutant a généralement l'impression d'être noyé sous un flot ininterrompu d'informations qu'il ne sait pas discriminer. Le rôle de la mémoire est ici particulièrement important, même si elle constitue déjà un filtre interprétatif, car son exercice va de pair avec le besoin de cohérence. Celui-ci conduit l'observateur à sélectionner les informations jugées marquantes ou pertinentes, à établir une hiérarchie entre ce qui lui paraît général ou particulier, central ou anecdotique, rationnalisable ou incompréhensible. En d'autres termes, l'observation est toujours rapportée sous la forme d'un récit logiquement acceptable. Cette

tendance naturelle à recueillir les informations selon des catégories conventionnellement acceptées et à rejeter tout ce qui ne colle pas avec une cohérence d'ensemble constitue un des freins à l'observation. En effet, il est impossible de savoir *a priori* si telle situation jugée bizarre ou sans intérêt ne fera pas sens quelques mois plus tard. « La ficelle la plus simple de toutes consiste à se répéter sans cesse que rien de ce que l'on peut imaginer n'est impossible, et que nous devons donc chercher les choses les plus improbables auxquelles nous puissions penser pour intégrer leur existence, ou la possibilité de leur existence, à notre pensée » (Becker, 2002, p. 147). Décrire, par exemple, la couleur de la cravate de chaque personne présente lors d'une réunion peut se révéler inutile ou au contraire très révélateur, selon la façon dont le port de la cravate participe ou non d'un système de signification symbolique dans l'organisation observée.

Même si la note de terrain est toujours le résultat d'une certaine élaboration et ne se présente jamais comme une description brute, il est sans doute préférable de chercher à « tout » noter ou du moins à noter de la façon la plus précise et la plus détaillée possible les lieux, situations et interactions observées. Cela permet, par exemple, lorsque la note est reprise quelques mois plus tard, de maintenir un degré (certes relatif) de précision que des notes trop lapidaires interdisent. Dit autrement, « tout » noter peut signifier : ne pas réduire ce qui est observé à des formulations analytiques, abstraites, qui cherchent à résumer ce qui a été observé.

Schématiquement, trois registres de faits peuvent donner lieu à des observations. Premièrement, les interactions se produisent toujours dans un contexte donné. Il est donc fondamental que le cadre de l'enquête soit décrit. On peut recourir ici aux notes descriptives, à des photos, à des schémas graphiques, en s'efforçant d'être le plus précis possible. Quelle est l'utilité de ce genre de description ? Ces informations contextuelles n'ont pas pour seule vocation de saisir l'atmosphère du lieu, elles permettent aussi de spécifier le lieu observé, de montrer en quoi il diffère ou ressemble à d'autres lieux comparables (Wacquant, 2002, p. 39). Une deuxième grande catégorie de faits observables relève des interactions. Elle inclut non seulement des situations et des

actions observées mais également les échanges verbaux entendus qu'on retranscrira aussi fidèlement que possible. Une difficulté particulière tient au fait que l'organisation formelle ne coïncide pas nécessairement avec l'organisation réelle. L'observateur doit certes avoir une vue précise des personnes, des fonctions, des grades, et de l'ensemble des caractéristiques formelles propres au groupe qu'il étudie mais, en même temps, il doit être attentif aux réseaux informels, aux formes de coopération ou d'hostilité entre les différents acteurs, aux formes de l'autorité réelle et de l'autorité formelle, etc.

Un troisième et dernier type de faits peut nourrir l'enquête : il s'agit non plus de notes « descriptives » mais de notes « subjectives ». Celles-ci rendent compte des impressions de l'observateur et peuvent se subdiviser en deux catégories : le récit des façons de faire d'une part ; la description des sentiments éprouvés lors de l'enquête, d'autre part. Il s'agira d'indiquer à un éventuel lecteur les ressorts mobilisés durant la phase d'observation et les choix effectués. Évoquer ce qu'on ressent – dès le commencement de l'enquête, car la familiarisation progressive avec le terrain contribue à estomper les premiers étonnements – permet non seulement de resituer l'observateur dans son terrain mais fournit parfois de précieuses indications sur ce qu'un univers auquel l'observateur est peu habitué peut nourrir de résistances, de préjugés, de surprise ou d'admiration, etc.

L'exploitation des résultats

L'analyse des données

Passer du stade du recueil des informations à leur analyse est toujours une étape difficile, conditionnée par la quantité et la qualité d'observations recueillies. L'écueil principal, pour l'observateur débutant, est d'osciller entre deux attitudes pareillement excessives. Se livrer à une surenchère interprétative déconnectée des observations, débouchant sur des analyses qui peuvent être justes ou intéressantes mais qui ne s'appuient plus sur le terrain ; faire que les observations tiennent lieu et place d'analyse, car la présentation du matériau – aussi

riche soit-il – ne peut remplacer l'interprétation. Et, pour peu que le matériau soit insuffisamment analysé, on risque d'aboutir à des séries d'observations, faiblement reliées entre elles, qui ne permettent pas de construire des comparaisons. Le compte rendu de recherche doit donc s'efforcer de faire tenir ensemble les matériaux et leur analyse. Bien entendu, plusieurs modes de présentation des analyses sont possibles. Schématiquement, on peut partir des matériaux observés pour aller vers l'analyse; on peut aussi produire une interprétation que les observations vont illustrer. Reste que lorsqu'on s'efforce de sélectionner les observations qui illustreront une analyse, on s'expose à laisser de côté les cas qui s'accordent mal avec cette analyse et qui pourtant peuvent être du plus grand intérêt. En réalité, le travail d'interprétation est une sorte de va-et-vient permanent entre les cas généraux et les cas particuliers qui peuvent démentir les cas généraux et obliger ainsi à affiner l'analyse en repensant les schèmes d'interprétation engagés.

Mais le problème sans doute le plus complexe de l'analyse est le suivant: comment savoir si le sens que je prête aux situations et aux actions observées est juste, s'il est conforme aux sens que les acteurs eux-mêmes y mettent? Dit autrement, comment garantir que je ne fais pas fausse route lorsque j'interprète les interactions observées? On touche à la question centrale de la nature et de la validité du type de preuve apporté par le travail de terrain. En fait, deux sources de difficultés se dessinent: lorsque certains faits ne rentrent dans aucun cadre explicatif ou semblent irrationnels; lorsque l'on se met « à la place » de ceux que l'on a observés et parle en leur nom en interprétant leurs comportements.

Il est ainsi fréquent que l'observateur laisse de côté les faits qui ne lui semblent pas cohérents ou ceux dont le sens lui paraît indéchiffrable. En retour, il retiendra volontiers les observations convergentes qui, en tout cas, servent la démonstration. En fait, face à des actions apparemment incompréhensibles, la vraie question est plutôt de savoir si ces actions n'échappent pas à l'univers de sens ou de connaissance de l'observateur: « Les choses nous paraissent également souvent incompréhensibles tout simplement parce que nous sommes trop éloignés de la situation pour connaître les contingences réelles qui

ont pesé sur le choix de l'action (...) En terme d'analyse, cela signifie que chaque fois que nous découvrons quelque chose qui nous semble si étrange et si incompréhensible que la seule explication que nous puissions en donner est une version quelconque de "Ils doivent être fous", nous devrions systématiquement suspecter que nous manquons grandement de connaissances sur le comportement que nous étudions. Il vaut mieux supposer que tout cela a un sens et en rechercher la signification » (Becker, 2002, pp. 58-59, 62).

On pourrait ajouter que l'enjeu est de comprendre la manière dont les acteurs considèrent leur propre situation, comment ils définissent eux-mêmes les activités dans lesquelles ils sont impliqués, plutôt que de les considérer comme irrationnelles ou hors normes. Mais surgit alors l'autre difficulté: qu'est-ce qui autorise l'observateur à penser qu'il ne mésinterprète pas le comportement d'autrui, en particulier lorsqu'il prétend mettre au jour les ressorts psychologiques des actions individuelles? En effet, les actions des individus et leur sens peuvent varier en fonction des contextes; ces actions peuvent obéir à des motifs contradictoires ou plurivoques. En outre, nous inférons le sens de ces actions à partir d'un ensemble de situations, et par conséquent d'observations, le plus souvent limitées dans le temps, et à partir desquelles nous élaborons des explications généralisantes.

Pour autant, doit-on abandonner toute prétention à élaborer des interprétations? D'une part, l'observateur doit pouvoir admettre que le sens de certaines situations rencontrées lui échappe; ceci lui permet de ne pas passer sous silence ce qu'il ne comprend pas, de ne pas rejeter aux marges de l'enquête les situations dont il ne maîtrise pas la signification *a priori*. D'autre part, il doit contextualiser le plus précisément possible ce qu'il a observé, indiquer dans quel cadre les personnes rencontrées font ce qu'elles font, et indiquer comment il sait ce qu'il sait. Il offre ainsi à ses lecteurs la possibilité de savoir comment il s'y est pris et le cas échéant de souscrire ou contester ses analyses. Enfin, le matériau qui s'offre à l'interprétation ne peut être arbitrairement isolé de l'ensemble des relations sociales qui l'accompagnent à plus ou moins grande distance: comment mener une observation sur un

groupe de rock en s'arrêtant à ce que donnent à voir les concerts, ou étudier le travail en usine sans prendre en compte ses à-côtés ?

Le compte rendu d'observation

Tout compte rendu d'observations est en réalité toujours un récit conventionnel, élaboré sous la forme d'une histoire, avec ses cohérences logiques et chronologiques, ses corrélations plus ou moins abouties. L'exigence de cohérence peut influencer sur la présentation des faits, s'ils entrent en contradiction avec la logique du récit ou s'ils s'avèrent difficiles à expliquer. Par ailleurs, les modalités d'écriture peuvent fortement varier : certains textes visent à une sorte de concision, censée exprimer un fort degré d'objectivité ; d'autres empruntent à des formes qu'on qualifiera de plus littéraires, n'hésitant pas à multiplier les images pour rendre compte, de façon vivante, de ce qu'ils ont observé. Chaque choix d'écriture comporte des avantages et des inconvénients. Et la littérature ethnographique montre une grande variété de styles de comptes rendus.

Ce type de récit est aussi l'occasion pour l'observateur de se mettre en scène pour se présenter sous un jour favorable, attribuer à la conduite de l'enquête plus de maîtrise qu'il n'en a fait preuve en réalité, exagérant les difficultés rencontrées qu'il a évidemment déjouées avec brio, ou passant sous silence certaines circonstances peu avouables dont il pense qu'elles entameraient sa crédibilité de chercheur. En réalité, les déconvenues sont une des composantes de l'enquête à laquelle, pour différentes raisons possibles, l'observateur doit faire face à un moment ou un autre. « La coutume, entre collègues, est fréquemment de minimiser les difficultés, afin de laisser l'image d'un chercheur clairvoyant et serein, à l'égal de ce que les autres laissent paraître. Celui qui avoue ses maladresses semble avoir été mal instruit et paraît mal socialisé dans la communauté scientifique. Un autre point de vue, pour le moins tout aussi exigeant par ce qu'il requiert du chercheur, prend argument sur le fait qu'il ne peut exister d'enquête rectiligne, pas davantage qu'il n'existe de vie sociale transparente et harmonieuse » (Bizeul, 1999, p. 134).

Une autre difficulté propre au compte rendu tient à la nécessité de s'affranchir de l'ordre chronologique dans lequel ont été prises les notes d'observation. S'il est commun que les observations soient consignées dans l'ordre où elles se produisent, le compte rendu pour sa part doit être organisé selon des schèmes d'analyse qui permettront de montrer ce que le terrain a (ou non) de spécifique. Les notes de terrain les plus pertinentes, c'est-à-dire celles qui illustrent un schème général, mais aussi celles qui témoignent d'exceptions notables peuvent illustrer l'analyse, mais elles ne peuvent pas se substituer à l'analyse elle-même.

Une dernière difficulté porte sur ce qui peut ou ne peut pas être dit dans le compte rendu. Dans la mesure où les terrains abordés sont circonscrits, les lieux ou les personnes abordés sont sans doute facilement reconnaissables et leur réputation peut être mise en jeu. Le dévoilement de pratiques occultées ou la mise au jour de significations latentes peuvent se révéler perturbants et avoir de nombreuses conséquences pour les acteurs concernés par l'observation. Plusieurs conventions d'écriture permettent de remédier à ces inconvénients, comme celles consistant à rendre anonyme les noms de lieux ou de personnes. Mais cette solution a ses propres limites : il est par exemple difficile de substituer à une profession une autre profession équivalente ou encore, si on peut changer un nom, il semble difficile de brouiller les caractéristiques socialement significatives de la personne (âge, sexe, etc.). Là encore, saisir ce qui peut ou ne peut pas être dévoilé est la plupart du temps affaire de bon sens, de sensibilité aux enjeux du milieu étudié et d'empathie avec les personnes rencontrées.

Conclusion

Comme on l'a vu, l'enquête par observation ne se réduit pas à une sorte d'empirisme intuitif où l'enquêteur se contenterait de mobiliser des qualités personnelles (d'empathie, d'écoute, de mémoire), pas plus qu'elle ne se réduit à une méthodologie standardisée. Mais elle suppose de mettre en œuvre des critères spécifiques (appréhender son terrain dans la durée, réfléchir à la place qu'occupe l'observateur dans

l'enquête, mais aussi à la nature des preuves et des démonstrations apportées) qui lui sont en grande partie propres. Une des particularités de l'enquête par observation est, de ce point de vue, le choix d'une approche inductive. L'enjeu n'est pas de définir *a priori* les questions ou les hypothèses auxquelles l'enquête apporterait une réponse mais de découvrir au fur et à mesure les questions que le terrain suscite.

Toutefois, on se gardera de fétichiser la posture réflexive et d'en faire la preuve incontestable du caractère scientifique de l'enquête par observation. La réflexivité doit éclairer le lecteur sur l'insertion du chercheur dans son terrain et sur ses rapports avec les acteurs du groupe enquêté, sur le rôle adopté, sur son éventuelle participation aux interactions. Cette exigence de réflexivité ne doit pas déboucher sur une posture naïve (croire par exemple qu'on est totalement intégré au groupe observé alors que l'observateur échappe rarement à une extériorité plus ou moins marquée), inutilement pittoresque (enquêter sur un terrain présenté comme exotique ou inquiétant est forcément valorisant mais souvent exagéré) ou exagérément autoréflexive. À ce prix, considérant qu'elle n'est pas du tout exclusive d'autres types d'approches (l'enquête statistique, les entretiens... qui ne sont pas moins – mais sans doute différemment – des récits sur le monde), l'observation offre un accès privilégié à la compréhension d'univers sociaux difficilement accessibles, survolés plus que réellement pénétrés.

BIBLIOGRAPHIE

- Beaud S., Weber F. (1997), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris : La Découverte.
- Becker H. S. (2002), *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris : La Découverte.
- Bizeul D. (1998), « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue Française de Sociologie*, XXXIX-4, 751-787.
- Bizeul D. (1999), « Faire avec les déconvenues. Une enquête en milieu nomade », *Sociétés Contemporaines*, 33-34, 111-137.

- Bourgois P. (2001), *En quête de respect: le crack à New York*, Paris: Seuil.
- Cefai D. (2003), *L'enquête de terrain*, Paris: La Découverte/Mauss.
- Chapoulie J.-M. (2001), *La tradition sociologique de Chicago (1892-1961)*, Paris: Seuil.
- Le Guern P. (2002), *Les cultes médiatiques: Culture fan et œuvres cultes*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Malinowski B. (1963), *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Paris: Gallimard.
- Powdermaker H. (1966), *Stranger and friend. The way of an anthropologist*, New York: The Norton Library.
- Renahy N. (2005), *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris: La Découverte.
- Wacquant L. (2002), *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille: Agone.
- Weber F. (1989), *Le travail à côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris: INRA-EHESS.

À l'inverse, loin de s'apparenter à une forme de connivence ou d'aveuglement, la continuité de sens entre ce que vivent les enquêtés, ce qu'écrit l'ethnologue et ce que reçoivent les lecteurs, permet l'émergence d'une critique. En mettant en relation des mondes sociaux, elle œuvre à leurs frontières, les met sous tension, les déplace et les retrace. Elle permet à

« la société » des lecteurs comme à celle des enquêtés de s'engager dans un travail de réflexion, par le trait d'union de cette médiation symbolique, sur les conditions et les possibilités d'un vivre-ensemble. Dans l'écriture et la lecture du texte ethnographique, quelque chose se joue : le souci d'un engagement mutuel des uns envers les autres.

Robert M. Emerson, Rachel I. Fretz, Linda L. Shaw*

Prendre des notes de terrain Rendre compte des significations des membres

À première vue, il semblerait que l'enquête sur les significations des membres ne soit pas fondamentalement une affaire d'écriture, mais d'activité sur le terrain – liée aux questions que l'on pose et aux positions que l'on prend pour se mettre à l'écoute et observer les activités d'autrui. Les significations des membres ne sont cependant pas des objets immaculés que l'on « découvrirait », tout simplement. Ces significations sont plutôt le résultat d'activités interprétatives sur des données, rassemblées et communiquées par l'ethnologue. Le processus débute par le fait de poser des questions et de prêter attention à ce qui est pertinent pour les gens d'un groupe indigène¹. Mais la clé du processus se trouve dans le fait de représenter avec sensibilité, par le moyen de textes écrits, ce que les personnes du cru tiennent pour significatif, puis de rendre leurs préoccupations accessibles à des lecteurs peu familiers avec leur monde social. En fin de compte, les préoccupations des membres doivent être consignées dans des notes de terrain, avant d'être incorporées à des comptes rendus ethnographiques plus englobants.

Étant donné les difficultés propres à la saisie des significations des membres, il n'est pas surprenant que les efforts des enquêteurs de terrain soient apparus partiels ou inconsistants à deux égards. Premièrement, certains enquêteurs émusent leur appréciation des significations des membres en important des catégories externes pour décrire des scènes et des actions locales. Cette sorte d'imposition obscurcit les significations indigènes. En second lieu, certains chercheurs présentent des

* Ce texte est la traduction par Philippe Gonzalez de : Robert M. Emerson, Rachel I. Fretz, Linda L. Shaw, « Pursuing Members' Meanings », in *Writing Ethnographic Fieldnotes*, Chicago, University of Chicago Press, 1995, chapitre 5, p. 108-141.

1. [Le terme *indigenatus* pose un sérieux problème de traduction. Il implique que le groupe est autoconstitué, préexistant à l'enquête, par opposition à une collection assemblée par le chercheur depuis l'extérieur, sous l'effet de son enquête ; et il est en français porteur de connotations coloniales.]

taxinomies statiques de termes natifs. La tâche de l'ethnographe est pourtant plus complexe : il ne doit pas seulement appréhender et transmettre les catégories des membres, mais également expliquer comment les membres emploient ces termes dans des situations d'interaction spécifiques et comment les parties impliquées les comprennent et les évaluent de manière différenciée.

Dans ce chapitre, nous examinons comment l'écriture ethnographique peut se rendre réceptive aux significations reconnues par les membres et les exprimer de façon vivante. Lorsqu'il écrit des notes de terrain, l'ethnographe procède à des choix initiaux, peut-être les plus fondamentaux quant à la manière de voir et de présenter les significations des membres. Mais il ne lui faut pas renoncer à cet engagement en faveur des perspectives locales, alors qu'il rédige des mémentos ou, plus tard, lorsqu'il compose son document ethnographique définitif – bien qu'il puisse être tenté de traduire les significations des membres en des concepts analytiques plus familiers pour lui et pour ses lecteurs. En fait, présenter les significations des membres et inférer à partir d'elles constitue peut-être l'un des plus grands défis de l'écriture ethnographique, que ce soit dans l'immédiateté de la prise de notes détaillées ou dans l'écriture, plus publique et plus abstraite, de textes finalisés. Dans le texte qui suit, nous commençons par donner des illustrations provenant non seulement de notes de terrain originales, rédigées par des étudiants, mais également de mémentos de travail et d'articles ethnographiques finalisés. Nous montrons ensuite de quelle manière les comptes rendus obscurcissent souvent, quand ils ne les suppriment pas, les significations des membres, en imposant une compréhension externe des situations et des événements. Nous explorons enfin des façons d'écrire en vue de communiquer les significations pertinentes du point de vue des enquêtés, et examinons plus spécifiquement les problèmes soulevés par la communication des significations locales.

Imposer des significations exogènes

Trop souvent, les notes de terrain ethnographiques manquent de prêter attention aux significations des membres de façon cohérente. Au lieu de quoi, elles importent des catégories exogènes. L'imposition de catégories exogènes produit des descriptions de terrain qui échouent à *apprécier* à leur juste valeur² les significations et les préoccupations locales³, et qui tendent à cadrer les événements pour ce qu'ils ne sont *pas* (c'est-à-dire en référence à des catégories et des standards qui diffèrent de

ceux que reconnaissent et emploient les membres). En général, les enquêteurs de terrain attentifs aux significations des membres se méfient de toute classification qui ne se réfère pas aux catégories reconnues par les gens et auxquelles ils recourent effectivement entre eux.

On peut attribuer plusieurs raisons à l'échec à apprécier les classifications de membres. En premier lieu, on tombe dans un ethnocentrisme classique lorsque des chercheurs prennent une catégorie, un standard ou une signification propre à une culture ou à un lieu, et s'en servent pour décrire des événements se rapportant à un autre contexte. Par exemple, sur la base de leurs propres attentes, des Occidentaux pourraient décrire comme « perturbatrices » les remarques que le public adresse aux personnages dans un cinéma ou un théâtre africains et se montrer incapables d'apprécier une telle participation comme une façon localement appropriée d'exprimer l'évaluation d'une interprétation. De même, un observateur pourrait employer des critères exogènes, afin d'évaluer des classes d'école comme « bruyantes » ou « chaotiques », ignorant la compréhension effective par les enseignants et les élèves de la conduite appropriée des activités en classe. Chacune de ces procédures caricature le comportement, plutôt qu'elle ne le décrit dans ses propres termes.

En second lieu, dans une veine similaire, des ethnographes peuvent employer un terme, une catégorie ou une évaluation reconnue, employée et valorisée *par un groupe* situé dans un monde social particulier, afin de décrire des caractéristiques ou des comportements d'un autre groupe au sein de ce même monde. Par exemple, une équipe de psychiatres peut interpréter le comportement de certains patients comme un « passage à l'acte » ou une « conduite de déni », quand bien même les patients comprennent ces actions comme ordinaires, de l'ordre du quotidien. Souvent un enquêteur de terrain qui rencontre différentes compréhensions locales du même événement aura tendance à accepter un point de vue comme « vrai », marginalisant ainsi des versions concurrentes. Dans une situation en Zambie, par exemple, un devin-guérisseur détermina qu'un homme d'un certain âge, qui ne pouvait soudainement plus marcher, avait été ensorcelé. Après l'avoir traité pendant un an au moyen de potions et de massages, il le guérit. Mais le médecin de l'hôpital du coin, après avoir entendu le récit et, plus tard, rencontré l'homme en question, conclut à une attaque ayant occasionné une paralysie. En rédigeant ses notes de terrain, un ethnographe occidental pourrait être tenté de privilégier, même de manière subtile, la version « scientifique » du médecin et de décrire alors l'interprétation du devin comme une « croyance », accordant ainsi la priorité aux explications de l'un des praticiens, tenues pour plus exactes et, implicitement, plus efficaces⁴.

2. [« Évaluer » est trop évaluatif, alors que le sens de *apprécier* serait plus proche d'« estimer » au sens d'« avoir de l'estime pour » et de « se livrer à une estimation », ou d'« apprécier » qui comprend également ces deux sens. Tout au long du texte, nous traduisons de manière rigoureuse *apprécier* par « apprécier ».]

3. D. Matza, *Becoming Deviant*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1969, p. 15-40.

4. [On pourrait ici se référer aux débats qui ont fait rage entre Peter Winch et des anthropologues rationalistes comme Ernest Gellner, Ian Charles Jarvie, Robin Horton, Joseph Agassi, sans oublier les thèses d'Alasdair MacIntyre ou de Charles Taylor, autour du livre de E. E. Evans-Pritchard, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, [1937], Paris, Gallimard, 1972.]

En troisième lieu, des enquêteurs de terrain peuvent adopter une attitude dédaigneuse à l'égard des significations des membres, traitant de telles significations comme défallantes, hypocrites, contradictoires ou fallacieuses. Par exemple, une étudiante ethnographe travaillant à Los Angeles observait les rencontres hebdomadaires d'un groupe d'étude consacré à la philosophie d'Edgar Cayce. Dans la note de terrain suivante, elle décrit ainsi un incident rapporté au groupe par l'une de ses membres :

Dolores perdit son porte-monnaie, mais elle ne paniqua pas. Elle projeta la lumière blanche autour de lui et demanda à Dieu de le protéger. Elle demanda aussi que personne ne soit tenté de lui voler son argent, ses documents d'identité et ses cartes de crédit. Le jour suivant, lorsqu'elle se rendit au travail, elle demanda au garde en service si le porte-monnaie avait été restitué. De fait, on le lui avait rapporté et rien n'en avait été subtilisé.

L'étudiante commença par interpréter cette histoire comme l'indication d'une attitude extrêmement « passive » vis-à-vis des problèmes de la vie quotidienne :

La morale de l'histoire était de tout remettre entre les mains de Dieu. [...] Pour moi, visualiser une lumière blanche et parler à Dieu sont des façons très passives de gérer un cas d'urgence, par opposition au fait de se rendre chez la police ou de revenir sur ses pas.

Cette interprétation rejette les conduites de « projeter la lumière blanche » et de « parler à Dieu », au mieux, comme des actions inefficaces, au pire, comme relevant d'un délire pathologique. Implicitement, elle va à l'encontre de l'affirmation du membre du groupe selon laquelle le porte-monnaie a été retourné sans que rien n'ait été pris *en raison* de ses intercessions. Le résultat revient à démythifier les croyances effectives de ce groupe particulier à propos de l'efficacité de l'action dans la vie quotidienne⁵.

5. Bien des études ne prétendent pas directement que les croyances d'un groupe ou que ses idées sont fallacieuses, mais, indirectement, elles amoindrissent ces croyances et ces idées en les décrivant comme étant utiles pour soi. B. M. Berger, *The Survival of a Counterculture: Ideological Work and Everyday Life among Rural Communards*, Berkeley, University of California Press, 1981, propose le concept de « travail idéologique » comme une autre façon de traiter ces questions. Bien des analyses sociologiques, affirme-t-il, « se donnent pour tâche de "mettre à nu" les "véritables" intérêts que servent les idées, de "démasquer" ou de démythifier les idées en révélant les contradictions entre ce que professent apparemment les idées et le comportement, au jour le jour, de ceux qui les professent » (p. 19-20). L'ethnographe a une tâche différente : « ne pas exposer les différences ou les contradictions entre la pratique et la prédication » (p. 114), mais observer attentivement et documenter la façon dont les gens résolvent et concilient de telles différences. Par exemple, plutôt que de « démasquer » la contradiction que serait l'emploi d'une tronçonneuse par des hippies ruraux en regard de la méfiance qu'ils professent vis-à-vis de la « technologie » moderne, Berger examine de façon attentive et non cynique comment ces hippies en viennent à voir la tronçonneuse comme un « outil » distinct de la « technologie » (p. 116). Ce genre d'actes interprétatifs – des actes qui « visent à combler

En quatrième lieu, les descriptions et les mémentos peuvent être formulés en des termes relatifs à un standard de « devoir être » qui dérive de règles ou de conceptions officielles censées gouverner l'action dans des environnements spécifiques. Par exemple, lorsqu'il note la divergence entre le compte rendu que fournit un ancien à propos du sens et des séquences traditionnelles relatives à un rituel et la performance effective de ce rituel, l'ethnographe peut être tenté de décrire ce rituel comme étant « en déclin » plutôt que sujet à adaptation et à variation⁶. Sur un mode similaire, un ethnographe pourrait décrire et analyser l'action de la police dans les rues en termes de régulations officielles relatives à l'emploi de la force. Ce qui serait ainsi ignoré, c'est comment des policiers réels évaluent des situations spécifiques de la rue et comment ils décident du type d'exercice de la force auquel recourir et quand le faire⁷. Dans chacun de ces cas, des ethnographes déterminent implicitement si une action se conforme ou s'écarte de versions « traditionnelles » ou de régulations « officielles » et, partant, si cette action correspond « dans les faits » à un comportement rituel « authentique » ou à un recours « légitime » à la force.

En cinquième lieu, le chercheur peut invoquer des catégories théoriques *a priori* pour caractériser des événements ou des environnements. Souvent ces catégories sont tenues pour sacrées en ce qu'elles constituent le cœur d'une discipline particulière. Par exemple, lorsqu'ils étudiaient des formes de narration traditionnelle, les chercheurs ont longtemps fait confiance aux catégories analytiques de « conte populaire », de « mythe » et de « légende » en vue d'expliquer des traditions non occidentales. Comme ces catégories imposent des notions eurocentriques et donnent ainsi une fausse représentation des traditions et des pratiques relatives à l'art de conter, les folkloristes contemporains recourent de plus en plus aux termes indigènes dans leurs comptes rendus et décrivent les usages qui en sont faits dans des situations où des histoires sont racontées⁸.

le fossé, à adoucir les dissonances et restaurer (peut-être uniquement de manière temporaire) une mesure d'harmonie et de cohérence » entre la pratique et la croyance – représentent un « travail idéologique réparateur » (p. 114).

6. Dans sa discussion sur la fabrique des traditions lors des rituels de circonscription (*mukanda*) de la province nord-ouest de la Zambie, Manuel Jordán explique que la variation est une caractéristique de ces rituels. Il a découvert que l'innovation en matière de décorations de masques peut être un moyen pour faire face aux réalités politiques de la région. Voir M. A. Jordán, « Le masque comme processus ironique. Les *makishi* du nord-ouest de la Zambie », *Anthropologie et sociétés*, 17/3, 1993, p. 41-61.

7. L'analyse de Jennifer Hunt sur le recours à la force illustre une approche alternative, plus naturaliste, qui vise à identifier quels exercices de la force sont reconnus par les policiers comme excessifs ou « brutaux » ou comme légitimes ou « normaux ». L'ethnographe s'abstient de formuler ses propres jugements, afin d'apprendre où et comment des policiers appliquent ces distinctions lors de cas particuliers de recours à la force. Voir J. Hunt, « Police Accounts of Normal Force », *Urban Life*, 13, 1985, p. 315-341.

8. D. Ben-Amos, « Analytical Categories and Ethnic Genres », in *Folklore in Context: Essays*, New Delhi, South Asian Publishers, 1982, p. 38-64, notamment, a soutenu que l'étude des classifications indigènes a été entravée par les « différences » entre système ethnique et système

En effet, un enquêteur de terrain peut implicitement imposer de telles catégories, alors qu'il pose des questions exogènes ancrées dans un agenda de recherche ou dans un cadre théorique *a priori*. Non seulement le chercheur peut imposer des idées alors qu'il questionne un « informateur », mais il peut également imposer une manière inappropriée de s'exprimer dont les contraintes ont pour effet de distordre les réponses. Par exemple, un enquêteur qui pose des questions sur la liste des ingrédients d'une cure ou des étapes d'un rituel est susceptible de recevoir des listes arbitraires destinées à le satisfaire. Ou, lorsqu'on leur pose des questions qui imposent une analyse externe et suggèrent une liste détaillée, les gens peuvent présenter des « non-réponses » telles que « oui », « non », « parfois », en particulier s'ils ont tendance à décrire ces guérisons et ces événements rituels en faisant le récit de l'expérience⁹. Par contraste, dans une bonne recherche ethnographique, « tant les questions que les réponses doivent être découvertes au travers des informateurs¹⁰ ».

analytique. Il plaide pour que les chercheurs documentent et explicitent les termes et les catégories qui emploient leurs enquêtes. Toutefois, les savants qui étudient des traditions orales continuent de défendre la valeur comparative des catégories analytiques. I. Okpewho, *La littérature orale en Afrique subsaharienne*, Paris, Menha, 1992, recommande avec insistance de continuer à employer des catégories analytiques, afin de contribuer au débat comparatif, même s'il conseille la pratique d'avoir recours aux termes indigènes pour restituer les catégories narratives. Dans une introduction aux « traditions orales », Elliott Oring identifie des propriétés analytiques généralement associées au « conte populaire », au « mythe » ou à la « légende ». Voir E. Oring, « Folk Narratives », in *Folk Groups and Folklore Genres: An Introduction*, Logan, Utah State University Press, 1986, p. 121-145.

9. Il se peut que les ethnographes reçoivent des « non-réponses » lorsqu'ils semblent lamentablement ignorants des sujets à propos desquels ils posent des questions. J. Diamond, « The Ethnobiologist's Dilemma », *Natural History*, 6, 1989, p. 26-30, rapporte une histoire racontée par un éminent ethnobiologiste ayant passé plusieurs années auprès du peuple kalam, dans les régions montagneuses de Nouvelle-Guinée, travaillant avec des informateurs indigènes en vue d'identifier les termes natifs de 1 400 espèces d'animaux et de plantes. Lorsqu'il en vint à poser des questions sur les roches, ses informateurs kalam insistèrent pour dire qu'il n'y avait qu'un mot couvrant toutes les sortes de roches. Un an plus tard, il retourna sur les lieux avec un ami géologue qui, après une heure, revint avec une longue liste de termes kalam pour les roches. L'ethnobiologiste, en colère, interpella ses informateurs kalam, leur demandant pourquoi ils lui avaient menti et avaient refusé de lui communiquer la classification des roches. Ils répondirent : « Lorsque tu nous as interrogé à propos des oiseaux et des plantes, nous avons vu que tu en savais beaucoup à leur sujet et que tu pouvais comprendre ce que nous te disions. Lorsque tu as commencé à nous poser des questions sur les roches, il était évident que tu n'y connaissais rien. Pourquoi aurions-nous perdu notre temps à te dire des choses que tu n'aurais pas pu comprendre ? Mais les questions de ton ami ont montré qu'il s'y connaît en roches » (p. 30). Diamond en conclut que l'ethnoscience se doit d'en connaître au moins autant que ceux qu'il questionne, afin de pouvoir recueillir les termes et les principes classificatoires des indigènes.

10. J. P. Spradley, *The Ethnographic Interview*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1979, p. 84. Les anthropologues cognitivistes ont élaboré des techniques pour éviter d'imposer des catégories externes en « découvrant » des questions appropriées et pertinentes dans une autre culture. Voir *ibid.* ; M. H. Agar, « Whatever Happened to Cognitive Anthropology: A Partial Review », *Human Organization*, 41/1, 1982, p. 82-86 ; C. O. Frake, « Notes on Queries in Ethnography », *American Anthropologist*, 66/3, 1964, p. 132-145.

Finalement, décrire des environnements locaux ou des actions en termes de variables dichotomiques peut impliquer l'imposition de catégories exogènes. Lorsqu'un ethnographe décrit les personnes présentes dans un bar comme des « habitués » ou des « occasionnels », par exemple, il est possible qu'il ignore une gamme de distinctions plus variées et plus fines auxquelles peuvent recourir les clients de bar. En général, la réduction de la vie sociale courante à des variables dichotomiques conduit à une décontextualisation et une destruction radicale des significations locales.

Les ethnographes tendent, de toutes ces façons, à produire des notes de terrain et des mémentos qui ignorent, marginalisent et obscurcissent les compréhensions indigènes. Dans les sections à venir, nous suggérons des procédures alternatives pour écrire des notes de terrain qui évitent de telles opérations d'imposition et qui aident à développer des descriptions et des analyses, réceptives aux préoccupations, aux significations et aux catégories des enquêtés.

Représenter les significations des membres

Nombre de moments distincts dans la vie de groupe mettent en lumière comment des membres expriment des significations locales, s'orientent vers elles et les font émerger. Les ethnographes commencent à restituer les significations de membres en observant attentivement *ce que font et ce que disent les membres* lors de ces moments, en prêtant une attention particulière aux mots, aux phrases et aux catégories qu'emploient les membres dans leurs interactions quotidiennes.

Les termes d'adresse des membres et les salutations

La façon dont les membres s'abordent et se saluent constitue l'une des formes de discours les plus remarquables et les plus révélatrices. Les ethnographes commencent souvent par noter et apprendre les termes adéquats pour s'approcher d'autrui, en particulier lorsqu'ils travaillent dans une langue et une culture étrangères. Dans bien des communautés, la façon dont les gens s'adressent les uns aux autres reflète leurs statuts respectifs. Considérons, par exemple, la différence entre la familiarité propre à l'usage du prénom et la déférence que signale l'usage de titres formels tels que « Docteur » ou « Monsieur » et « Madame ». En outre, la manière dont les gens se saluent — à la fois par l'expression verbale et par le langage corporel — indique souvent quelque chose à propos de la proximité, du respect, de la déférence ou de l'hostilité en jeu dans cette relation¹¹.

11. L'ethnographie classique de Charles Frake, « Comment entrer dans une maison yakan », inclut une analyse détaillée des façons locales de croiser et saluer autrui dans la société yakan. C. O. Frake, « How to Enter a Yakan House », in M. Sanches, B. G. Blount (eds), *Sociocultural Dimensions of Language*, New York, Academic Press, 1975, p. 25-40.

Dans les villages tchokwé, par exemple, les gens s'interpellent au moyen de termes de parenté, tels que *tatta* (père), *mama* (mère), *yaya* (membre plus âgé au sein de la fratrie, du même sexe que le locuteur), *muakwethu* (membre plus jeune au sein de la fratrie, du même sexe que le locuteur), ou *ndumbuwami* (n'importe quel membre de la fratrie, de sexe opposé au locuteur)¹². Écouter d'autres personnes qui s'abordent mutuellement donne accès au discours et au comportement appropriés. Par exemple, les grands-parents et leurs petits-enfants peuvent se témoigner de l'affection en public et plaisanter ensemble à propos de sujets sexuels sur un mode tenu pour inapproprié dans le cadre d'autres relations. En revanche, les parents par alliance se saluent à distance (la personne la plus jeune doit s'écarter du chemin) et ne mangent jamais ensemble. Similairement, dans la société américaine, les termes pour dire l'abord ou les salutations peuvent révéler des propriétés particulières des relations sociales. Cela peut être significatif dans une classe d'école ou un environnement psychiatrique, par exemple, si les étudiants et les patients abordent les enseignants ou les membres du personnel au moyen de leur prénom ou de leur nom de famille. De la même façon, les échanges de salutations et les façons de les adresser fournissent des indications localement pertinentes à propos d'affiliations ou de désaffiliations ethniques¹³.

Questions et réponses quotidiennes

Un ethnographe astucieux remarque le genre de questions que les personnes du lieu posent fréquemment et le genre de réponses généralement données à ces questions. Par exemple, dans beaucoup de sociétés africaines, les gens se saluent les uns les autres et se posent les questions élémentaires appropriées, plusieurs fois par jour. Les Tchokwé, par exemple, s'informent du bien-être d'autrui et même de sa famille élargie (*Kuci ku nzuuu* ? « Comment ça va à la maison ? ») ; ils demandent également ce qu'il en est de la santé d'autrui et de la santé des membres de sa famille (*Unabindvuka nyi* ? « Est-ce que tu vas bien ? »). Ces questions peuvent initier des conversations sur la santé, le travail, les problèmes d'argent, des querelles familiales, des naissances et des décès, des célébrations, la bonne alimentation ou la recherche de nourriture. Le fait d'apprendre à poser et répondre à de telles questions de façon appropriée permet d'enchaîner sur des conversations à propos des questions que les Tchokwé considèrent comme vitales pour leurs réussites ou leurs échecs quotidiens¹⁴.

12. R. I. Fretz, *Storytelling among the Chokwe of Zaire: Narrating Skill and Listener Responses*, thèse de doctorat, Los Angeles, University of California, 1987, p. 58-65.

13. E. Anderson, *Streetwise: Race, Class, and Change in an Urban Community*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, p. 168-173.

14. Évidemment, le fait de prêter une attention minutieuse aux questions ordinaires et aux réponses appropriées aide également l'enquêteur de terrain à apprendre comment participer à la conversation de façon naturelle et, partant, est un élément clé dans le processus de resocialisation impliqué par le travail de terrain.

Les ethnographes sensibles aux expériences et aux visions des membres n'écourent pas seulement leurs questions. Ils leur posent également des questions qui demeurent intentionnellement ouvertes, afin de leur permettre d'employer, lorsqu'ils répondent, leurs propres catégories et tours de langage. De surcroît, ils orientent de telles questions vers des sujets que les membres trouvent significatifs, intéressants, pertinents eu égard à leurs préoccupations quotidiennes, tenant compte de leurs façons d'agir et de parler. En orientant les questions par rapport à des actions observées et des discours entendus dans ce vis-à-vis, un ethnographe aura plutôt tendance à poser des questions qui font sens pour les membres. Il posera une question à propos d'un incident auquel ils ont tous deux assisté, à propos de l'explication d'un terme qu'un membre vient tout juste d'employer ou à propos d'un commentaire qu'un tiers a formulé pendant une conversation. De telles questions permettent aux gens de répondre moyennant des formes d'expression familières, en enchâssant les réponses dans un contexte qui fait sens pour eux et, de ce fait, faisant apparaître leurs catégories – leurs *orientations de membres* à l'égard de l'« information ».

Les descriptions des membres sur site naturel

Les ethnographes prêtent une attention minutieuse à la façon dont les membres eux-mêmes caractérisent et décrivent une activité, un événement et un groupe particuliers. Parce qu'il reconnaît qu'un événement n'a pas de signification unique, nécessaire ou invariable, l'enquêteur de terrain ne présume pas connaître la signification que les membres attribuent aux événements, aux objets et aux personnes qui constituent leur monde. Plutôt, il écoute attentivement ce que les membres disent au cours de leurs activités ordinaires au sujet de « ce qui se passe » et de l'importance de l'événement pour eux¹⁵.

Fréquemment, les membres énoncent des descriptions de leur environnement sur un mode naturel lorsqu'ils le présentent ou y orientent un étranger. De telles descriptions peuvent être explicitement formulées de manière à mettre en lumière des qualités que les membres considèrent comme spéciales ou uniques. Par exemple, dans la note de terrain suivante, un investigateur du plan de développement pour le logement et l'urbanisation (*Housing and Urban Development*) décrit son travail aux chercheurs et indique les caractéristiques spécifiques de son agence.

Plus grande est la bureaucratie, moins le professionnel peut prendre le luxe de nouer des contacts humains. Si j'interroge vingt ou vingt-cinq personnes par jour, je n'ai pas le temps d'aller au fond des choses. Je dois faire mon boulot et

15. Dans une veine similaire, voir les observations subtiles de David Sudnow sur les façons différenciées dont le personnel médical parle des morts en tant qu'occurrences « comptables » : D. Sudnow, *Passing On: The Social Organization of Dying*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1967, p. 36-42.

passer au suivant. Parfois, la façon dont agissent les gens qui travaillent dans l'administration est une affaire de chiffres. Nous sommes un petit organisme. Parfois, nous avons ce luxe; parfois, nous ne l'avons pas.

Cet investigateur exprime son souci d'établir des contacts personnels avec des demandeurs de subsides fédéraux pour le logement. Mais, en même temps, il signale les contraintes pratiques qui font parfois d'un tel contact un « luxe » impossible. Ainsi, sa description fait plus qu'orienter le chercheur sur le site d'enquête. Elle témoigne également de sa vision du travail.

Les descriptions survenant naturellement peuvent également surgir sur un mode plus informel au cours d'un échange à propos d'événements marquants sur le site d'enquête. Ici, par exemple, un enquêteur de terrain concentrera de préférence son attention sur la façon dont les nouveaux venus sont introduits et comment on leur apprend « comment les choses se font ». Du fait que les nouveaux venus ont à apprendre ce qui se fait dans les moindres détails, ils posent souvent des questions et font des fautes de novices qui révèlent *a contrario* les aptitudes et les savoirs implicites que la plupart des membres de longue date tiennent pour allant de soi.

Pour ces mêmes raisons, l'ethnographe consignera de préférence, dans des notes de terrain détaillées, comment il apprend à s'y retrouver dans les péripéties de son enquête. Les membres tendent en effet à former et à instruire les chercheurs comme ils le feraient pour n'importe quel nouveau venu ou pour leur propre enfant. En fait, une telle socialisation est inévitable dans un grand nombre de situations. Dans un village tchokwé, par exemple, tout geste accompli par l'enquêtrice de terrain, alors qu'elle apprenait à cuire en plein air sur un réchaud à charbon de bois – jusqu'à comment remuer la soupe –, était sujet à des rires, des commentaires ou des corrections de la part des femmes qui étaient là à regarder. Ayant tendance à travailler ensemble et à se taquiner librement les unes les autres à propos des erreurs qu'elles commettent, ces femmes s'amusent de la maladresse de la chercheuse et la comparaient, sur le mode de la plaisanterie, à une enfant. L'enquêtrice n'a pas seulement appris le comportement adéquat, mais a également pu prendre note du genre d'expressions – rires, réprimandes, corrections – au travers desquelles les gens socialisent autrui¹⁶.

Des problèmes particuliers surgissent lorsqu'un chercheur a directement observé un événement particulier. Il est très facile de présumer que, dès lors que l'on a vu quelque chose se passer, on sait ce que cela signifie pour les autres personnes présentes sur le site. Ici, les enquêteurs de terrain devraient essayer de compléter leurs propres descriptions en écoutant comment des membres parlent de cet événement avec d'autres, un peu plus tard. Ainsi, l'enquêteur qui a observé le dépôt d'une

16. Bien d'autres enquêteurs de terrain racontent également leur socialisation par le biais des taquineries et des rires: voir M. R. Yocom, « Fieldwork, Gender and Transformation: The Second Way of Knowing », *Southern Folklore*, 47, 1990, p. 33-44.

plainte entre un représentant du ministère public (*district attorney*) et un détective de police peut, par la suite, consigner des notes de terrain détaillant comment le premier raconterait « ce qui s'est passé » lors d'un déjeuner avec un collègue¹⁷.

De façon similaire, l'ethnographe ne devrait pas présumer que la signification locale et l'importance des documents écrits sont transparentes et non problématiques. Au contraire, il doit chercher à comprendre comment des documents sont lus, compris et interprétés par les membres. Plutôt que de traiter simplement un compte rendu comme un enregistrement objectif, un enquêteur de terrain regardera plutôt, avec attention, comment un membre du personnel résume les « éléments essentiels » de ce compte rendu. Il inclura dans ses notes de terrain à la fois en quoi consiste le document et comment le membre y a répondu.

Considérons, par exemple, la note de terrain suivante décrivant l'interview d'une contrôreuse judiciaire avec Tom, un surfeur blanc de 16 ans, inscrit dans un programme éducatif en liberté surveillée. Après avoir jeté un œil au « rapport » de l'école spécialisée sur les progrès du jeune délinquant, la chercheuse rédigea la note de terrain suivante:

En général, le rapport le concernant a enregistré des petites améliorations. Mais il y a eu un jour où Tom a été renvoyé à la maison. Shelly l'a questionné sur ce sujet.

Ici, la chercheuse affirme, en manquant d'esprit critique, que le rapport « a enregistré des petites améliorations ». Plus vraisemblablement, étant donné que la contrôreuse judiciaire a caractérisé le rapport en ces termes un peu plus tard, la chercheuse les a simplement repris à son compte. Cette procédure ignore les procédés pour interpréter « des petites améliorations » ou leur absence. Elle traite le rapport comme un enregistrement factuel du comportement du jeune, au lieu de le prendre pour un document opaque, produit dans un certain environnement et, à présent, employé ailleurs¹⁸. Elle méconnaît que la qualification de la contrôreuse

17. Dans ces circonstances, « ce qui s'est passé » est nécessairement l'objet d'un résumé ou d'une « glose ». En outre, « ce qui s'est passé » est présenté comme ayant une importance particulière pour les personnes spécifiques à qui cela est raconté. À cet égard, le compte rendu de ce membre implique une « formulation » distinctive (Garfinkel et Sacks) de l'événement. N'importe quel événement peut être formulé selon une gamme de façons, en fonction de la nature des préoccupations et des intérêts de la personne. Voir H. Garfinkel, H. Sacks, « Les structures formelles des actions pratiques » [1970], in H. Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 2007, p. 429-474.

18. Dans son enquête classique, *The Social Organization of Juvenile Justice*, New York, John Wiley, 1968, Aaron Cicourel examine comment les policiers et les agents de probation travaillant avec des jeunes lisent et interprètent les rapports écrits en vue du traitement des cas de délinquance, soit les procès-verbaux d'arrestation, les investigations judiciaires et les rapports scolaires. Il souligne également les considérations distinctives, pratiques et stratégiques, qui informent comment les policiers et les agents de probation s'y prennent pour convertir leurs conversations avec les jeunes en rapports rédigés en première personne (voir en particulier le cas d'Audrey, p. 130-166).

judiciaire peut avoir été formulée expressément pour cette situation (par exemple, afin d'encourager le jeune). En général, au travers d'une telle approche, la chercheuse a repris l'interprétation d'un membre et l'a traitée comme un fait établi plutôt que comme une signification construite dans un contexte spécifique pour une raison particulière.

Les enquêteurs de terrain n'écotent pas seulement les descriptions survenant naturellement. Ils peuvent également susciter des descriptions de membres en faisant parler autrui, avec prudence, à propos de ce qui lui semble significatif¹⁹. Ainsi, l'enquêteuse peut demander à une contrôlée judiciaire de parler à propos de ce qu'elle fait d'un rapport particulier ou de ce qu'elle y trouve de significatif.

Les récits de membres

Les gens peuvent présenter des descriptions étendues d'événements auxquels ils ont assisté ou dont ils ont eu une expérience directe, ou de rapports d'actes accomplis par autrui (par exemple, les commérages²⁰). Ces descriptions sont organisées en un récit (*story*) personnel, par le recours à une stratégie narrative. Ces récits de membres peuvent fournir un aperçu des gens et des événements qu'ils décrivent. Toutefois, de tels récits sont partiels, racontés pour une multitude de raisons et ajustés en vue de correspondre à différentes relations et situations. En ce sens, ils peuvent fournir un aperçu des préoccupations et des circonstances passagères du narrateur. Considérons, par exemple, ce long récit qu'un agent de probation raconte à un chercheur.

« Tu as loupé quelque chose, mon gars », me dit Jim. Je lui répondis : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Jim se dirigea vers le distributeur automatique pour y prendre son casse-croûte habituel. Il commença ensuite à me raconter que les parents d'un homme de 21 ans l'avaient appelé aujourd'hui, afin de faire arrêter leur fils. Celui-ci venait tout juste de sortir de la « maison » [la prison] et ne s'était

manifestement pas présenté à son premier rendez-vous de mise en liberté conditionnelle. Son père disait qu'il s'était remis au crack et qu'il « cherchait les ennuis ». Il ne faisait rien durant toute la journée, mis à part fumer du crack, restait au lit [...] se levant uniquement pour manger et aller aux toilettes. Et le père disait, lors de la conversation téléphonique, que son fils ne devrait pas avoir le choix entre la prison et la réhabilitation, parce qu'il choisirait toujours la prison. (En choisissant la prison, le condamné peut être de retour dans la rue en un mois et recommencer à fumer du crack.)

Jim continua à me raconter comment il se rendit sur place pour l'arrêter, parce qu'il était en train de « s'enfoncer ». [...] Quand il arriva, il fit en sorte que les parents signent tous les papiers légaux. Et, quand il ouvrit la porte pour l'arrêter, Jim remarqua « qu'il avait une "fraise" [*strawberry*] avec lui » (une pute qui vend son corps pour de la drogue, et non pour de l'argent). Il dit que l'arrestation se déroula en douceur parce que le fils « était complètement à côté de ses pompes » ; il était « à la "maison" à présent ».

Bien que ce récit soit à propos d'un jeune homme en liberté surveillée, il révèle les pratiques et les préoccupations ordinaires de l'agent de probation, ainsi que les perspectives et les engagements caractéristiques qui les sous-tendent²¹. En ce sens, les ethnographes ne prennent pas les récits pour des comptes rendus factuels, mais plutôt comme une expression de l'expérience du locuteur et de sa vision des choses à un moment particulier, pour un public spécifique, en vue d'accomplir un objectif particulier. Il valorise et documente ces récits, qui révèlent l'expérience et la perspective des membres.

Les ethnographes doivent également rechercher les différents récits racontés à propos des mêmes événements et les consigner. Ces différentes versions peuvent partager une base commune de mêmes détails, mais chacun des comptes rendus inclura probablement des détails qui ne sont pas présents dans les autres, ordonnera les actions d'une façon légèrement différente et offrira différentes interprétations en termes de causes et de responsabilités. Ainsi, le compte rendu que fait un enseignant à un enquêteur de terrain à propos d'un combat qui « perturbe » le cours de la classe sonnera très différemment en regard de la version qu'il racontera ultérieurement à ses pairs lors du déjeuner. Lorsqu'il rédige ses notes de terrain, le chercheur doit préserver ces différences, pour autant qu'il ait la chance d'entendre les deux versions.

21. Bien sûr, cette histoire est également racontée au chercheur et sans doute a-t-elle été adaptée en fonction de ses préoccupations et ses intérêts, ainsi qu'en regard de sa relation avec le narrateur. Par conséquent, l'ethnographe ne doit pas simplement raconter un « récit » dans ses notes de terrain, mais aussi décrire le contexte dans lequel il a été raconté, qui écoutait, et quelles questions ou quels commentaires il a suscités au cours de la conversation, en privé ou au cours d'autres activités.

19. Les réponses que donnent les gens à la demande du chercheur sont façonnées aussi bien par le genre de questions posées que par les circonstances de l'entretien. J. P. Spradley, *The Ethnographic Interview*, op. cit., p. 85-91, explique comment produire des réponses significatives en posant des « questions descriptives ». C. L. Briggs, *Learning How to Ask: A Sociolinguistic Appraisal of the Role of the Interview in Social Science Research*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, montre comment la situation sociale et le langage employé par le chercheur déterminent le genre de réponses que fournissent les interviewés.

20. B. Johnstone, *Stories, Community, and Place: Narratives from Middle America*, Bloomington, Indiana University Press, 1990, décrit comment les gens organisent et donnent du sens à l'expérience en racontant des histoires, en s'appuyant sur les conventions en vigueur et en exprimant leur subjectivité au travers d'un style qui leur est propre et unique. S. D. Stahl, *Literary Folkloristics and the Personal Narrative*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, remarque que les conteurs modèlent leurs histoires de manière à correspondre aux standards de la communauté. Lorsqu'il interprète des histoires, le chercheur doit inférer les valeurs implicites du narrateur.

Diverses versions fournissent des aperçus des façons qu'ont différents membres de faire sens des mêmes événements²². Par exemple, dans une étude sur les récits d'expériences personnelles lors des émeutes de Los Angeles qui suivirent l'acquisition des officiers de police qui avaient battu Rodney King, la chercheuse, une étudiante afro-américaine, mit en lumière les discours des Afro-américains s'exprimant à propos d'expériences similaires. Dans l'histoire qui suit, par exemple, le narrateur se réjouit de la camaraderie entre races et du « sens de la communauté » qu'il a ressentis avec ceux qui s'aidaient mutuellement lorsqu'il s'agissait de « prendre la m..., la came » :

Je me souviens – en entendant les verdicts, et... – que ça se passait à l'école et – hhm, j'étais aussi dans un état d'incrédulité que, hhm, ils étaient ressortis non coupables, les flics.

Et, hhm, je suis allé à la maison et mes amis passaient par là et je ne savais pas qu'ils allaient sortir. Alors, je suis allé avec eux et on est sortis dans le centre et – on a commencé à se servir.

Et je me rappelle juste que c'était – comme un effort commun et tout le monde était dans les rues. Et les gens qui étaient membres d'un gang et tout le reste, genre, étaient là pour t'aider à prendre la m..., la came. Genre : « Oh, c'est ça que tu veux mon gars ? Tiens, voilà pour toi ! » Et c'était comme si je sentais un, un sens de la communauté, là, entre différentes races. Je veux dire, c'était des Hispaniques et tout le reste, et on était tous en train de fourrer en l'air les enseignes lumineuses et de prendre tout ce qu'on voulait. Et hhm, en gros, c'est que qui s'est passé après que j'ai entendu les nouvelles.

22. M. A. Mills, « Critical Theory and the Folklorists: Performance, Interpretive Authority and Gender », *Southern Folklore*, 47/1, 1990, p. 5-15, constate que les folkloristes, en mettant l'accent sur les interactions en face-à-face dans le discours oral, ont étudié et documenté, depuis un certain temps, au travers de transcriptions détaillées, les discours multiples et les perspectives différenciées exprimés lors de performances. Parce qu'ils envisagent les performances orales comme émergentes et uniques, plusieurs spécialistes des narrations orales analysent en détail les dynamiques de chaque performance. Voir par exemple R. Bauman (ed.), *Folklore, Cultural Performances, and Popular Entertainments: A Communications Centered Handbook*, Oxford, Oxford University Press, 1992; *id.*, *Story, Performance, and Event: Contextual Studies of Oral Narrative*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992; C. L. Briggs, *Competence in Performance: The Creativity of Tradition in Mexican Verbal Art*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1988; R. A. Georges, « Do Narrators Really Digress? A Reconsideration of Competence in Performance: "Audience Asides" in Narrating », *Western Folklore*, 40/3, 1981, p. 245-252. Ces spécialistes examinent comment les narrateurs façonnent leur style et leurs thèmes pour s'adapter au public, à la situation et aux circonstances particulières. En documentant plusieurs versions du « même » récit oral, ils démontrent que les narrateurs créent souvent leurs histoires pour exprimer leur point de vue sur un sujet. Par exemple, Donald Cosentino, dans *Defiant Maids and Stubborn Farmers: Traditions and Invention in Mendocino Story Performances*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, décrit, dans son étude de l'art de conter mende en Sierra Leone, trois femmes qui se disputent sur leurs versions divergentes d'un conte populaire: chaque récit comporte des détails et des conclusions qui diffèrent clairement.

Judy, une femme mariée et propriétaire de sa maison, rapporte les mêmes événements et rend compte de son expérience en des termes fort différents :

J'ai parlé avec beaucoup de voisins. Et, j'ai demandé aux, aux Latinos « pourquoi vous volez toutes ces affaires, là. C'est mal, vous savez, quoi. » Et moi et mon mari on est allés se promener. On est juste allés se promener, quoi, on faisait de mal à personne, parce que tu pouvais facilement marcher dans les rues et regarder ce qui se passait. Et, tu sais, le plus drôle, quoi, c'est une de nos voisines qui dit : « Tu sais, mes habits sont chez le teinturier, là-bas. » Et alors ils ont commencé à se rendre là-bas pour voir s'ils avaient semé la pagaille à la blanchisserie. Et quand ils sont arrivés sur place – ils étaient dans la blanchisserie. Et il y avait ses vêtements. Un des Mexicains les avait. – Et mon mari lui a dit de « remettre les affaires à leur place ». Et [la voisine] a dit : « Tu prendras pas mes vêtements. Tu prendras pas mes vêtements. Tu prendras pas mes vêtements. » Parce que c'était la raison principale pour laquelle on était allés à l'angle de la rue.

Dans la première histoire, le narrateur afro-américain se décrit lui-même comme un participant actif en train de « se servir » avec les « membres de gangs », les « Hispaniques » et tous les autres. Il narre cette expérience comme créatrice de liens entre différentes personnes, d'un « sens de la communauté, là, entre différentes races ». Par contraste, dès le début de la seconde histoire, une autre narratrice afro-américaine dépeint les postures conflictuelles entre les personnes dans la rue, les unes se promenant dans le quartier juste pour voir, les autres engagées dans des activités de « vol ». Elle commence en racontant le fait de regarder et de réprimander les Latinos en train de « vole[r] toutes ces affaires ». Ensuite, elle continue en décrivant l'expérience de sa voisine comme une quasi-victime de ces vols : la narratrice, son mari et la voisine vont vérifier la situation de la blanchisserie du quartier et trouvent « un des Mexicains » en train de voler les vêtements de la voisine. Ils insistent pour que l'homme « remette les affaires à leur place ». Les deux histoires révèlent les alignements différents à tous points de vue des narrateurs à l'égard des émeutiers et, de manière plus implicite, leurs compréhensions différentes de la nature et de la signification de l'émeute. Lorsqu'elle écrit à propos de ces histoires, l'ethnologue – elle-même une Afro-américaine présente durant les émeutes – signale que cette communauté ethnique n'a pas répondu en tant que groupe homogène. Une variété de points de vue se sont faits jour en elle. En fait, bien que certains aient désigné cela comme une « émeute », d'autres ont fait référence à une « révolte », afin d'exprimer plus catégoriquement leur interprétation politique des incendies et des pillages. En documentant soigneusement de multiples récits, cette chercheuse a été en mesure d'examiner les modalités diverses qu'ont les gens de faire sens d'un événement communautaire.

Termes, types et typologies des membres

Les ethnographes accordent une attention particulière aux termes et aux expressions qu'emploient régulièrement les membres pour caractériser des personnes ou des événements. Bien des ethnographies sont moins préoccupées par les termes techniques et formels qui reflètent les demandes de la bureaucratie, les relations publiques ou les civilités de façade; ils sont attirés par des termes familiers, tirés du quotidien et souvent évocateurs, des termes pouvant présenter un aspect imagé, terre à terre (par exemple, « travail de merde²³ » ou « trous du cul » chez John Van Maanen²⁴), qui expriment des préoccupations pratiques et mondaines.

Considérons certains des types reconnus parmi les gens vivant dans une résidence pour anciens malades mentaux²⁵. D'un côté, le personnel identifiait certains résidents comme « équilibrés » ou « de passage », laissant entendre qu'ils profiteraient de la thérapie, et finiraient par trouver un travail et assurer des conditions de vie indépendantes. Ils opposaient ce type à celui des « perdants » – des patients chroniques possédant des aptitudes et des ressources minimales et jugés peu susceptibles de sortir du système, de prise en charge psychiatrique. De leur côté, les résidents reconnaissaient un autre type de distinctions : soit une personne insistait sur les liens avec d'autres résidents, soit elle se consacrait à développer des liens avec le personnel et à obtenir des faveurs de sa part. Les premiers incluaient les « mouches du coche », les « thérapeutes », les « spiritualistes », les « mecs sympas » et ceux connus pour traîner avec les « drogués ». Les résidents appelaient ces pairs, orientés vers le personnel et ses préoccupations, les « locomotives » ou les « chefs de meute ». Clairement, les différences entre ces divers termes suggèrent d'importantes différences entre les préoccupations pratiques du personnel et les différents regroupements de résidents.

L'ethnographe qui entend ces termes indigènes ne devrait pas assumer qu'ils ont une signification unique et discrète, mais devrait plutôt en explorer les nuances et les variations pour des membres situés en des positions différentes sur le site. Par exemple, une étudiante ethnographe, qui faisait de l'observation dans une maison de redressement pour délinquantes à Reyes, a entendu, tant le personnel que les internes, parler des « bourdonnements » – des lettres personnelles écrites par une interne à l'intention d'un autre interne, des lettres officiellement interdites par le personnel, car elles témoigneraient de l'affiliation à un gang. Dans l'incident qui suit, consigné dans ses notes de terrain, elle présente les préoccupations d'une interne à propos de la recherche de bourdonnements par le personnel.

23. R. M. Emerson, M. Pollner, « Dirty Work Designations », art. cit., p. 243-254.

24. J. Van Maanen, « The Asshole », in P. K. Manning et J. Van Maanen (eds), *Policing: A View From the Street*, Santa Monica, Goodyear, 1978, p. 221-238.

25. L. L. Shaw, *Board and Care: The Everyday Lives of Ex-Mental Patients in the Community*, thèse de doctorat, Los Angeles, University of California, 1988, p. 282-320.

Ensuite, Kate commença à dire combien elle se réjouissait du fait qu'il n'y ait pas de recherche en chambre aujourd'hui, parce qu'elle gardait en mémoire les sept bourdonnements illégaux trouvés précédemment dans sa chambre au cours du trimestre.

Mais les bourdonnements avaient une signification très différente pour le personnel et pour les internes. Le personnel considérait les bourdonnements comme une forme d'activité illégale qui risquait d'intensifier les tensions entre les membres de gangs. Les filles décrivaient les bourdonnements comme de simple « lettres d'amour » sans implication pour l'affiliation à un gang ou la participation à ses activités. Examinons ces commentaires provenant d'un mémento analytique rédigé par l'ethnographe :

Les trois filles dans le cottage décrivaient les bourdonnements de la façon suivante : Claudia : « C'est comme une lettre normale [...] comme une lettre d'amour qu'on écrit aux garçons ou entre nous. »

Kate : « Des lettres illégales, qui ne passent pas par la poste et qui peuvent coûter des 24 » [vingt-quatre heures d'isolement en chambre].

Dani : « Une petite note qu'on transmet à n'importe quel mineur pour communiquer et, si on t'attrape avec l'une de ces notes, tu dois en payer les conséquences, par exemple avec un 24. »

Non seulement toute référence aux gangs est absente de ces descriptions. Mais celles-ci montrent également que les bourdonnements font sens pour les filles précisément parce qu'ils sont le point focal des fouilles rigoureuses menées par le personnel et parce qu'ils exposent celles qui se font prendre à la punition standard de la maison (les « 24 »).

Afin d'explorer et de communiquer des significations plus larges, il est utile de prêter attention à la façon dont certains emplois d'un terme sont comparables et diffèrent des emplois de termes apparentés. Par exemple, les Tchokwé ont des expressions pour plusieurs genres de « récits²⁶ ». Ils distinguent ces récits en ayant recours à une variété de catégories cognitives, marquées par des termes distincts, de propriétés expressives, telles que la diction et le style, ainsi que de comportements sociaux, appropriés à différentes situations²⁷. Par exemple, *kuta panda* réfère au fait de discuter ou de raconter, sur un mode informel, des expériences personnelles

26. Cette discussion s'appuie sur la recherche de Rachel Fretz parmi les Tchokwé de la province de Bandundu, au Zaïre, en 1982 et 1983, ainsi que dans la province du Nord-Ouest, en Zambie, en 1992-1993. Elle élabore et prolonge les discussions précédentes de R. I. Fretz, *Storytelling among the Chokwe of Zaïre*, op. cit.

27. D. Ben-Amos, « Analytical Categories and Ethnic Genres », art. cit., suggère que le chercheur étudiant les catégories indigènes décrit les niveaux cognititif, expressif et comportemental de leurs énonciations. Il fait remarquer que, parfois, les régimes d'expression incluent des distinctions de type comportemental, sans marquage par des termes distincts et doivent, par conséquent, être discernés par l'observation des actions dans différentes situations sociales.

récentes – généralement de manière exagérée et dramatisée – lorsque les gens se visitent en fin d'après-midi et en soirée. Par contraste, *kulwezā sango* réfère au fait de colporter des nouvelles de la communauté, souvent comme une partie des salutations ou lors de visites. En revanche, *kuta yishima* réfère au fait de raconter des histoires traditionnelles (et parfois des proverbes), soi-disant basés sur des événements réels survenus aux ancêtres et transmises à d'autres, il y a longtemps de cela. Les gens décrivent *kuta yishima* comme « venant des ancêtres » et « raconté pour nous rendre sages », mais ils reconnaissent que ces récits sont une sorte de vérité romancée souvent manipulée durant les performances dans un but de persuasion.

Mais ces termes n'indiquent pas de façon suffisante toutes les distinctions auxquelles procèdent les Tchokwé. Bien qu'ils n'emploient pas de termes pour les démarquer, les Tchokwé distinguent entre deux genres différents de *yishima* – des dictons ou des proverbes courts et des histoires plus longues. Les gens emploient les *yishima* courts (proverbes) lors de conversations informelles ou formelles (par exemple, des sessions du tribunal), afin d'avancer un argument. En revanche, les gens ne racontent les longs *yishima* que durant la nuit, lorsqu'ils s'asseyaient autour de leurs feux, en se visitant et en se recevant mutuellement. Dans ce dernier cas de figure, les narrateurs sont des compositeurs inventifs dont l'interprétation suscite les réponses enthousiastes des auditeurs : ils raconteront ainsi différentes versions de la même histoire, et la version d'un même narrateur variera d'une narration à l'autre. Si on les presse de distinguer verbalement entre différents genres de *yishima*, les gens diront probablement « les longs » (*yishima yisaku*) pour les histoires et « les courts » (*yishima yipinji*) pour les proverbes, mais ces distinctions ne sont d'ordinaire pas verbalisées. De plus, lors de circonstances spécifiques, les gens font parfois de plus amples distinctions entre les genres d'histoires, même si elles sont toutes reconnues comme des *yishima*. Par exemple, lorsque des auditeurs désirent davantage participer à l'interprétation en chantant, ils peuvent demander une *chishima-cha-miaso* (une histoire avec une chanson), où le narrateur incorpore une chanson récurrente dans l'intrigue.

En effet, les ethnographes doivent prêter attention aux distinctions passagères et situationnelles entre des termes, de même pour des distinctions plus omniprésentes. Bien que ces distinctions puissent n'être pas évidentes lors d'une observation ou d'un entretien, elles le deviennent au fil du temps, à la longue, à travers la rédaction des notes de terrain et des mémentos. En remarquant les distinctions que font les membres entre différents termes apparentés, l'ethnographe tendra moins à imposer ses propres distinctions ethnocentriques. Une attention minutieuse pour l'emploi situé des termes révèle souvent des distinctions additionnelles à l'intérieur des catégories cognitives.

Dans certaines situations, l'ethnographe peut en venir à se focaliser sur des types reconnus par les membres. Les gens peuvent se référer à des types avec des termes et des expressions distincts. Par exemple, les agences sociales désignent différents types de clients, comme le montre une ethnographie d'étudiant portant sur une clinique psychiatrique communautaire.

Le patient chronique est vu comme ayant un bas niveau de fonctionnement, un comportement asocial et des « symptômes » résiduels (c'est-à-dire qu'il entend des voix et leur répond). Le personnel voit de tels patients comme « difficiles à traiter », enfermés « dans leur monde ». [...] En revanche, le patient avec du « potentiel » a un pronostic favorable et ne présente que des « symptômes » occasionnels, par opposition aux « symptômes » continus du « chronique ». Le personnel emploie généralement des termes tels que « coopératif », « intelligent » et « potentiel » pour décrire ces patients. Ces clients sont également vus comme « faisant plus d'efforts que les chroniques », et comme dotés de plus de possibilités, tout comme plus de capacités. Comme Julian l'a dit à propos de l'un de ces patients : « Même si Sam sème la pagaille de temps en temps, c'est un type bien. Il essaie de s'en sortir. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Lorsqu'elle a identifié les types des membres, cette étudiante n'a pas simplement spécifié les termes employés pour se référer à un type, tels que « patient chronique » ou « patient avec du potentiel ». Dans son compte rendu ethnographique, elle a également intégré les descriptions des types par les membres : un patient chronique a des symptômes fréquents, alors qu'un patient avec du potentiel est intelligent, coopératif et « fait des efforts » pour s'améliorer.

Oppositions indigènes

Alors que les ethnographes évitent de décrire les événements et les situations en termes de ce qu'ils ne sont pas (c'est-à-dire par opposition à d'autres environnements, standards ou familiers²⁸), il y a des occasions où les membres eux-mêmes emploient de telles caractérisations. Ces sortes d'« oppositions indigènes²⁹ » peuvent fournir des aperçus utiles des perceptions et des évaluations des membres. Par exemple, dans une conversation avec un étudiant ethnographe, une contrôleur judiciaire a comparé la maison de redressement de Reyes et ses résidentes avec un certain nombre de centres pour délinquants et leurs résidents.

Ayant travaillé au préalable dans un centre de détention pour délinquants, elle a été frappée par les différences avec Reyes. À Reyes, on est moins rigoureux que dans ces centres. « La grande affaire ici, ce sont les bourdonnements – pour moi,

28. F. O. Gearing, *The Face of the Fox*, Chicago, Aldine, 1970.

29. Nous faisons directement référence ici à l'idée d'une « opposition intraculturelle » : M. Moerman, « A Little Knowledge », in S. A. Tyler (ed.), *Cognitive Anthropology*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1968, p. 449-469, ici p. 464. Moerman constate que la description, apparemment inoffensive, « les Thaïs sont bruyants au temple », implique tacitement une comparaison interculturelle de l'ordre de : « Les Thaïs que j'ai vus au temple sont plus bruyants que ne sont supposés l'être les méthodistes à l'église. » Une opposition intraculturelle du comportement religieux thaï impliquerait que l'ethnographe compare des comportements et leurs schémas organisationnels et interactionnels, sur différents sites dans cette société. Ainsi peut-on comparer le bruit (et d'autres aspects du comportement social) dans les temples avec le bruit dans d'autres situations localement comparables (parmi les Thaïs, par exemple, des discussions de litiges, des rencontres villageoises et des conversations informelles).

c'est rien du tout.» Dans les centres, les stylos et les crayons ne sont pas autorisés, alors qu'ils le sont à Reyes. Le métal n'est pas autorisé non plus : elle a confisqué une éclipse en métal qu'elle a trouvée dans la chambre de Kate, de crainte qu'on puisse s'en servir comme d'une arme. [...]

Elle a décrit Reyes comme un « centre de placement » où les gamines reçoivent « un traitement ». « Ces jeunes ne sont pas très malignes. » Les jeunes dans les centres auraient caché des choses dans le Noxzema³⁰ ou dans le talc, mais on n'a pas ce genre de soucis ici. Dans les centres, « un danger potentiel est toujours présent. » Ici, la plupart des filles ont juste envie de parler avec les garçons.

Ici, le chercheur rassemble dans ses notes de terrain des remarques à propos de l'opposition qu'un membre du personnel opère entre cette maison de redressement et des centres pour jeunes délinquants. Cette opposition indigène met en lumière plusieurs différences, pertinentes pour les membres du personnel, entre ces deux environnements de travail : moins de préoccupations du personnel à l'égard du danger, des formes de surveillance plus décontractées, et davantage d'efforts pour « aider » les jeunes. De même, en d'autres occasions, le personnel du lieu a fait des comparaisons similaires entre Reyes et des centres pour jeunes délinquants, en soulignant le climat d'« indulgence » qui règne dans la première en regard des seconds.

De façon similaire, à propos de leur travail de patrouille, les policiers opposent fréquemment les « battants » qui sont en « effervescence » aux collègues qui sont « grillés » et « s'en tiennent juste au service minimum ». Un étudiant ethnographe détaille cette opposition dans le memento suivant :

Le terme « battant » est employé par les policiers pour se référer à un collègue qui est toujours à la recherche d'un crime, en quête d'une « bonne prise », de quelqu'un à mettre en prison. Une « bonne prise » se réfère à quelqu'un dont la recherche par la police débouchera sur une « bonne arrestation ». Typiquement, une « bonne arrestation » se réfère à la plupart des arrestations pour crime aggravé ou, parfois pour un simple écart de conduite (par exemple, la dissimulation d'une arme). Un policier décrit quelques bonnes arrestations récentes : « Le violeur que j'ai eu hier, c'était assez amusant. Il y a deux semaines, j'ai eu un motard avec un calibre 45, automatique. Il avait aussi un gilet pare-balles et un peu de drogue. C'était une assez bonne arrestation. » [...]

[En revanche], les battants qualifient de « connerie » les arrestations que font les « grillés » ; c'est-à-dire qu'ils arrêtent des gens pour des crimes qui ne sont pas considérés comme sérieux par les battants, simplement pour faire monter les « stats ». Les « stats » sont le décompte mensuel indiquant quels sont les policiers au sein du poste faisant le plus d'arrestations. Les « grillés » seraient plutôt préoccupés par le nombre, et non par la qualité de leurs arrestations. Un policier a fait la remarque qu'il ne voulait plus travailler avec un collègue, Al, parce qu'il avait l'impression qu'Al arrête les gens pour des « délits mineurs » – mandats pour état d'ivresse ou infractions au code de la route.

Le caractère partiel de l'opposition présentée ici est particulièrement frappant. Ceux qui s'identifient eux-mêmes comme des « battants » qualifient de « grillés » ceux auxquels ils attribuent un style de travail différent. En outre, l'opposition est extrêmement connotée du point de vue des valeurs. Les « battants » font de « bonnes prises » alors que les « grillés » arrêtent pour des « délits mineurs » simplement pour satisfaire la pression qu'exerce l'administration. En conséquence, il n'y a pas moyen de dire si ceux qui sont désignés comme des « grillés » s'identifient eux-mêmes comme partageant une approche distinctive du travail de patrouille. Il n'y a non plus pas d'appréciation pour une perspective différente sur le travail policier qui pourrait être exprimée clairement par ceux qui les identifient ainsi ; ils pourraient expliquer que leur style de travail traduit l'expérience et la maturité qui font défaut à ces officiers plus jeunes et plus agressifs, enclins à la violence et manifestant des attitudes de « fonceaux ». Sous un tel jour, les oppositions indigènes ne s'avèrent pas toujours utiles pour caractériser un environnement dans son ensemble ; de telles oppositions alertent plutôt l'ethnographe sur ce que des groupes spécifiques, sur un site donné, identifient comme des différences qui font sens.

Explications et théories de membres

Un ethnographe devrait rechercher et tenter de restituer les *explications* plus complexes des membres à propos de quand et où, pourquoi ou comment des choses particulières arrivent. De fait, l'ethnographe met de côté ses propres inclinations pour expliquer comment et pourquoi des événements particuliers arrivent, afin de mettre en lumière les comptes rendus des membres à leur propos. De cette façon, l'ethnographe cherche à extraire les théories des membres quant aux *causes* d'événements particuliers.

En guise d'illustration, considérons une étude portant sur les activités de démarrage électoral par du porte-à-porte que conduit la section locale d'un comité d'action politique féministe. Le comité quêtait des contributions et récoltait la signature de pétitions à l'appui d'une législation étatique en faveur des femmes. Les agents électoraux se voyaient attribuer des territoires par équipes de 4 à 14 personnes sous la direction d'un responsable de secteur. Ils étaient payés au pourcentage des contributions qu'ils rapportaient au-dessus d'un fixe minimum. Il y avait de grandes variations entre les agents électoraux dans les contributions qu'ils récoltaient : certains travaillaient toute la journée et rapportaient peu, voire rien, alors que d'autres, dans le même secteur, collectaient des centaines de dollars en une soirée.

Ces variations auraient pu tenter la chercheuse de fournir sa propre explication sur les raisons de variations si considérables entre les agents électoraux dans la collecte des contributions. Au lieu de cela, elle entreprit de comprendre quels problèmes inquiétaient le plus ceux qui étaient impliqués dans la campagne. En posant cette question, elle remarqua que les participants à l'effort de collecte de fonds étaient eux-mêmes profondément et pratiquement intéressés par les

30. [Noxzema est une marque de produits de beauté, initialement d'un démaquillant féminin.]

différences entre les résultats des agents électoraux, et que les explications avancées variaient selon la position de chacun dans l'organisation. Les agents électoraux insistaient sur la distinction entre « bon secteur » et « mauvais secteur », prétendant que personne ne pouvait lever des sommes significatives d'argent en faisant du porte-à-porte dans des quartiers où la plupart des gens étaient mal disposés à l'égard de leur message. La chercheuse rapporte un incident :

Cela avait été une semaine difficile de démarchage électoral à Beach City et personne ne faisait d'argent. L'équipe se plaignait énergiquement et voulait partir sur le champ, parce qu'il s'agissait d'un « mauvais » secteur et qu'elle était vexée par le manque de réaction de la direction à l'égard de ses difficultés.

Les superviseurs soutenaient des explications différentes, généralement qu'il s'agissait de pallier certaines déficiences dans la technique des agents électoraux. Par exemple, la chercheuse rapporta le commentaire de l'un des superviseurs sur la façon de faire en sorte que les agents électoraux se concentrent pour améliorer leur méthode de collecte :

Les gens tentent d'attaquer et de blâmer le secteur parce que c'est la condition la plus variable. C'est la réaction la plus naturelle. Mais nous devons leur faire réaliser qu'il y a d'autres facteurs entrant en ligne de compte lorsqu'on fait du démarchage, des facteurs qu'ils peuvent contrôler. Si une personne fait le plein de signatures et parle avec beaucoup de gens, mais fait peu de contributions, cela signifie qu'elle entre en communication avec les gens, et que c'est juste une question de travailler sur la méthode de collecte.

Les superviseurs et les agents électoraux en première ligne entraient en conflit de manière récurrente à propos de la théorie la plus juste et, partant, de ce qui pouvait être fait pour réduire le problème. Les stratégies de management pour entraîner les superviseurs, par exemple, insistaient sur des pratiques permettant d'éviter que les agents électoraux ne « rejettent la faute sur le secteur ».

Un consultant conseilla un responsable de terrain faisant de la prospection : « Lorsque quelqu'un a fait un boulot dégueulasse, empêche-le de rejeter la faute sur le secteur, même s'il est submergé par ses émotions. Joue le rôle du paratonnerre émotionnel, mais tiens ferme. »

Le responsable au sein du comité directeur recommanda avec insistance à ses responsables de terrain : « Le soir, lorsque vous ramassez tous les agents électoraux, il faut que vous teniez ce qu'on appelle une "conversation de route". Lorsque vous vous arrêtez à l'endroit convenu pour prendre la personne, arrêtez-vous à quelques mètres d'elle et sortez du véhicule pour la débriefer. Si elle s'en est bien tirée, demandez-lui ce qui semblait marcher pour elle, ce qui a fait de la soirée une réussite. Si les choses n'ont pas bien marché pour elle, prenez un moment pour regarder avec elle sa feuille de secteur et faites une rapide analyse de ce qui s'est passé. Cela entraîne à analyser la soirée au lieu de se mettre automatiquement à rejeter la faute sur le secteur. »

Donc, dans ce cas, l'ethnographe procède exactement en retraçant les différentes « théories de membres ». En focalisant son analyse sur la nature et la provenance différente de ces théories du travail, elle a continué en explorant leurs emplois pratiques, interactionnels et organisationnels.

Enfin, l'enquêteur de terrain devrait comprendre que les gens sont susceptibles de proposer plus d'une explication pour rendre compte d'une circonstance et, de fait, d'exprimer des « explications – en apparence – contradictoires » pour le chercheur. Dans des communautés multiculturelles et multilingues, en particulier, les gens commentent entre les usages langagiers et les attentes culturelles, et entre les différents cadres pour percevoir et évaluer des conduites. Dans l'Afrique contemporaine, cette flexibilité n'est pas rare. Dans la province qui se situe au nord-ouest de la Zambie, par exemple, les peuples lunda, lovale, tchokwé, luchazi et mbunda se mélangent et se marient les uns avec les autres. De plus, beaucoup de jeunes gens ont suivi l'école primaire dans la langue nationale officielle, l'anglais. Dans ce contexte multilingue, les gens font régulièrement appel à des cadres culturels très différents. Par exemple, lorsqu'ils parlent de maladies et de morts causées par la sorcellerie wanga, les jeunes gens alternent souvent entre un point de vue traditionnel et des explications biomédicales apprises à l'école. Alors qu'il parlait en kitchokwé avec un ethnographe et plusieurs voisins, un homme réfléchissait à la mort prématurée de la jeune femme d'un ami ; il s'accordait avec l'explication du devin local selon laquelle elle serait décédée de wanga. Plus tard, alors qu'il four-nissait en anglais des renseignements sur la vie de la jeune femme, à l'ethnographe et à l'un de ses frères, il évoqua ses symptômes sur le long terme comme caractéristiques de la « tuberculose » et du « sida ». Étant donné qu'il ne percevait pas ces explications comme mutuellement exclusives, en mettant l'une en avant, il ne niait pas l'autre : wanga était la cause de la mort, bien que la tuberculose ou le sida soient la maladie. Reconnaissant que les êtres humains ajustent leurs explications suivant les changements d'identité sociale, de situation ou de langage, l'ethnographe doit soigneusement consigner dans ses notes de terrain quand, comment et à qui les gens expliquent leurs situations critiques³¹.

31. Dans ce cas, ce qui compte comme des explications « officielles », satisfaisantes, se modifie lorsque les interlocuteurs changent de langue, bien qu'aucune explication ne décrive pleinement ce que les gens font lors de maladies dues au sida/à la sorcellerie. L'ethnographe doit reconnaître que les explications ne font souvent guère plus qu'indiquer comment les gens perçoivent des événements sur le moment et comment ils désiraient qu'ils soient. Michael Jackson, dans son étude sur les Kuranko, en Afrique de l'Ouest, *Allegories of the Wildernes: Ethics and Ambiguity in Kuranko Narratives*, Bloomington, Indiana University Press, 1982, p. 30-31, avance que les gens font appel à des explications verbales, officielles, en temps de crise, afin de valider certaines affirmations. Mais le cours de l'expérience quotidienne des gens se conforme rarement à de telles explications. Les explications verbales et les actions effectives sont deux registres distincts d'expérience.

L'emploi des catégories des membres : processus et problèmes

Les descriptions, récits, types et théories des membres, quels que soient leur richesse et leur pouvoir d'évocation, ne fournissent qu'un point de départ pour des notes de terrain ethnographiques. Pour finaliser une ethnographie, des mémentos et des analyses plus approfondis et plus exhaustifs sont requis. Il faut y examiner non seulement les termes qu'emploient les membres, mais quand, où et comment ils les emploient et comment ils catégorisent ou classent *effectivement* des événements, des personnes et des objets dans des situations spécifiques.

En guise d'illustration, considérons la note de terrain suivante, rédigée par un étudiant ethnographe possédant une expérience considérable en gymnastique, note dans laquelle il identifie des termes de désignation de celles et de ceux qui fréquentent une « soirée gymnase ouvert » sur le campus d'une université locale.

Différentes classes et sous-classes rendent aux soirées « gymnase ouvert ». Les classes les plus importantes incluent les réguliers, les visiteurs et les entrants. Parmi celles-ci, il y a également des sous-classes. Dans la classe des réguliers, il y a les novices, les ex-gymnastes (les anciens) et les amateurs avancés. Les novices sont les gens qui n'ont jamais pris de leçons de gymnastique; un jour, ils sont entrés dans le gymnase par intérêt. Les amateurs avancés sont des personnes qui n'ont jamais fait partie d'une équipe de gymnastique, mais qui ont suivi des cours, ou qui étaient auparavant des entrants. Finalement, les anciens sont ceux qui ont fait de la compétition au niveau du lycée ou de l'université. [...] Les entrants sont des étudiants qui s'intéressent depuis longtemps à la gymnastique et qui aimeraient apprendre avec les anciens.

Cette description fournit une typologie des personnes se rendant au gymnase : les « réguliers » (subdivisés en trois autres classes – « novices », « amateurs avancés » et « anciens »), les « visiteurs » et les « entrants ». Mais en tant que telle, cette typologie identifie uniquement les catégories reconnues par l'ethnographe; il n'est pas évident que les gens qui prennent part à ce site appliquent effectivement ces catégories à autrui et à eux-mêmes et, s'ils le font, quand, où et en quelles circonstances. Ainsi, cette typologie présente un double problème : nous ne savons pas si les membres reconnaissent et emploient des termes tels que « réguliers » et « entrants »; et, de manière plus fondamentale, nous ne savons pas, dans l'hypothèse où ils les emploient effectivement, qui le fait, quand et dans quels buts.

Lorsqu'on insiste pour qu'il soit tenu compte de l'emploi situé de certains termes par les membres, l'enjeu ne porte pas sur la « validité » ou la « réalité » de ces catégories dans un sens conventionnel. Plus exactement, n'importe quelle action ou quel événement, quel objet ou quelle personne peut être catégorisé de multiples façons; et le fait que certains phénomènes *puissent être* classés d'une façon ou d'une autre (par exemple, parce qu'ils partagent tel ou tel trait ou attribut) ne constitue pas une raison suffisante pour recommander une classification particulière. Nous pouvons

toujours invoquer ou imaginer d'autres traits qui engendreraient des genres très différents de classifications³². Il se peut que les usagers du gymnase reconnaissent effectivement, à certains moments et en vue de certains objectifs, des « réguliers », des « visiteurs » et des « entrants » comme des catégories qui font sens. Mais on ne peut l'affirmer à partir de cette description, étant donné qu'aucun effort n'est fait pour observer comment les membres s'y prennent effectivement pour parler des autres et les identifier lors d'occasions particulières. Cela signifie que les types sont présentés en dehors de leur contexte interactionnel, comme s'ils étaient toujours et partout pertinents. Étant donné que des classifications multiples sont toujours possibles³³, l'ethnographe ne doit pas imposer ses propres classifications, même s'il prend pour point de départ des catégories indigènes. Vigilant à la possible pertinence des catégories locales, l'ethnographe devrait plutôt observer attentivement *comment les membres classent effectivement des actions et des événements, des objets ou des personnes* lors d'occasions spécifiques et en vue d'objectifs spécifiques.

Les notes de terrain ethnographique ne devraient donc pas simplement rapporter des termes indigènes susceptibles d'être découverts dans un environnement. Plus fondamentalement, ces notes de terrain devraient raconter en détail les emplois situés, pratiques et interactionnels de tels termes. Les pages qui suivent proposent deux exemples détaillés de comment rendre les notes et mémentos de terrain plus sensibles aux emplois des catégories reconnues par les membres.

Quand « raconter » c'est « faire »

On raconte des histoires dans des buts spécifiques. De fait, il arrive que les gens fassent des récits pour communiquer et soutenir une interprétation particulière d'événements passés ou pour définir des relations actuelles, afin de donner forme à des actions futures. Ainsi, pour percer « sur quoi » portent les histoires, il faut tenir compte du genre de discours, du destinataire à qui s'adresse le narrateur, des intentions affichées ou implicites de ce dernier, ainsi que des influences du contexte³⁴.

32. Les classifications ne sont pas déterminées par les attributs particuliers des objets catégorisés (« dessinées par leurs traits »), mais plutôt commandées par les « objectifs pratiques en vue » : A. Schütz, *Collected Papers II: Studies in Social Theory*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1964. Cette posture redirige l'attention des catégories cognitives situées à l'intérieur de la tête des acteurs vers les interactions effectives et les « objectifs pratiques en vue » que les acteurs poursuivent par ce biais. La saillance et la pertinence de ces attributs dépendent de ces objectifs changeants et émergents. De tels objectifs en vue varient considérablement d'un moment à l'autre, d'une situation à l'autre. Ils émergent, se développent et se transforment.

33. J. Heritage, *Gaifinkel and Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press, 1984, p. 144-150.

34. Les chercheurs du champ interdisciplinaire qu'est l'ethnographie de la communication ont pour projet de fournir des enregistrements et des descriptions détaillées de la gamme des genres d'expressions en vigueur dans une communauté. Joel Sherzer signale que de telles études examinent l'éventail des expressions et de leurs fonctions sociales. Voir J. Sherzer, *Kana Ways of Speaking: An Ethnographic Perspective*, Austin, University of Texas Press, 1983; *id.*, « Ethnography of Speaking », in R. Bauman (ed.), *Folklore, Cultural Performances, and Popular Entertainments*, *op. cit.*, p. 76-80.

Considérons l'incident suivant survenu en Zambie, alors que Rachel Fretz s'appropriait à quitter un village tchokwé dans lequel elle avait travaillé durant plusieurs semaines avec son assistant sur place, Mwatushi³⁵. Le père de Mwatushi fit venir sa femme, son fils et l'ethnographe dans sa maison pour quelques mots d'adieux et leur souhaiter un bon voyage :

Nous nous sommes salués et avons parlé ensuite de notre départ. [...] Il [le père et hôte] dit qu'il était très content que je sois venue résider ici et qu'il n'avait appris qu'hier que nous partions aujourd'hui. Sinon, ils auraient pu nous renvoyer avec quelque chose. À présent, ils n'avaient que des patates douces. Mais peut-être, lorsque je viendrai la prochaine fois, ils pourront me donner quelque chose de bon, un poulet par exemple.

Ensuite, il se mit à raconter une histoire. Son débit adopta les rythmes du conte et accéléra. [...] « Un *chindéle* (un étranger, un Blanc) avait deux serviteurs. Quand il retourna dans son pays pour se marier, il laissa sa maison et toutes ses affaires avec ses serviteurs pour qu'ils les surveillent jusqu'à ce qu'il revienne. Il arriva cependant que le *chindéle* reste au loin plus longtemps qu'ils n'avaient prévu. Alors, l'un des serviteurs dit : "Partons, il ne reviendra pas." Mais l'autre serviteur dit : "Non, il nous a demandé de rester ici jusqu'à son retour." Le premier serviteur partit, et lorsque le maître revint, il ne restait plus qu'un serviteur... »

Il fit une pause : « Ah non, j'ai fait une erreur ! Les deux serviteurs restèrent jusqu'à ce que le *chindéle* revienne. Il vint avec sa femme et dit : "Je suis très content que vous soyez restés jusqu'à ce que je revienne. C'est pourquoi je vais donner à chacun de vous un petit cadeau. Ce n'est qu'un petit cadeau que vous emporterez avec vous au village, pour vos épouses. C'est peu de chose, parce que j'ai dépensé tout mon argent pour faire venir mon épouse. Emportez, je vous prie, ces petites bottes d'herbe." Il donna ensuite à chacun une minuscule botte d'herbe. Le premier serviteur dit alors : "Pourquoi devrions-nous prendre chez nous ces minuscules bottes d'herbe ? Nous avons tellement d'herbe dans nos propres villages." "Mais non, dit l'autre, il nous a donné ces bottes et nous a demandé de les prendre au village." Et ils s'en allèrent ainsi.

À mi-chemin, le premier dit : "Ah, nous avons beaucoup d'herbe à la maison et je suis là en train de porter cette petite botte. Non, je ne la porterai pas. Je vais la jeter." Mais l'autre dit : "Non, je porterai la mienne jusqu'au village". Et ainsi ils allèrent.

Lorsqu'ils arrivèrent dans leur village, l'un donna à sa femme la botte d'herbe et dit : "C'est un petit cadeau du *chindéle*, parce que nous sommes restés jusqu'à ce qu'il revienne. Voici, mets-la dans la maison." Alors elle la mit de côté. Par la suite, plus tard dans la journée, il se mit à pleuvoir et la pluie passa au travers des trous dans le toit. Alors l'homme prit son herbe et répara son toit. Cette nuit-là, ils dormirent bien.

Au matin, l'autre – celui qui avait jeté l'herbe – se leva et regarda par la fenêtre. Il appela sa femme et dit : "Viens voir le toit de notre parent, celui qui a réparé son toit avec l'herbe du *chindéle*."

Ils virent une grande maison avec un toit en fer, des fenêtres et beaucoup de pièces. Dans la cour, ils virent deux véhicules, l'un pour l'homme et l'autre pour la femme, alors que ceux-ci étaient tout juste en train de sortir de chez eux et portaient de beaux habits.

Alors, l'homme qui avait jeté son herbe dit : "Femme, retournons sur la route, là où j'ai jeté l'herbe, pour que nous puissions rapporter cette herbe et avoir nous aussi une belle maison." Mais lorsqu'ils arrivèrent sur place, là où il avait jeté l'herbe, ils virent que la botte s'était éparpillée et que toute l'herbe était abîmée.»

Le père (narrateur) poursuivit : « Ainsi, même si nous n'avons pas grand-chose à vous donner – nous n'avons même pas de poulet à vous remettre – nous vous donnons ces quelques paroles, afin que vous les gardiez et que vous ne les jetiez pas : que Dieu vous bénisse et qu'il vous soutienne bien durant votre voyage. Qu'il vous garde là où vous vivez. »

Je dis : « *Twasakwila* (merc). J'ai déjà reçu beaucoup de votre part. J'ai reçu beaucoup d'aide durant mon travail, travail que nous étudierons, votre fils et moi-même, lorsque nous retournerons [dans mon village]. Et je vous remercie pour ces paroles que j'emporterai avec moi. » [...]

Ensuite, il dit : « Il est bon que vous preniez notre fils avec vous. Il fera tout ce que vous lui direz. Si vous l'appellez pour qu'il vienne avec vous, il viendra. Si vous lui dites de rester, il restera. Quoi que vous lui disiez, il le fera. »

[Après quelques échanges supplémentaires, la mère de Mwatushi s'excusa également de ne pas nous renvoyer avec un poulet.] Elle dit ensuite : « Recevez, s'il vous plaît, ce petit cadeau. » Et elle nous donna un billet de 500 kwachas [ce qui représente le prix de deux poulets et qui ne me sembla pas une petite chose]. [...] Nous dîmes : « Bonne nuit et dormez bien » et nous partîmes.

Cette histoire est celle d'un cadeau offert à l'ethnographe en lieu et place d'un poulet, une bénédiction pour le voyage de retour. Le père laisse entendre que le cadeau, petit selon les apparences, que sont une bénédiction et de l'argent, peut revêtir une valeur exceptionnelle, tout comme l'herbe de l'histoire. Notre cadeau, suggère-t-il, peut vous être d'une grande utilité si vous êtes en mesure de le recevoir comme il le faut.

En outre, l'histoire est une parabole (*misendé*) à travers laquelle les gens s'adressent indirectement les uns aux autres³⁶ et qui fournit ici un contexte de compréhension pour la suite de la conversation. Le père emploie la parabole pour engager un échange sur les relations réciproques. Il poursuit en établissant que Mwatushi, son fils, ne se contentera pas de travailler au mieux pour le compte de la chercheuse

35. R. I. Fretz, « Storytelling as Doing: Constructing Each Other in Ethnographic Research », non publié.

36. R. I. Fretz, « Through Ambiguous Tales: Women's Voices in Chokwe Storytelling », *Oral Tradition*, 9/1, 1994, p. 230-250.

et de suivre exactement ses instructions, mais également que l'ethnographe doit devenir sa famille dans le village éloigné où elle vit.

C'est donc à vous de le garder. [...] C'est à vous de le conseiller afin qu'il vive bien. Parce qu'il est seul là-bas [sans parents dans le village où la chercheuse vit et travaille], vous êtes à présent sa mère, son père, vous êtes sa grand-mère et son grand-père. Vous êtes son frère et sa sœur. C'est donc à vous de le garder.

La parabole pourvoit des connotations pour le mot « serviteur », suggérant que quelqu'un qui demeure avec le *chindéle* sera (et devrait être) récompensé comme le serviteur de l'histoire qui a suivi exactement les consignes du maître. Mais dans la suite de la conversation, le père suggère que Mwatushi, en tant que « membre de la famille », sera encore plus étroitement allié et loyal envers la chercheuse que ne le serait un « serviteur » ; car, continue le père, Mwatushi voyagera peut-être avec elle sur une longue distance. Ayant établi ces relations, le père demande ensuite un cadeau que l'ethnographe pourrait rapporter dans le futur, si jamais elle revenait d'Amérique en Zambie. Selon les Tchokwé, les gens qui entretiennent des relations proches ne se font pas seulement des cadeaux, mais se demandent respectueusement des cadeaux et des faveurs les uns aux autres, afin d'établir et de renforcer leurs liens. La parabole, comme forme de discours respectueux, a ouvert la voie, de manière gracieuse, à ses commentaires et ses demandes.

En somme, la parabole – entendue dans son contexte – sourient et prolonge subtilement, par ses connotations, les remarques et les questions courtoises du père au sujet des relations réciproques. Son histoire n'est pas seulement un cadeau et une bénédiction pour la route, mais elle connote également la relation en cours. Les relations familiales que le père instaure avec l'ethnographe auraient, en effet, des avantages à long terme pour elle. Mais ce n'est qu'en reconnaissant l'histoire racontée comme un *misende* au travers duquel le père s'adresse indirectement à elle que l'ethnographe peut véritablement entendre ce qu'il est en train de dire.

Les termes des membres dans les interactions quotidiennes

Au travers de leur expérience des ventes à la commission, des étudiants ethnographes ont découvert que les vendeurs qui « volent des clients » de façon régulière et manifeste sont qualifiés de « serpents » et de « requins » par leurs collaborateurs, et sont généralement sujets à une variété de pressions, de réprimandes et de sanctions pour leur comportement. Pour un enquêteur de terrain, il est tentant d'accepter, sans pousser plus loin le questionnement, les définitions de ces vendeurs comme « serpents », et d'observer ensuite comment ils établissent le contact ou négocient avec les clients, par comparaison avec ceux qui ne sont pas catégorisés comme « serpents ». Mais les ethnographes qui procèdent ainsi produiront des descriptions et des analyses tronquées – plutôt que complexes et nuancées – des relations entre travailleurs dans ces environnements. En particulier, ils seront incapables d'apprécier

et de consigner entièrement les procédés micropolitiques et interactionnels au travers desquels certains travailleurs déterminent que d'autres sont des « serpents » et tentent de convaincre des collaborateurs que c'est effectivement le cas. Et ils seront incapables de restituer le *savoir local* complexe³⁷ qui sous-tend n'importe quel emploi compétent du terme par les membres dans des situations spécifiques.

Pour illustrer la profondeur et la complexité que l'on peut atteindre en prêtant attention à la façon dont les membres emploient effectivement les catégories indigènes, considérons la note de terrain suivante rédigée par une chercheuse qui travaillait comme vendeuse dans un magasin de haute couture pour femmes. Cette même chercheuse décrit le rôle majeur qu'elle a joué dans une dispute survenue sur ce lieu travail :

J'aidais une femme qui faisait des achats avec son mari, et je l'avais emmenée dans la cabine d'essayage à l'arrière où elle était en train d'essayer beaucoup de vêtements. Dans une telle situation, toutes les vendeuses remarquent la cliente et la vendeuse qui s'occupe d'elle. Alors que j'aidais la cliente à passer ses vêtements dans la cabine d'essayage, le mari attendait évidemment à l'extérieur. Il demanda alors à Ellen qui était au comptoir des informations sur un joli pull exposé au-dessus du tiroir-caisse. Il s'agissait d'un pull Iceberg de 750 dollars avec une image de Titi et Grosminet brodée de perles. Il dit rapidement à Ellen qu'il voulait l'acheter comme cadeau pour son épouse et demanda qu'on l'emballât avant qu'elle ne sorte de la cabine d'essayage. Dès que je sortis, je vis Ellen en train de consigner cette vente. J'étais furieuse. J'étais en train d'aider l'épouse et ils formaient une seule entité. Si j'aide l'épouse, j'aide également son mari. Ellen dit qu'elle ne savait pas que j'étais en train d'aider l'épouse à l'arrière lorsque je lui demandais pourquoi elle n'était pas venue me chercher pour aider le mari. Je ne l'ai pas crue. La vente étant trop importante et trop simple pour qu'elle la laisse passer. Lorsque la femme est ressortie avec environ 500 dollars de vêtements à acheter, Pat et Jane, regardant par-dessus le comptoir, me firent signe du regard qu'elles ne pouvaient pas croire ce qu'Ellen venait tout juste de faire. [...] Ellen venait de me voler [snake] ma cliente et nous le savions toutes.

J'ai alors affronté Ellen et lui ai dit qu'elle avait mal agi, laissant entendre qu'elle était un « serpent ». Elle se mit sur la défensive. Elle dit : « Écoute jusqu'au bout et ensuite je t'écouterai. » Après que je l'ai écoutée jusqu'au bout, je commençai à parler, mais elle me culpa en plein milieu de ma phrase : « Allons voir Sammie » [la responsable], dit-elle. Pendant ce temps, tant Pat que Jane me dirent que je devrais empêcher l'ensemble de la vente. Je montai la première à l'étage pour parler seule à seule avec Sammie. Elle me demanda si je voulais l'ensemble de la vente ou la moitié. Je dis que je pensais mériter l'ensemble, mais que je partagerais si [Ellen] comprenait qu'elle avait mal agi. Sammie dit ensuite à Ellen qu'elle devait partager la vente avec moi. Lorsque je montai vers Ellen pour lui dire que ce n'était pas juste de m'avoir interrompue auparavant, elle me culpa à nouveau disant : « C'est fini ! »

37. C. Geertz, *Local Knowledge*, New York, Basic Books, 1983.

Notez, dès le départ, le caractère partiel de ce compte rendu de terrain ; son auteur n'adopte pas un parti neutre, désengagé, mais se présente clairement comme l'une des deux principales protagonistes du récit. Le compte rendu est explicitement politique en ce qu'il « rassemble des indices » (*making the case*) attestant qu'Ellen « a volé ma cliente ». Cette accusation semble au moins partiellement contestée par Ellen, qui est indirectement citée alors qu'elle affirme ignorer que « j'étais en train d'aider l'épouse à l'arrière » et qu'elle refuse clairement de renoncer à ses prétentions sur la commission³⁸. L'auteure ne tient pas compte de ces possibilités alors qu'elle expose systématiquement les raisons précises sous-tendant sa revendication : n'importe quelle vendeuse compétente devrait « savoir » qu'un mari et son épouse forment une « seule entité », et elle devrait remarquer une cliente prometteuse lorsqu'elle essaye beaucoup de vêtements. Des tiers qui ont assisté à la situation l'ont interprétée de la même façon que l'auteure ; et l'autorité du lieu a effectivement arbitré le conflit de façon à confirmer la version de l'auteure.

Les circonstances décrites dans cette note de terrain rendent également compte de l'attention portée directement au travail interactionnel déployé afin de définir et de traiter cet incident comme un cas de « vol de client ». Alors que cet incident a fini par être qualifié interactionnellement par d'autres personnes, à l'intérieur du contexte, comme un cas de « vol de client », ce résultat n'était pas prévisible à l'avance, mais a émergé au cours du déroulement de l'interaction, alors que les diverses parties faisaient valoir leurs comptes rendus, interprétations et récriminations, en appelant au soutien de collaborateurs et l'obtenaient. En général, il est important que l'ethnographe regarde au-delà du simple emploi de ces termes de membres, afin d'apprécier le caractère micropolitique sous-jacent à de tels processus. Dans ce cas, l'auteure, une ethnographe minutieuse, est allée plus loin que la simple réclamation de « vol de client », afin de voir *comment* une vendeuse a des revendications relatives à tel ou tel client, quand et comment de telles revendications sont ignorées ou contournées, quand et comment elles sont réaffirmées et soutenues, quelles revendications antagonistes lui sont opposées et de quelle façon le conflit trouve une issue.

De plus, ce compte rendu indique comment se rendre sensible au savoir local qui est requis pour porter des accusations convaincantes de « vol de client ». Plus particulièrement, la réclamation contre une telle action et sa condamnation

38. Le compte rendu des notes de terrain maintient une certaine opacité sur la perspective d'Ellen quant à ces événements, indiquant simplement : « Je l'ai écoutée jusqu'au bout », sans rapporter ce qu'elle a dit de spécifique pour sa défense. Dans l'affirmation qui nous est rapportée, Ellen dit ne pas s'être rendu compte que l'auteure était en train d'aider l'épouse, ce qui laisse à penser qu'elle a reconnu avoir fait la vente au mari « par erreur ». Cette posture suggère qu'elle n'avait pas agi par perfidie, comme un « serpent », n'ayant pas pris la vente « de manière déléguée ». Il est également possible qu'elle soutienne avoir fait la vente de manière légitime, que le client lui « appartenait », parce qu'il effectuait l'achat indépendamment de son épouse ou en raison des contingences pratiques liées au fait d'acheter un cadeau surprise.

présupposent la connaissance de tout un ensemble de pratiques locales pour « affirmer son droit sur des clients ». Ailleurs, l'étudiante chercheuse commença du reste à esquisser ces pratiques dans les termes suivants :

Ayant demandé à une cliente si elle désire de l'aide, vous vous tenez dans les parages ; si une autre vendeuse esquisse un mouvement en direction de la cliente, on peut alors prononcer le nom de cette personne à voix haute. Lorsqu'elle regarde, on peut pointer la cliente pour signaler qu'on lui a déjà demandé si elle désirait être aidée et insinuer ainsi que c'est « ma » cliente. Voilà comment on conserve son droit sur la cliente ordinaire qui arrive de la rue.

« Voler une cliente » suppose ainsi que la vendeuse a expressément ignoré ce genre de revendication marquée. De fait, le compte rendu de l'épisode du pull Iceberg souligne comment l'accusée « aurait dû savoir » que la cliente avait déjà été marquée (*tagged*) : « Lorsqu'une cliente essaye beaucoup de vêtements, toutes les vendeuses remarquent la cliente et la vendeuse qui s'occupe d'elle. » En ce sens, les catégories des membres présupposent et encodent des pratiques et des savoirs locaux, spécifiques, que l'ethnographe doit identifier et décrire.

Lorsque les ethnographes portent une attention minutieuse aux significations des membres, ils commencent à apprécier la masse de « travail » interactionnel et micropolitique nécessaire pour que les gens créent leurs significations. Ce faisant, l'ethnographe attentif apprend à explorer les savoirs qui sous-tendent les perceptions et les prescriptions implicites des gens à propos d'événements. Leurs visées et leurs revendications, souvent non exprimées, rendent cependant évident le fait que l'enquêteur de terrain ne peut pleinement établir les significations des membres à partir d'entretiens, formels ou informels. Les ethnographes doivent discerner le savoir local non pas sur le seul fondement des discours tenus par les gens, mais plutôt en enquêtant sur leurs « discours-dans-l'interaction » – c'est-à-dire qu'ils doivent faire attention à ce que font les gens en relation à d'autres personnes, afin de produire des significations spécifiques et situées.

Races, genres, classes : les significations de membres

Parce qu'ils sont attachés aux significations et aux expériences des membres, les ethnographes traitent de la pertinence, pour la vie quotidienne, de la race³⁹, du genre ou de la classe, de façon qui diffère sensiblement des approches théoriques qui s'appuient sur des présuppositions et sur des définitions *a priori*. Bien que

39. [Aux États-Unis, la catégorie indigène de « race », répudiée par le discours républicain à la française, renvoie aux relations qu'entretiennent les membres de différentes « communautés » qui se typifient les unes les autres et s'autotypifient à partir de marqueurs « ethniques » : « afro-américain », « hispanique », « caucasien »...]

l'ethnologue, tout comme ces théoriciens, puisse assumer dès le début qu'il s'agit de problèmes significatifs auxquels il faudrait toujours prêter attention dans la compréhension de la vie sociale, il accordera la priorité à la façon dont s'y prennent les gens pour traiter du genre, de l'ethnicité et de la classe au cœur de dynamiques de situations particulières.

Cette posture ethnographique à l'égard des questions de genre, d'ethnicité et de classe a été critiquée à plusieurs égards. Une ligne de critique affirme que la recherche ethnographique n'est pas informée par des théories qui permettraient à l'enquêteur de terrain de transcender la vision limitée qu'il a d'événements particuliers et qui lui permettrait d'extrapoler à propos de forces sociales plus généralisables. Une autre ligne de critique soutient que le traitement ethnographique du genre, de l'ethnicité ou de la classe est rigoureusement restreint à des observations empiriques : les ethnographies décrivent des lieux et des situations qui sont isolés des structures et des forces sociales plus larges, qui déterminent de manière cruciale les événements particuliers et les vies individuelles.

Assurément, ces deux critiques mettent en lumière des domaines dans lesquels une approche ethnographique du genre, de l'ethnicité ou de la classe diffère d'approches théoriques plus englobantes. Les ethnographies, attachées aux significations et aux expériences des membres, sont plus attirés par ce que Geertz⁴⁰ désigne comme des concepts « proches de l'expérience », par opposition à des concepts « éloignés de l'expérience » ; ainsi, ils accordent généralement la priorité à ces significations plutôt qu'aux théories *a priori* reçues. Parce qu'ils valorisent le local et le particulier, les enquêteurs de terrain scrutent la vie quotidienne de façon détaillée, plutôt que de scruter les schémas généraux de manière large et approximative. Les ethnographes préfèrent assurément observer l'influence directe des structures sociales, plutôt que d'emblée présumer de leur pertinence et de leurs effets. À première vue, la perspective d'une enquête « proche de l'expérience » semble créer des tensions entre l'ethnographie et les théories portant sur les effets de structures plus larges. Cependant, certaines de ces tensions diminuent, voire disparaissent, lorsqu'on examine attentivement les diverses façons par où les ethnographes lancent un pont entre leur engagement en faveur des significations des membres et leurs préoccupations pour les questions de genre, d'ethnicité et de classe.

Au niveau le plus élémentaire, l'ethnologue ayant un fort intérêt pour le genre, l'ethnicité et/ou la classe choisira soigneusement un site pour sa recherche de terrain, où il prévoit que l'un ou l'autre de ces processus sera particulièrement saillant. L'enjeu est de trouver un environnement où la diversité de genres, d'ethnies ou de classes ne soit pas seulement clairement mise en lumière, mais aussi où les

membres sont préoccupés par ces questions. Citons pour exemples des forces de police qui voient une augmentation du nombre de leurs recrues de sexe féminin, ou des écoles avec une population estudiantine provenant de différents groupes ethniques. De plus, le chercheur pourrait choisir d'étudier des événements au travers desquels les membres abordent directement ces problèmes. Par exemple, un ethnologue intéressé par les problèmes de genre pourrait enquêter sur des occasions lors desquelles les anciens forment la nouvelle génération. Dans bien des sociétés, les cérémonies d'initiation se focalisent explicitement sur l'instruction des jeunes quant aux rôles et aux responsabilités de genres. Parmi les Tchokwé, en Zambie, des rituels tels que *muwadi*, pour les filles ayant eu leurs premières règles et *mukanda*, lorsque les garçons sont circoncis, sont des événements centraux pour le village. Ces situations clés fournissent des informations explicites sur la construction des genres.

En effet, un ethnologue peut non seulement choisir un site et des événements qui portent directement sur le genre, l'ethnicité ou la classe, mais il peut également concevoir un projet d'enquête de terrain en fonction de sa pertinence pour une question théorique, dérivée de ces préoccupations. Les chercheurs intéressés par la reproduction des distinctions de classe dans l'éducation, par exemple, peuvent vouloir suivre, à l'intérieur d'une école et au travers du temps, la progression d'un groupe de jeunes provenant de la classe ouvrière⁴¹. Ils peuvent aussi observer de manière spécifique les différences dans les prises de décision des conseillers scolaires lorsqu'ils suivent la trajectoire de jeunes issus des classes ouvrière ou moyenne⁴².

Une fois sur place, la première préoccupation de l'ethnologue doit être d'explorer la signification du genre, de l'ethnicité ou de la classe pour les enquêtés. Un premier pas dans ce sens requiert de prêter une attention minutieuse à toute occasion durant laquelle les gens parlent ou agissent *explicitement* les uns avec les autres sur la base de leur « race », leur « genre » ou leur « classe ». Par exemple, plutôt que d'assumer que l'ethnicité est invariablement un facteur causal produisant certains types de comportement, l'ethnologue cherche à décrire en détail toute interaction durant laquelle l'identification ethnique est thématisée comme telle. Dans la note de terrain suivante, un étudiant ethnologue décrit ce qui se passe dans une classe lorsqu'une enseignante de lycée afro-américaine lance un débat sur les relations entre Blancs et Noirs dans un cours d'histoire afro-américaine :

Ensuite, Madame B choisit Dapo. Dapo dit qu'il venait juste de déménager dans la Vallée, à Southland Hills. Cette remarque suscita quelques exclamations « hooohh ! ». Dapo fit un large sourire. Il dit que le secteur dans lequel il avait

41. P. Willis, *Learning to Labor: How Working Class Kids Get Working Class Jobs*, New York, Columbia University Press, 1977.

42. A. V. Cicourel, J. I. Kitsuse, *The Educational Decision-Makers*, Indianapolis, Bobbs Merrill, 1963.

40. C. Geertz, « From the Native's Point of View: On the Nature of Anthropological Understanding », in K. H. Basso, H. A. Selby (eds), *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1976, p. 221-237.

déménagé était un « quartier blanc ». Une fois, alors qu'il marchait dans la rue, près de sa maison, il passa près d'un enfant blanc qui était là en train de jouer. Les parents de l'enfant virent Dapo et saisirent l'enfant pour le tirer à l'intérieur de la maison. Dapo disait cela avec une sorte de rire. Il dit qu'il voulait dire à ces gens : « Je suis noir, mais je ne vais pas vous tuer. » Quelques camarades tirèrent aux éclats et parlèrent entre eux. Dapo continua : « Mes parents sont créoles. [...] Ils disent des trucs du genre (à voix basse, en aparté) : "Tu n'es pas vraiment noir." Mes cousins ont les yeux bleus et les cheveux blonds et tout ça... » Il poursuivit, sa voix gagnant de l'assurance : « Je suis noir. Je suis un Noir. [...] Je suis fier d'être noir. »

Ce compte rendu communique un certain nombre de dimensions et de contradictions propres à l'identité ethnique qui sont significatives pour le lycéen. On voit, par exemple, les tensions complexes qui existent entre ce que lui disent ses parents à propos de qui il est (« Tu n'es pas vraiment noir ») et qui il est pour ceux de son quartier et de cette classe (« Je suis noir »).

Toutefois, la signification que les gens attribuent au genre, à la race ou à la classe peut être difficile à documenter, parce que les gens n'y font pas toujours directement référence. En certaines occasions, un ethnographe peut avoir le sentiment que les gens agissent régulièrement les uns vis-à-vis des autres en raison de leur « classe » ou de leur « genre ». Pourtant, il se peut qu'ils ne soient pas capables de mettre le doigt sur pourquoi et le comment de cette situation, ni de décrire des événements ou des actions dans lesquels ils se sont référés explicitement à ces propriétés. Par conséquent, ce peut être extrêmement difficile d'identifier et de faire ressortir ces questions lorsqu'on écrit des notes de terrain. Dans d'autres situations, un chercheur peut s'attendre à ce que le genre, la race ou la classe soient importants, et trouver que les membres échouent à reconnaître ces facteurs. Dans de tels cas, l'ethnographe doit pousser son investigation au-delà de l'emploi explicite de termes pertinents, et mener des observations plus systématiques afin d'identifier des schémas d'activité qui attestent de la pertinence du genre, de l'ethnicité ou de la classe.

Dans son étude sur l'art de conter dans un village tchokwé, Fretz entendait invariablement « n'importe qui peut raconter *yishima* ». Et, en effet, dans la plupart des villages, hommes et femmes, adultes et enfants racontaient des histoires autour du foyer familial. Mais dans sa propre recherche au sein du village du chef le plus élevé, après une première soirée durant laquelle une femme raconta des histoires dans la *choita* (le pavillon du chef), elle ne trouva aucune autre femme pour reproduire cette situation. Alors qu'elle poursuivait ses observations, elle en vint à réaliser que non seulement le chef dominait invariablement les séances de contes, mais qu'il exigeait que toute séance se déroule dans son pavillon, un lieu où les hommes se rencontrent pour parler et où les femmes, si elles sont invitées, participent par leurs réactions et leurs chants. Ainsi, les questions sur le rôle de la femme dans l'art de conter ne révélèrent pas l'impact du statut et du genre sur le

« droit à raconter des histoires », parce que les réponses à ces questions n'étaient pas tant liées à l'art de conter, qu'à d'autres facteurs d'ordre relationnel et situationnel. Ce n'est qu'au travers d'observations et de comparaisons répétées entre des situations similaires qu'il devint finalement possible de comprendre l'enchevêtrement complexe des influences propres à la situation, au genre et au statut à l'œuvre dans ce contexte⁴³.

En d'autres occasions, le discours particulier tenu par les membres fournira un point de départ utile pour de plus amples recherches en vue d'établir la pertinence de l'ethnicité, du genre ou de la classe dans l'ensemble des domaines de la vie quotidienne. Par exemple, un groupe d'étudiants s'est proposé d'étudier les relations entre étudiants dans une école à forte mixité ethnique. L'un des groupes enregistra l'échange suivant à propos des différents « groupes » sur les campus :

Autour de la table du repas de midi, une bande de gens qui entraînent ensemble s'attarde à bavarder. J'ai pensé qu'ils pouvaient m'aider à comprendre les différents groupes de Central. Ils employaient plein de termes que j'avais entendus auparavant pour décrire les jeunes. L'un des gars parlait de « gens branchés », et disait comment je pouvais reconnaître une personne branchée si j'en voyais une. Quelqu'un d'autre disait qu'il y a les « balleux », les personnes qui jouent au basket-ball ; et puis il y a les « footballeurs », les gens qui jouent au football américain ; et puis les personnes qui « le font », celles qui ont des contacts avec tous les groupes. Et puis il y a les « posses ». Un *posse*, disaient-ils, est un groupe d'étudiants qui entraînent ensemble, qui s'éclatent ensemble et qui le font parce que ça leur donne un sentiment d'appartenance. L'un des Noirs s'exclama : « C'est vraiment une coïncidence que toutes les personnes de mon *posse* soient noires. »

Tout le monde rit aux éclats. Il continua : « Non, non, on vient tous du même quartier. Certains d'entre eux sont interracial. » Il y a aussi « l'équipe de natation », ce sont les toxicos, qui consomment tellement de drogues que leurs yeux sont toujours injectés de sang comme s'ils étaient allés nager. Ensuite il y a le

43. Dans ce cas, il est probable que la présence d'une ethnographe de sexe féminin dans le pavillon du chef ait initialement encouragé une femme à raconter. Elle a probablement été réprimandée par la suite pour ce qu'elle avait fait. Dans tous les cas, aucune femme n'a confié de nouveau récit dans ce lieu. Le genre du chercheur porte fréquemment à conséquence sur le terrain, mais souvent de façon si subtile qu'on ne peut s'en rendre compte qu'au moyen d'une observation attentive, dans la longue durée. Pour des examens de l'influence du genre dans l'enquête de terrain : M. Camitta, « Gender and Method in Folklore Fieldwork », *Southern Folklore*, 47, 1990, p. 21-31 ; M. L. DeVault, « Talking and Listening from Women's Standpoint: Feminist Strategies for Interviewing and Analysis », *Social Problems*, 37(1), 1990, p. 96-116 ; P. Golde (ed.), *Women in the Field: Anthropological Experiences*, Chicago, Aldine, 1970 ; E. J. Lawless, *Holy Women, Wholly Women: Sharing Ministries through Life Stories and Reciprocal Ethnography*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1993 ; M. A. Mills, « Critical Theory and the Folklorists », art. cit. ; S. Reinharz, *Feminist Methods in Social Research*, New York, Oxford University Press, 1992 ; B. Thorne, *Gender Play: Girls and Boys in School*, op. cit. ; C. A. B. Warren, *Gender Issues in Field Research*, Newbury Park, Sage Publications, 1988.

«PGC», le *posse* de la Green Card⁴⁴; ils rajoutent: «Oh, les dos mouillés⁴⁵!» Une personne «cool» portait de beaux vêtements. Je lui ai demandé: «Et si tu n'avais pas d'argent pour de beaux vêtements, est-ce que cela voudrait dire que tu n'es pas cool?» Il m'a répondu: «Si tu as une bonne personnalité. Mais si ta personnalité est comme ta façon de t'habiller, oublie. Ici, c'est un défilé de mode.»

On voit ici que les étudiants font appel à une gamme de catégories locales pour se distinguer et se catégoriser l'un l'autre. Certaines de ces catégories font référence à l'éthnicité de manière directe et explicite, par exemple «le *posse* de la Green Card». L'éthnicité est aussi directement mentionnée en référence à des «*posses*». Mais la question de sa pertinence reste ouverte. Un locuteur définit son *posse* comme étant uniquement composé de Noirs; il avance aussi que certains *posses* sont «interraciaux». En revanche, un autre locuteur minimise le rôle de l'éthnicité dans la formation des groupes. Enfin, la plupart des catégories ne sont pas explicitement identifiées avec un quelconque critère d'éthnicité, par exemple les «balleux», les «toxicos» ou les gens «cool». Sur un tel site, un ethnographe préférera tirer parti de ces éléments et chercher à établir l'appartenance ethnique des étudiants identifiés comme appartenant à chacune de ces différentes catégories. Cette enquête consisterait essentiellement à observer le statut ethnique des étudiants identifiés dans chaque catégorie, et ensuite, peut-être, à discuter avec les étudiants à propos des schémas ethniques observés.

Un ethnographe pourrait également employer cet incident comme point de départ pour retracer les connexions entre ces catégories d'étudiants, le genre ou la classe. La discussion à propos des regroupements survient entre garçons et traite de garçons. Mais l'enquêteur de terrain pourra vouloir savoir si l'une ou l'autre de ces catégories inclut des filles et posera davantage de questions à propos de groupes, similaires ou différents, parmi les étudiantes de l'école. Dans ce cas particulier, l'ethnographe devrait s'efforcer de repérer, parmi les étudiants et dans leurs activités, des schémas de ségrégation, de mixage ou d'intégration liés au genre.

Il est plus complexe d'appréhender les questions de classes sociales. Par comparaison avec le genre et l'éthnicité, la classe est un concept plus «éloigné» que «proche» de l'expérience. Il en résulte que les ethnographes rencontrent rarement des termes qui réfèrent à des éléments ou à des composants du concept de classe sociale. Ce cas, par exemple, implique directement un genre de «classement» des personnes survivant naturellement, «classement» qui reflète l'une des préoccupations propres au concept de classe sociale. De plus, ces étudiants parlent d'«argent» et de «beaux vêtements». L'école est décrite comme un «défilé de mode», suggérant

44. [La Green Card est le permis de séjour autorisant des ressortissants étrangers à résider et à travailler aux États-Unis.]

45. [Webbacks: est une expression péjorative qui servait à désigner les ouvriers mexicains entrés illégalement aux États-Unis.]

que le revenu parental et la consommation ostentatoire peuvent avoir des effets sur la manière dont on est catégorisé à l'intérieur de l'école. Ainsi, l'enquêteur de terrain peut questionner et observer davantage sur ces thèmes, et décrire ce que les étudiants considèrent comme des «beaux vêtements», le soin qu'ils prennent à les exhiber, et la provenance de l'argent nécessaire à leur acquisition.

Événements locaux et forces sociales

Finalement, les enquêteurs de terrain peuvent employer un certain nombre de stratégies pour essayer de relier des événements locaux et des résultats particuliers à des environnements sociaux plus distants et à des conséquences sociales plus éloignées. Initialement, l'ethnographe peut rechercher des connexions spécifiques entre l'intérieur d'un environnement donné et des influences sociales à l'extérieur. L'ethnographe devrait avant tout être attentif à la manière dont les gens impliqués parlent des forces et des processus externes et les comprennent. Mais il ne se limitera pas à ces formes de compréhension reconnues par les membres. Une enquête de terrain sur les sans-abri, par exemple, peut bien commencer par examiner comment les gens vivant dans la rue comprennent les conditions de leur vie quotidienne et se débrouillent avec, au jour le jour, puis inclure leurs perceptions de leur rapport à l'ensemble de la société⁴⁶. Mais le chercheur devra également observer les diverses personnes, agents et institutions qui ont un contact récurrent avec les sans domicile fixe: par exemple, des missions, des hôtels et d'autres lieux qui pourvoient à un logement occasionnel; des soupes populaires ou des arrangements informels avec des restaurants comme sources d'approvisionnement en nourriture; des patrouilles de polices et des géoliers; des agences d'intérim et des travailleurs sociaux ou humanitaires⁴⁷. Un chercheur (ou d'autres chercheurs) peut (peuvent) alors poursuivre l'examen de ces institutions, agents et leurs conditions d'existence.

L'ethnographie peut aussi explorer les liens avec les processus sociaux plus larges en observant des gens et des sites alors qu'ils changent *au cours du temps*. Des enquêtes de terrain qui se poursuivent sur le long terme sont par exemple nécessaires pour comprendre comment les jeunes des classes ouvrières sont affectés par leurs contacts avec les écoles et y réagissent. L'introduction d'une dimension longitudinale dans l'enquête de terrain, quoique difficile en pratique, permet au

46. D. A. Snow, L. Anderson, *Down on Their Luck*, op. cit.

47. L'étude de Jacqueline Wiseman sur «le parcours de la désintox» des alcooliques dans une zone (*skid row*) des années 1960 recourt à la même procédure pour examiner comment une catégorie de personnes, similaire aux sans abri, entrait en contact avec des «institutions d'aide». Voir J. P. Wiseman, *Stratons of the Lost: The Treatment of Skid Row Alcoholics*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1970.

chercheur de décrire différentes possibilités d'existence et de comprendre comment ces possibilités sont façonnées et contraintes. Par exemple, des enquêteurs de terrain examinent souvent des « carrières institutionnelles » particulières⁴⁸ et les facteurs qui donnent forme à des trajectoires à travers les institutions de l'école, de la police ou de la justice. « L'ampleur » limitée de bien des ethnographies peut être directement imputée au manque d'intérêt pour le changement sur de longues périodes : la supposition est parfois faite que l'on peut observer une tranche de vie de manière atemporelle, sans considérer les changements dans la durée.

Réflexions : utiliser les notes de terrain pour découvrir/attribuer les significations des membres

Dans ce chapitre, nous avons proposé des stratégies pour rédiger des notes de terrain qui rassemblent et représentent les significations de membres de manière rigoureuse et enracinée dans les données. Ces stratégies requièrent de l'ethnologue qu'il mette entre parenthèses ses préconceptions quant à ce qui est important, afin de prêter attention aux manières indigènes d'ordonner et d'interpréter des mondes sociaux. Ce faisant, les ethnographes assument que les significations des membres *portent à conséquence*, et que les gens agissent sur la base de leur compréhension de leurs mondes sociaux.

En enquêtant sur les significations des membres, les ethnographes commencent par regarder comment les membres décrivent et catégorisent des gens et des événements ; ils essaient de discerner *leurs* termes, formulations, classifications et théories. Mais les catégories indigènes ne fournissent qu'un point de départ. La tâche de l'ethnologue n'est pas simplement d'identifier les catégories reconnues par les membres, mais aussi de *spécifier les conditions sous lesquelles les gens invoquent et appliquent effectivement de telles catégories dans leurs interactions les uns avec les autres*. Car aucune catégorie ne s'applique d'elle-même à des situations concrètes. La pertinence des catégories indigènes pour des circonstances spécifiques ne peut pas être déterminée à l'avance. Partant, l'ethnologue ne devrait pas décrire les scènes sociales en appliquant des catégories reconnues par les membres à des situations, indépendamment de leur application effective par les membres. Les catégories indigènes doivent être invoquées selon les modalités indigènes et ajustées à des situations spécifiques. Lorsqu'il écrit à propos de ceux qui fréquentent les séances ouvertes de gymnastique discutées plus haut, l'ethnologue qui identifie quelqu'un comme un « régulier » dans ses notes de terrain, indépendamment du traitement

interactionnel par les membres, en vigueur dans cet environnement, s'est approprié le pouvoir d'ajuster des catégories à des situations spécifiques.

Plusieurs implications découlent de la reconnaissance du fait que l'ethnologue qui rédige des notes de terrain à propos des significations des membres doit spécifier les conditions sous lesquelles celles-ci sont invoquées et appliquées. Premièrement, de telles notes de terrain doivent incorporer non pas des mots et des phrases abstraites de leur contexte, mais les occasions interactionnelles durant lesquelles les termes des membres ont été concrètement employés. Les notes de terrain utiles pour apprécier les significations de membres seront ainsi *focalisées sur l'interaction plutôt que sur la cognition* ; elles ne consigneront pas comment les membres parlent de divers objets sociaux en général et hors contexte, mais *comment les membres coproduisent du sens* au travers de leurs interactions avec d'autres membres du groupe, comment ils interprètent et organisent effectivement leurs propres actions et celles des autres.

Quelques implications méthodologiques s'ensuivent. Bien des ethnographies semblent assumer que l'enquête sur les significations de membres équivaut à interviewer des gens à propos de ce qui est important pour eux. Mais les ethnographes rassemblent du matériel pertinent pour les significations de membres en se concentrant non pas sur des discours décontextualisés, mais sur des interactions situées, en site naturel, qui font émerger et perdurer des significations locales. Écrire des notes de terrain ethnographiques, sensibles aux significations des membres, ne consiste pas tant à poser des questions qu'à inférer ce par quoi les gens se sentent concernés, à partir de leurs façons de parler et d'agir dans une multiplicité de sites naturels. Ainsi, l'entretien, en particulier s'il demande directement aux membres ce que signifie pour eux tel ou tel terme ou s'il les interroge sur ce qui leur paraît important, n'est pas l'outil premier pour observer et consigner des discours et des interactions, dans leur occurrence naturelle. L'entretien peut être utile, sans doute, pour obtenir des précisions sur l'emploi et sur la signification de termes et de phrases particulières. Mais l'observation par le chercheur en situation permet seule de restituer l'emploi effectif et situé des catégories indigènes dans les interactions ordinaires⁴⁹.

Enfin, la focalisation sur l'emploi effectif et situé des catégories indigènes accroît la sensibilité des ethnographes aux processus complexes d'interprétation et de jugement situé et aux capacités que nécessite un tel emploi. Les catégories de membres ne sont pas invariables et transcendantes, mais sont liées à des situations spécifiques en fonction de buts variés. La maîtrise de savoirs locaux et la

49. Cependant, les enquêteurs de terrain seraient bien avisés d'interviewer des gens expressément à propos des interactions et des événements qu'ils ont observés. De telles interviews fournissent parfois, non seulement un arrière-plan critique, mais également une série de perspectives individuelles sur ces événements.

48. E. Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres recluz* [1961], Paris, Minuit, 1968.

capacité à opérer des jugements sont partie prenante de leur emploi. Dans la salle de gym, par exemple, ceux qui suivent un programme d'entraînement routinier sous la surveillance d'un « superviseur » peuvent avoir un intérêt pratique à reconnaître et distinguer entre les niveaux d'expérience et d'habileté des autres participants. En effet, des gymnastes expérimentés peuvent déceler en un coup d'œil le niveau d'entraînement reçu par autrui, sur la base de ses performances et de ses actions. En général, une appréciation approfondie des significations indigènes requiert que l'on apprenne où, quand et comment les membres accomplissent concrètement de telles évaluations et à quel type de savoirs ils ont recours pour le faire.

L'art de la respecification ethnométhodologique

Au cours de ma cinquième ou sixième semaine dans la maison [de réinsertion], j'ai rencontré dans le couloir un jeune résident, que j'appellerai Arnaldo. Il m'a demandé si je connaissais des postes de travail disponibles. Pendant que je lui disais que je n'en connaissais aucun, nous avons suivi le couloir jusqu'à son dortoir et nous y sommes entrés tous les deux. Il commença alors à me parler de la pression que le personnel exerçait sur lui parce qu'il n'avait pas encore d'emploi. Nous avons parlé de la manière dont le personnel se méfiait de lui parce qu'il n'avait pas encore trouvé de travail et de ce à quoi ressemblait sa vie sociale dépourvue d'argent. Le responsable de la maison est passé et nous a demandé d'aider à décharger un camion de jouets pour la fête de Noël annuelle. Pendant que nous déchargions le camion, Arnaldo m'a parlé des « lèche-cul » qui se portaient volontaires pour rendre service au personnel, et il m'expliqua que ce n'était pas son cas en déchargeant le camion, étant donné qu'il en avait plus ou moins reçu l'ordre. Lorsque nous avons fini le déchargement, je lui ai demandé s'il voulait une bière et il a dit « bien sûr, si tu pates ». En marchant vers une taverne voisine, qui avait la réputation d'accueillir des toxicos, nous avons continué notre discussion au sujet des « régos », des « balances » et des « lèche-cul » et du fait d'être arrêté par la police parce qu'on vit à la maison de réinsertion. Bien que notre conversation ait été longue et sympathique, quand j'ai commencé à le questionner sur la clientèle du bar et sur le fait que j'avais entendu que de nombreux types étaient « chargés » (étaient en possession de drogue), Arnaldo a dit : « Je n'en sais rien, mais tu serais le dernier à qui je le dirais si c'était le cas. » Cette remarque m'a pris par surprise, parce que notre conversation, durant les deux heures précédentes, m'avait conduit à penser que je pouvais poser ce genre de question. Je ne savais pas que dire et je n'ai pas poussé la question plus avant comme j'aurais pu le faire en lui demandant pourquoi je serais la dernière personne à qui il le dirait. Puisque nous avions parlé du code, « la raison » paraissait immédiatement évidente — pour lui, revenait quasiment à balancer.

D. L. Wieder, *Language and Social Reality: The Case of Telling the Convict Code*, La Haye, Mouton, 1974, p. 139

Magalie Boumaza

GSPE (Groupe de Sociologie Politique Européenne) IEP de Strasbourg

Auto Analyse

L'EXPÉRIENCE D'UNE JEUNE CHERCHEUSE EN "MILIEU EXTREME" :

Une enquête au Front National

L'explosion du Front national et du phénomène Le Pen au milieu des années 1980, a suscité des études sur ce mouvement d'abord axées sur la sociologie électorale¹. Il s'agissait de répondre à la question – qui vote Le Pen ? – pour comprendre ce qui amenait des citoyens à s'exprimer pour un parti d'extrême-droite dont les valeurs *a priori* se fondent davantage sur la trilogie «Travail, Famille, Patrie» que «Liberté, Egalité, Fraternité». Si ces recherches sur les électeurs font encore l'objet de monographies locales², ce sont les travaux sur les élites frontistes, les réseaux, les militants, les adhérents qui ont intéressé les politistes et les sociologues au cours des années 1990³. Ces études mobilisent les concepts de l'action collective, la sociologie partisane, militante, la socialisation politique... Or, ces travaux à l'inverse des premiers cités, ne se basent pas principalement sur des enquêtes quantitatives (sondages, questionnaires, échelles d'attitudes) mais fondent leurs analyses sur des enquêtes qualitatives⁴ (entretiens, observations participantes...).

Notre réflexion s'inscrit dans cette démarche et vise à comprendre les ressorts de l'engagement, du militantisme des jeunes au sein du Front national tout en étudiant le travail partisan entrepris vis-à-vis de cette jeunesse nationaliste. C'est pourquoi nous nous fondons, depuis 1996, sur des entretiens réalisés auprès d'abord de jeunes frontistes mais aussi de dirigeants frontistes, et ce, dans différentes sections à travers la France (Strasbourg, Lille, Paris, Toulouse, Marseille, Toulon...), à l'occasion des rendez-vous politiques qui rythment la vie militante de ces frontistes (réunions de sections, permanences, campagnes électorales, meetings, fête des «bleu blanc rouge», universités d'été, congrès...). Ce matériau permet de reconstituer les carrières militantes et politiques de ces «outsiders» patriotes et de revenir sur la socialisation politique c'est-à-dire l'assimilation d'une culture politique spécifique transmise et/ou par la famille et/ou par le parti. Ainsi le Front national en apprend sur les autres partis, mais revendique sa spécificité. En d'autres termes, cet «outsider» de la politique illustre des logiques partisans, militantes que l'on retrouve dans d'autres partis politiques, et ce, en affirmant son originalité.

1 On pense aux travaux de Nonna Mayer, Pascal Perrineau., Nonna Mayer (dir), Pascal Perrineau (dir). *Le Front national à découvert*. Paris : PFNSP, 1^{ère} édition 1989, 2^{ème} édition, 1996 et de nombreux articles.

2 Valérie Babize. *Le vote Front national*, Toulon. Mém. IEP : Aix – Marseille 3, IEP, 1998-1999, dir. : B. Etienne.

3 Guy Birenbaum. *Le Front national en politique*. Paris : Balland, 1992. Birgitta Orfali. *L'adhésion au Front national*. Paris : Kimé, 1990., Thierry Choffat. *Les militants du Front national*, dirigé par Etienne Criquei, soutenue en 1994 à Nancy. Valérie Lafont. *Carrières de l'extrême, militants FN*. Thèse en cours à l'IEP de Paris sous la direction de Nonna Mayer,

4 Sur la littérature relative à ces techniques d'investigations, quelques indications bibliographiques non exhaustives. Renaud Dorandeu. «Enquêter sur le terrain». *Saisons d'Alsace* N°129, automne 1995, p. 33-36.

L'objectif de cette communication consiste d'une manière générale à réfléchir sur le rapport que l'on entretient avec son terrain de recherches, en questionnant en particulier la pertinence du principe de neutralité axiologique dans le cadre de l'appréhension scientifique de cet objet fort polémique via des investigations basées sur l'observation participante et le recours aux entretiens, face à des acteurs qui mettent fréquemment en avant un discours militant très construit.

C'est à partir du sens à donner à de telles investigations menées dans l'univers frontiste que l'on tentera d'analyser cette posture ambiguë qui oscille entre réflexes militants et détachement scientifique : un mélange des genres en quelque sorte.

CE QU'ENQUÊTER AU FRONT NATIONAL VEUT DIRE

Mener des investigations auprès de militants frontistes ne va pas de soi. On étudiera donc les conditions qui président à la réalisation de ce type d'enquête. Un travail réflexif devient alors nécessaire pour comprendre les stratégies de présentation de soi et les manières dont nous sommes perçue par nos interlocuteurs..

Des stratégies de présentation de soi⁵ au service d'une identité «hérétique»

Que penser de la réalisation d'une enquête dans un univers viril, mixophobe, sexiste, par une femme, issue d'un couple mixte ? *A priori* enquêter sereinement au Front national apparaît, dans ce cas, une gageure. Ajoutez à cela notre engagement politique et militant contre le Front national et les relations envisagées sont encore plus clivées surtout si l'on considère le rapport complexe à l'altérité entretenu par les frontistes. Et pourtant... A y regarder de plus près, on constate que disposer d'un habitus de militant, qu'utiliser une approche «de genre» et qu'analyser la manière dont on est perçu par nos interlocuteurs sont autant de facteurs de rapprochement entre les deux parties. Doubles d'une présentation de soi souvent «bricolée», ces pré-requis réunis fonctionnent comme des conditions favorables à la réalisation de l'enquête.

Une identité *a priori* «diabolique»...

La seule identité civile - porter un nom à consonance maghrébine - constitue effectivement un handicap de taille quand on entreprend d'enquêter au Front national de surcroît quand on est issu d'un couple mixte. En effet, les militants frontistes s'ils essaient parfois d'édulcorer leur xénophobie⁶, sont

exaspérés par un autre «crime» : le mélange entre différentes « races ». Ils véhiculent une peur quasi-fantasmatique de l'étranger, et « haïssent » celles et ceux qui ont commis cette « faute » encore plus grave pour eux. Cette mixité altère la pureté du sang, certains n'hésitent pas à parler de souillure. Un problème se pose alors pour les frontistes : l'étranger est identifiable mais le produit de ce type de mélange « black - blanc - beur » ne l'est pas forcément, ce qui entretient encore plus ce sentiment de peur face à l'inconnu. On préfère donc savoir à qui l'on a affaire, plutôt que de conjecturer sur l'inconnu. En ce qui nous concerne, notre physique ne laisse pas transparaître cette double appartenance culturelle. Nous pouvons rencontrer plus facilement ces militants à qui il ne vient pas systématiquement à l'idée de demander nos origines.

Un autre filtre qui découle du premier inter-fère dans nos observations. Nos convictions religieuses ne facilitent pas l'intégration dans un groupe de jeunes qui aiment boire de l'alcool ou encore manger du saucisson. En effet, quand on respecte les règles musulmanes, il est souvent délicat de ne pas accepter un verre à boire ou encore de manger un repas contenant du porc. Là encore nous tenions à observer nos pratiques bien que certains de nos amis nous avaient conseillée de mettre « un petit peu de vin dans notre eau !!! ».

Notre handicap ne repose pas exclusivement sur ces aspects de notre identité, surtout quand on enquête dans un milieu éminemment masculin. En effet, les militants frontistes sont en grande majorité des hommes et d'ailleurs notre corpus d'entretiens - 35 au total - est à 95% composé de témoignages masculins. Aussi, une femme peut rencontrer des difficultés à pénétrer dans cet univers viril⁷, ritualisé.

Enfin, n'oublions pas de préciser que nous aussi nous étions au début de notre thèse une militante syndicale, d'un syndicat étudiant de gauche, que l'on était étiqueté comme

5 Erving Goffman. *La mise en scène de la vie quotidienne*. T1. La présentation de soi. Paris, Minuit, 1973.

6 L'arsenal juridique en vigueur, loi Pleven de 1972 et loi Gaysot de 1990 censurent les militants qui voudraient tenir des propos ouvertement racistes. Néanmoins, la plupart par goût de provocation, n'hésitent pas à braver cette épée de Damoclès. On y reviendra dans la seconde partie.

7 Marc Angenot. « Masses aveuilies et militants virils », *Politix*, N°14, 1991, p.79-86.

gauchiste par les militants locaux du Renouveau Etudiant qui savaient qui nous étions. Globalement nous avions tout pour plaire à ces jeunes frontistes et à leurs dirigeants...

... édulcorée par une présentation de soi parfois « bricolée »

Sans pour autant abandonner notre identité de base, nous avons procédé à des ajustements de circonstance nous permettant d'approcher sereinement nos militants. D'une part nous nous sommes fabriqués des identités, avons enfoui d'autres facettes et avons mobilisé des ressources pertinentes dans cet espace.

Au début de nos investigations, un des réflexes de notre directeur de thèse a été de nous proposer d'enquêter sous le nom de jeune fille de notre mère alsacienne. Selon lui – et la proposition était tout à fait compréhensible au regard d'autres enquêtes menées incognito⁸ – il nous serait plus facile d'approcher ces militants avec un nom « français » qu'avec un nom à consonance maghrébine. Notre directeur de thèse préconisait une falsification de notre identité, pour camoufler ce stigmate. Personnellement, nous avons refusé, privilégiant une enquête à découvert. A cela une raison majeure, ce bricolage identitaire nous mettait mal à l'aise et pouvait être à l'origine de lapsus dommageables.

Force est de constater que ce choix s'est révélé fructueux et n'a suscité aucune réaction de rejet de la part de nos interlocuteurs⁹, qui ne cherchaient même pas à savoir qui nous étions. Certains tout de même, intrigués, curieux (notamment les plus anciens qui avaient fait la guerre d'Algérie et pour lesquels ce nom rappelait des choses), demandaient l'origine de notre nom. Nous expli-

quions le plus naturellement du monde que nous étions issue d'un couple mixte que notre mère était française, alsacienne et que notre père était algérien kabyle. Visiblement d'ailleurs, les Kabyles bénéficient d'une image plus positive que les Maghrébins car ils ne sont pas considérés à proprement parler comme des Arabes. De plus, il serait mal venu pour un militant de donner une image de raciste primaire, alors qu'ils sont dans une logique de réhabilitation. Toutefois, sur les conseils d'une jeune doctorante qui s'était rendue à Toulon, nous avons omis de donner notre nom de famille, jouant sur notre prénom Magali, d'origine provençale, lorsque, en juillet 1999, nous avons rencontré le jeune responsable du FNJ de Toulon qui avait la réputation d'être intolérant et raciste. Nous gardons un très mauvais souvenir de cet épisode toulonnais, car nous étions mal à l'aise tout au long de la rencontre, et de plus, notre interlocuteur, nous avait fait comprendre qu'il s'était renseigné lorsqu'en prenant congé il nous dit « *j'espère qu'un jour tu militeras avec nous, Inch' Allah* ». Depuis, nous n'avons plus renouvelé ce type d'expérience.

En ce qui concerne notre double culture, pour certains mixophobes, nous taisions nos origines endurent en silence la violence verbale qui s'exerçait contre nous lorsque ces derniers nous servait des logorrhées xénophobes.

8 On pense notamment aux enquêtes journalistiques d'Anne Tristan, *Au Front*, Gallimard, 1987, 257 pages. et d'Yves Zelig, *Retour du Front : à la rencontre des enfants de Jeanne D'Arc et de Jean-Marie Le Pen*, Paris, Barrault, 1985, 172 pages.

9 En tout et pour tout deux militants mégrétistes, aujourd'hui au MNR, n'ont pas donné suite à ma demande d'entretien.

La soirée au restaurant (Lille juillet 1998)

Je leur fais comprendre que j'ai moi aussi très faim et que si c'était possible, j'aimerais bien me joindre à eux. Ils sont enthousiastes « *Comme ça il y aura une fille avec nous, bien sûr tu es la bienvenue* ». On arrive au « Bistrot Romain » mais il n'y a pas de table de libre alors on se rabat sur le Flam's. Une table pour 8 est libre, on s'installe. Je me retrouve entre R. et G. La description de l'interaction est intéressante par rapport aux représentations et par rapport à mon identité. Tous les gars s'accordent pour une formule dessert (c'est-à-dire tarte flambée à volonté et dessert) et qui dit tarte flambée, dit lardons donc porc. L'un d'eux lance : Formule dessert pour tout le monde. Je l'interpelle : « *Non pour moi pas de formule, je prendrai une salade* ». Il me répond « *Evidemment il y a une gonzesse et elle ne peut pas faire comme les autres ! je plaisante* ». Puis un autre commande une tournée « *Et un demi pour tout le monde* ». Rebelote : je suis obligée de leur dire que pour moi ce sera un jus d'orange. Alors mon voisin d'en face, J. me lance « *Tiens, pas de porc, pas d'alcool?* ». Je lui réponds « *C'est simple je suis végétarienne et en ce moment je prends des médicaments qui ne sont pas compatibles avec l'alcool* ». Je ne sais pas s'il m'a cru en tout cas personne ne m'a posé de questions par la suite. Il y en a juste un qui était étonné que je sois végétarienne.

Mais le repas peut devenir une véritable corvée, comme à l'université d'été du FNJ de juillet 2000 : « *...Quand je vois arriver l'entrée : je tire déjà la tête : pâtée de campagne, tête pressée, (porc), je fais l'impasse en expliquant que je suis végétarienne. Puis arrive du rôti de porc et haricots verts au beurre, là je mange des haricots avec du pain puis je me rattrape sur le fromage et les fruits (je prends une banane). Bien sûr je dois déployer une stratégie pour éviter de manger du porc, j'explique que je suis végétarienne. Personne ne sourcille, tant mieux. A table on sert un pichet de vin et une cruche d'eau, les filles boivent de l'eau, ça tombe bien, moi aussi. Du coup personne ne fait de réflexion* ».

Comment refuser une coupe de champagne lors d'une réception à l'université d'été du Front national ? « *F. se dirige vers les coupes de champagnes, je lui explique que je me suis fait arracher une dent de sagesse et que je suis sous antibiotiques et que je ne peux pas boire d'alcool (ce qui est à moitié vrai)* ».

port d'une jupe culotte¹⁰. On évitera, par exemple, de porter une bague d'oreille qui peut susciter l'intérêt « malsain » de certains et nous assimiler à une communauté stigmatisée par les frontistes. De la même manière je ne porterai pas de baskets ou de casquette synonyme d'appartenance « à la cité et aux bandes de jeunes ». Pour preuve les réactions de nos interlocuteurs à Lille en nous voyant arborer un coupe vent de couleur orange : « *Gr. me fait une remarque sur la couleur orange de mon coupe-vent « c'est pour ne pas te perdre la nuit!* ». Je lui réponds « *entre autres* ». et L. de rajouter « *c'est pour les collages de l'UNEF-ID.* ».

Etre une femme dans un univers masculin, peut devenir un avantage car les jeunes militants frontistes sont des hommes comme les autres à ce niveau. Ils aiment pavoiser devant la gent féminine et une relation de séduction s'instaure entre eux et la jeune chercheuse. Ils sont de prime abord distants mais très vite ils se prennent au jeu. « *Magali, je tiens à ce que tu sois à mes côtés, ta compagnie m'est agréable* ». Dans cet univers machiste, l'homme s'installe dans le rôle du protecteur, « *Je m'apprête à les saluer quand R. me dit « Mais qu'est ce que tu fais? » « Je vous quitte, je rentre chez mon hôte ». « Ah mais non, tu ne rentres pas seule, on te raccompagne. Tu es dans quel quartier? » « Près de Wazemmes » « A Wazemmes? ça craint là-bas, tu seras escortée, de toute façon c'est sur notre chemin. ». « Bon les gars on raccompagne la charmante demoiselle et après on va se boire cette bière » » (Lille juillet 1998).*

L'extrait qui suit est révélateur de la conception que se font certains garçons du rôle que les filles ont à jouer dans le militantisme nationaliste : R : « *la vie est un combat politique* » c'est Vial qui nous dit cela. On apprend l'esprit d'entraide, la vie en communauté, on apprend à vivre avec des gens qui ont les mêmes idées, avec les plus forts et les plus faibles, par exemple

10 Ce fut le cas dans la Région PACA (Toulon, Marseille) car il faisait chaud et que je ne pouvais pas me présenter en short. Et ce fut le cas lors de l'entretien avec Jean-Marie Le Pen.

Des soins particuliers sont apportés à notre hexis corporelle, nous autorisant parfois le

porter les sacs des filles en randonnée mais moins chez les garçons car on a plus de fierté, tu serres les dents.

Les filles nous aident pour les tâches ménagères.

Q : ah bon ?

R : enfin tout le monde participe, les filles ont du caractère pour se faire respecter. (entretien du 17/2/00 homme MNJ, 22 ans, cadre de BTP, père directeur de carrières, mère couturière en hôpital).

Si l'on adopte une analyse en termes de socialisation politique, on constate que l'on est de moins en moins perçue comme la fille à protéger mais davantage comme une complice qui ressemble à ces militants. En effet, nous sommes la première à revendiquer un genre plutôt masculin ne serait-ce dans l'allure physique (cheveux courts, port de vêtements masculins). Certains dirigeants du FNJ sont prêts à admettre que les filles qui militent ont « ce côté un peu garçon », témoignage de Guillaume Luyt, directeur du FNJ jusqu'en avril 2000.

« R : déjà les filles s'engagent beaucoup moins que les garçons

Q : c'est lié à quoi, c'est parce que c'est dur d'être militant nationaliste ? parce que

R : c'est parce que c'est un milieu qui a quand même ses codes, ses rites et c'est vrai qu'il y a quand même une dimension physique qui est assez importante. Sachant que les filles qui s'engagent sont généralement beaucoup plus décidées, beaucoup plus courageuses, beaucoup plus performantes, beaucoup plus saines que les garçons. Il y a beaucoup de filles sympathisantes. Mais, en revanche quand une jeune femme s'engage chez nous elle a généralement beaucoup plus de qualités que des garçons qui l'entourent, c'est indéniable.

Q : vous dites codes, rites c'est quoi, parce que je veux dire c'est des codes et des rites qui font que les filles en soient exclues ?

R : bien je dirai une soirée de collage c'est quand même une ambiance un peu particulière et tout. Donc, il y a des filles qui ont ce côté un peu garçon qui le revendiquent parfaitement mais bon comme il y a d'ailleurs quelques garçons qui ne supportent pas cet esprit un peu guerrier, militaire ou je ne sais pas comment on pourrait dire

cet esprit un peu corps de garde aussi qui hein bon il y a quand même une présence de la bière qui est assez important, (je souris) bon c'est ça, c'est plutôt ça qu'autre chose. Et puis, c'est vrai que bon il y a un côté, comme dans tout groupe de militants d'ailleurs, on a nos marottes, les militants, j'ai jamais vraiment fait partie de tout cela mais c'est vrai on peut discuter pendant trois heures sur la sortie du dernier album d'un groupe à peu près inconnu qui généralement ne fait pas dans la dentelle, pas forcément ».

Ce côté garçon, justement nous autorise à participer à des opérations de collages nocturnes, à rester auprès des jeunes desquels on est si proche qu'on pourrait parler de proximité de genre voire d'homogénéité. Cette altérité homme/femme se transforme en une relation de familiarité si on retient une lecture en termes de genres.

Habitus militant, conjoncture politique : usage d'éléments favorables au chercheur

L'expérience militante même opposée, quand elle est revendiquée, force le respect de ces jeunes militants qui voient une sorte de proximité liée à l'habitus militant.

Alors que je révèle mon engagement à l'UNEF ID, l'un des étudiants me répond : « je préfère être avec un rouge qui annonce clairement la couleur qu'un mec qui joue l'hypocrite ». (notes de terrain, Lille juillet 1998).

« Je respecte les militants même s'ils ne sont pas de mon bord » nous confie Jean Lin Lacapelle, président de Génération Le Pen.

Alors que nous ne faisons aucun effort de dissimulation, certains de nos interlocuteurs se font une représentation erronée de nous. C'est le cas de ceux qui pensent, à tort, que nous sommes harkie¹¹. Nous n'y avons pas pensé, mais à y réfléchir notre prénom français, provençal accolé à un nom maghrébin peut laisser penser que nous en serions une.

¹¹ Sachant que pour notre père, être assimilé à un harki constitue une véritable insulte.

En effet, un de nos interlocuteurs s'est repris pour ne pas nous offenser (de son point de vue) : « ...plus comment dire les harkis du PS et du PC qui sont venus de l'extrême-gauche, et encore je peux vous faire remarquer que je lui donne un côté péjoratif qui n'est pas celui qui est dans mon esprit mais disons qu'ils sont le bras armé de la cause socialo-communiste... » entretien du 17/03/00 Martial Bild, ancien directeur du FNJ (1986-1992). Du coup, on bénéficie d'une certaine sympathie auprès de certains dirigeants.

La possibilité d'obtenir des entretiens est facilitée par le fait que les militants se sentent légitimés à parler au nom de leur parti. Quant aux observations participantes, elles bénéficient d'une conjoncture favorable – l'après scission – que le Front national exploite pour se montrer plus respectable.

Le profane se demande toujours pourquoi on accepte de prendre de son temps pour répondre à des questions parfois embarrassantes. Nous nous sommes aussi posé cette question et nous tentons d'essayer de comprendre ce qui fait qu'un militant vienne à un rendez-vous à 60 km de son lieu de travail, juste après son travail pour rencontrer une inconnue qui *a priori* ne lui apportera rien.

Tout d'abord, en simple « profane » on se sent flatté de savoir que l'on peut intéresser quelqu'un et souvent on aime parler de soi tout simplement. De plus, la curiosité incite à savoir qui est cette personne qui souhaite vous voir et comprendre qui vous êtes, mais surtout, quand on est militant, on se sent investi d'une mission qui consiste à répandre ses idées auprès d'un maximum de personnes et surtout tout militant souhaite convaincre. Du coup ce dernier se sert de l'entretien pour promouvoir ses idées, expliquer le programme du parti. L'entretien devient une tribune de choix. Ceci se révèle d'autant plus vrai pour les militants frontistes qui sont stigmatisés par la presse et par les militants des autres formations politiques. Donc l'idée de pouvoir s'entretenir avec une personne neutre invite à s'exprimer plus librement, sans être sur ses gardes à chaque

phrase prononcée. Ce qui explique d'ailleurs les dérapages.

Le discours politique est plus ou moins construit, rôdé selon que l'on a affaire à un militant de base ou à un dirigeant. Par ailleurs, les militants ont intégré le fait qu'ils sont les ambassadeurs de leur parti et dans leur formation, on les invite à accepter les interviews dans la mesure où elles permettent de parler du Front national. Carl Lang, secrétaire général du Front national explique que du moment que le Front national n'est pas diabolisé, il ne faut pas hésiter de prendre la parole. C'est précisément le cas dans un entretien à usage universitaire qui n'a pas vocation à stigmatiser ces militants mais à les comprendre.

Parmi ces militants, certains se sentent moins autorisés que d'autres à prendre la parole au nom du collectif. Les nouveaux militants pas très aguerris précisent qu'ils ne connaissent pas bien le programme du Front national et qu'ainsi ils ne peuvent s'exprimer, donner leur avis sur tel ou tel sujet. Mais quand on explique la démarche et qu'on les invite à parler de leurs pratiques, de leur engagement, généralement, ils acceptent.

Dispositions militantes à la prise de parole en public, délégation politique, consignes favorables du parti doublées d'une stratégie d'ouverture du Front national représentent une bénédiction pour le chercheur.

L'exploitation de la scission : une pseudo opération de séduction

Au début de notre thèse, nous redoutions que l'observation participante ne soit pas possible. D'autres chercheurs s'étaient déjà essayé à cela, éprouvant de grandes difficultés.

Dans un premier temps nous avons privilégié les entretiens et ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles que nous avons pu participer à des rendez-vous politiques. En effet, le Front national se présente comme un mouvement qui n'a rien à cacher et ce, surtout depuis la scission de janvier 1999. Le mouvement national a entamé une véritable politique de réhabilitation jouant

sur la séparation d'avec le "groupuscule" extrémiste de Bruno Mégret. Le parti de Jean-Marie Le Pen base dès lors sa communication sur l'ouverture de ses portes. Ainsi le Congrès d'avril 2000, l'université d'été d'août 2000 avaient pour thème la liberté. Liberté toute relative car la première partie du Congrès se déroulait à huis clos ainsi que les travaux de l'université d'été.

De plus, un autre élément joue en faveur du sociologue. Le Front national ayant perdu de l'audience électorale, et considéré comme un groupuscule marginalisé, n'intéresse plus les chercheurs. Or, quand on tient sous sa main, une jeune chercheuse en science politique qui porte un intérêt certain pour votre mouvement, il est de votre devoir d'exploiter l'aubaine. Du coup, on s'est vu devenir la « caution scientifique » de Jean-Marie Le Pen lors du dernier Congrès. Il n'a pas hésité à toiser les journalistes à l'issue de la conférence de presse sur le mode : « regardez notre mouvement intéresse les chercheurs, cette jeune fille est une scientifique qui travaille sur le Front national » D'abord on parle entre nous, mais Jean-Marie Le Pen lève la voix, histoire d'attirer l'attention sur nous. Il veut montrer que des chercheurs s'intéressent au Front national et d'ailleurs il le dira aux quelques journalistes « je suis en train de m'entretenir avec Mademoiselle qui est chercheuse en science politique et qui s'intéresse à des questions fort passionnantes sur l'engagement en politique. Elle et moi discutons de choses scientifiques (il appuie bien dessus) des plus intelligentes ». Il veut bien montrer que le Front national n'est pas mort, et qu'il est toujours un sujet de réflexion. Je suis en quelque sorte sa « caution scientifique » dans ce congrès et il utilise à fond ma présence comme pour toiser les autres journalistes qu'il disqualifie. Pour exemple : « elle me pose des questions très pertinentes. Je me réjouis de pouvoir lui répondre ». moi ça me fait sourire puisque ma position est des plus confortables. » notes de terrain avril 2000.

Prise de risques dans un univers hostile : une spécificité frontiste ?

La prise en compte d'un espace *a priori* « hostile » implique des prises de risques dans le cadre d'une relation sociale - que sont les entretiens et l'observation participante - particulièrement négociée et fragile. D'où la nécessité pour le chercheur de donner un maximum de garanties pour rassurer ses interlocuteurs.

Approches des militants et investissement progressif des lieux frontistes.

Une enquête sociologique ne s'improvise pas, elle est le fruit d'une mûre réflexion, d'arbitrages réfléchis, dit-on.. Cette vision idyllique ne correspond pas toujours à la réalité. En effet, le choix d'une ville dépend des connaissances que l'on a sur place, des facilités matérielles. En outre même si on planifie les entretiens c'est souvent sur place que se négocie l'entretien rendant l'entreprise aléatoire.

Le succès de nos investigations tient cependant à la constitution d'un réseau solide de militants. Nous avons intégré au fur et à mesure les difficultés qui se présentaient à nous pour tirer le meilleur parti de ces expériences.

Au départ, on s'est contenté de rencontrer des militants de base du Renouveau Etudiant strasbourgeois (on commence toujours par ce qu'on a sous la main !). On se rappelle que notre tout premier entretien s'est réalisé dans la cité universitaire où l'on résidait. Notre interviewé étudiait le droit dans notre promotion et mieux, il habitait le même bâtiment que nous un étage plus haut. On ne pouvait pas faire plus proche ! Puis avec le temps, on s'est essayé aux militants d'autres villes pour partir à la découverte d'autres cultures locales, puis aux responsables locaux, départementaux, régionaux, nationaux du FNJ pour acquérir une légitimité afin de pouvoir approcher les dirigeants du Front national. La conjoncture aidant, certains de nos contacts ont évolué dans la structure frontiste. Ainsi le responsable du FNJ de Toulouse, de Haute Garonne, rencontré en 1997, devient en janvier 2000 chef de cabinet du président Le Pen. C'est en renouant contact avec lui que progressivement on parvient d'abord à interviewer des anciens directeurs nationaux du FNJ depuis la création

du FNJ pour finalement rencontrer Jean-Marie Le Pen en personne. Cette légitimité acquise au fil de nos rencontres s'est essentiellement faite du bas vers le haut en respectant la hiérarchie qui fait sens au Front national. Pourtant cette légitimité fonctionne du haut vers le bas. Désormais, quand on souhaite interviewer un militant frontiste, on lui explique qu'on a rencontré Jean-Marie Le Pen et cette seule évocation résonne comme un « sésame ouvre toi ! ».

Nous avons aussi consolidé nos réseaux avant la scission auprès des mégrétistes, ce qui nous a permis de rencontrer des jeunes du MNR, du MNJ, plus réticents que les frontistes.

Toute cette réussite est aussi le résultat d'une constante mise en confiance de nos interlocuteurs. Cette pénétration progressive dans l'univers frontiste, a été rendu possible car nous avons soigné nos contacts auprès des personnages influents car d'un contact réussi dépend la poursuite de l'enquête. Parfois, le hasard joue en notre faveur. C'est le cas quand on interviewe Erwan Le Gouëllec lors du congrès du Front national en tant que secrétaire régional du FNJ Bretagne et qu'il devient quelques jours après directeur national du FNJ après la démission de Guillaume Luyt.

Cette approche des militants esquissée il nous reste à décrire les lieux¹² dans lesquels se déroulent ces interactions et de montrer en quoi elles représentent des prises de risques plus ou moins élevées.

La littérature sur les entretiens et les observations participantes dépeignent bon nombre de lieux, de situations limites. En ce qui concerne le Front national on se retrouve dans des situations extrêmes voire hostiles

La panoplie des lieux dans lesquels nous avons enquêté est graduée de la prise de risque nulle à un risque très élevé : des lieux neutres où le risque est quasi nul. Il s'agit d'une part des institutions telles que les Hôtels de la Région (Alsace, 4 entretiens, PACA (1)) le Parlement Européen à Strasbourg (3), l'IEP de Strasbourg (1) ou encore les services de la mairie de Toulon (1) et d'autre part des lieux publics (cafés (Strasbourg (2)), Lille (2) Reims (2)), bistrot (Saint-Cloud (1)), bancs publics (Strasbourg (1)).

Des lieux frontistes où la prise de risques évolue.

Plusieurs entretiens de sont déroulés dans les *locaux des fédérations Front national* (Toulouse (1), Lille (2), Marseille (1)) ou du MNR (Marseille (1)). Nous nous y sommes rendue toujours avec un nœud dans l'estomac, nœud qui s'estompait au fur et à mesure de l'entretien. Selon les cas de figures nous étions seule avec notre (nos) interlocuteur(s) ou bien autour s'agitait des secrétaires, des militants... deux entretiens se sont déroulés au siège national du Front national à Saint – Cloud au "Paquebot". La première fois, la pression était à son comble, y pénétrer représentait une grande prise de risque car dans notre imaginaire on associait le "Paquebot" à un bunker. Nous avons aussi profité de l'occasion de rassemblements militants pour réaliser des entretiens (meetings à Paris (1), congrès à Paris (2), université d'été à Neuvy/Barangeon (1)). Mais c'est surtout à ces occasions que l'on a procédé à des observations (meeting du MN à Strasbourg, fêtes des « bleu blanc rouge » (1998, 2000). université d'été à Neuvy/Barangeon du FNJ et du Front national. On intègre dans ces lieux frontistes les bars ouvertement nationalistes.

Cet extrait illustre la façon dont le chercheur perçoit le risque : « Paris jeudi 2 mars 20h25 aux abords de la salle Wagram : je regarde autour de moi les personnes qui s'amassent devant l'entrée. Beaucoup de personnes âgées, de rang social élevé, peu d'ouvriers, pas tellement de jeunes, des skinheads... Je ne me sens pas très à l'aise car je me retrouve tout de même dans un univers « hostile » et je suis soulagée quand L. apparaît, tout de suite la pression retombe. Autour de la scène on voit les vigiles du DPS circuler avec leurs oreillettes et leurs talkies-walkies, deux tournent autour de moi, me jettent un regard glacial, je suis tétanisée, je n'ai qu'une envie c'est partir mais je ne peux pas car vu que je suis devant la scène je serais obligée de passer devant tout le monde. J'attends sagement non sans crainte la fin du meeting, là encore pression, car la salle met du temps à se « vider. » notes de terrain mars 2000.

12 Juste un mot sur les conditions de passation d'entretien, d'observation : on peut se retrouver assise sur une chaise à un bureau, sur les marches d'un escalier, par terre, près d'un bassin d'eau, dans un bar VIP, avec l'interlocuteur en face, à côté, à table aussi.

Parfois les peurs sont fondées car la menace est réelle ce fut le cas lors d'une permanence du FNJ où nous nous sommes retrouvée face à 18 garçons dont l'un eut une réaction hos-

tile par rapport à l'annonce de mon engagement à gauche. Mais finalement tout s'est bien terminé car nous avons eu un sursaut de défense : « Certains d'entre eux sont refroidis par rapport à mon engagement d'autres n'hésitent pas à me prendre à parti : « mais alors si tu étais à l'UNEF-ID, on est des sales fachos pour toi ? Non, je viens ici pour comprendre votre militantisme sinon ça ne sert à rien que je vienne ici. Mais on est des sales fachos et on va te casser la gueule. (à ce moment je me sens super mal à l'aise et la seule chose qui me vient à l'esprit) et bien allez-y, (j'ouvre mes bras) mais je ne crois pas que vous le ferez parce que vous êtes des hommes d'honneur l'un d'eux me répond « tu as raison on ne va pas taper une femme, c'est pas notre truc ». notes de terrain juillet 1998.

Des relations d'échanges basées sur le don de soi et le contre don des autres acteurs.

Réaliser des entretiens ne va pas de soi. Il faut que s'établisse un climat de confiance parfois difficile à mettre en place. Ainsi révéler son identité à une personne que l'on ne connaît pas ne va pas de soi surtout si l'on doute de la sincérité et que l'on craint l'usage qui sera fait de cette information. Généralement les militants rencontrés n'ont pas éprouvé de difficultés à décliner leur identité. Un seul se contentera de donner son prénom.

« Je demande à L. son identité. Il montre sa réticence à me divulguer son identité. Je lui explique que vis-à-vis de l'Université je dois pouvoir présenter un minimum de garanties quant à l'authenticité de mon matériel empirique. Concernant les entretiens la moindre des choses est d'avoir le nom, le prénom, l'âge et les fonctions de mon interlocuteur. Je lui explique aussi que l'anonymat est garanti quant à l'usage des données. L. est d'accord à condition que de mon côté je me présente clairement. Je lui tends ma carte d'étudiante, il est satisfait. » notes de terrain juillet 1998.

Les garanties que l'on doit donner sont de tout ordre. Ainsi à notre arrivée à Neuvy/Barangeon lors de l'université d'été du

FNJ, les organisateurs nous ont donné des consignes (ne pas enregistrer, ne pas prendre de photos) à respecter, consignes d'ailleurs aussi aux participants et nous ont demandé d'ouvrir notre sac¹³ : « Encore une chose, aujourd'hui, Magali qui est étudiante va passer toute la journée avec nous ». Je les salue : « bonjour », ils me saluent tous en chœur « bonjour », Erwan poursuit « Elle fait une recherche sur le Front national et elle vient observer comment se déroule notre Université d'été, elle est notre invitée. Si elle vous pose des questions, sachez que vous n'êtes pas obligés de lui répondre, vous avez compris ». J'interviens « vous savez je ne pose pas des questions indiscrettes » Erwan reprend « Vous n'êtes pas obligés de lui répondre. voilà, au garde à vous ! » (ils sont tous au garde à vous), « rompez ! » ils rompent et se dispersent. Erwan vient vers moi, il est accompagné de Dominique Chaboche (membre du bureau politique, chargé des relations avec les délégations étrangères, il est de la génération Le Pen, un des membres fondateurs). Il me serre la main, je le salue. Erwan me donne des indications, « tu peux circuler comme tu veux dans les salles où se déroulent les ateliers et ailleurs dans le château sauf dans les dortoirs. OK, c'est bon. Encore une chose (devant Dominique Chaboche), dans ton sac, tu n'as pas de caméra, une vidéo, des choses comme ça ? (Je le rassure et j'ouvre mon sac en gage de bonne foi et lui montre mon contenu), tu vois, j'ai mon dictaphone comme d'habitude, des cassettes, je comptais faire un entretien avec Roger Holeindre. Ok, ça c'est bon, pas de problèmes, nous on n'aime pas les caméras, c'est tout, on n'aime pas qu'on prenne des images (il regarde un sachet intrigué, moi pour le rassurer je l'ouvre aussi), par contre je ne sais pas si Roger sera disponible, il a beaucoup de choses à faire mais tu peux voir avec lui. Et dans le sachet il y a une bouteille d'eau et un croissant, voilà. Non, non, c'est bon, tu peux circuler (il est décontenancé et Chaboche le regarde en me souriant). J'ai besoin d'un badge ? Ah oui, tu peux demander un badge

13 Pierre Fournier. « des observations sous surveillance ». *Genèses*, savoir-faire, « trajectoires », 24, sept. 1996, p. 103-119.

à l'entrée, bonne journée. Merci Erwan, encore merci. Oui, tu sais qu'on te fait une fleur de pouvoir participer à cette journée » (notes de terrain, juillet 2000).

L'utilisation du magnétophone est soumise également à négociation. Là encore dans la majeure partie des cas, les jeunes frontistes et leurs dirigeants acceptent volontiers d'être enregistrés en précisant « *nous n'avons rien à cacher* ».

Toutefois on note une différence de culture politique entre les frontistes et les mégrétistes en particuliers les vialistes (partisans de Pierre Vial). Ces derniers prennent davantage de précautions. Tout d'abord, ils demandent un maximum de garanties concernant notre travail. Outre les questions classiques qui est le directeur de thèse¹⁴?, à quel IEP êtes vous rattaché?, depuis quand étudiez-vous le Front national?, qui avez-vous déjà rencontré comme responsables, comme militants? Les plus radicaux, se renseignent sur notre appartenance éventuelle à un groupe gauchiste ou une association anti Front national (Ras L'Front) afin d'être sûrs qu'on ne vient pour une mission d'infiltration.

Là encore il faut rassurer l'interlocuteur, asseoir sa position de scientifique « *tu vois c'est un travail universitaire, je m'intéresse à l'engagement des jeunes en politique, j'essaie de comprendre les raisons de cet engagement par rapport à la socialisation politique, à la transmission des valeurs politiques* ».

Effectivement, ôter cette tension supplémentaire (c'est-à-dire devoir écrire et gérer l'interaction simultanément) qui viendrait se rajouter à celle de l'entretien lui-même, permet de rendre plus « agréable » la discussion même si la violence symbolique liée au contenu des propos reste souvent forte.

Néanmoins la présence du dictaphone même pour ceux qui l'acceptent dérange quand on veut faire une confidence, à ce moment-là on éteint l'appareil. Notons aussi que le chercheur a toujours la hantise d'une panne technique et jette toujours un coup d'œil attentif sur la cassette (on a eu parfois des mauvaises surprises).

14 Selon les lieux on connaît le directeur de thèse. Stéphane Bourhis, par exemple, à Strasbourg, connaît les travaux de Monsieur Dorandeu.

Si le statut de scientifique suffit à convaincre la majeure partie des interlocuteurs, certaines situations nécessitent de revendiquer d'autres ressources dont on ne dispose pas forcément. Parfois, l'aide de dirigeants, voire du président en personne se révèle précieuse ce fut notamment le cas lors du XI^e congrès du Front national qui s'est déroulé à Paris du 28 au 30 avril 2000.

En effet, pour participer au congrès, la seule étiquette de « savante » ne suffit pas. Officiellement seuls les adhérents, les délégués et la presse sont conviés à ce rassemblement exceptionnel. Depuis 1996 on a vu se succéder deux congrès frontistes : celui de mars 1997 à Strasbourg, et celui de Paris en 2000, (outre le congrès de Marignane de janvier 1999, instituant le MNR). Voici comment ma participation a été rendu possible : je m'étais vu opposer une fin de non recevoir par l'organisateur du congrès, Jean-Michel Dubois. Lettre du 19 avril au responsable que j'avais eu au téléphone et qui m'avait demandé un courrier. Et conjointement à Le Pen pour lui demander une entrevue. Vendredi 21 avril 2000 en soirée appel du responsable aux manifestations qui m'explique qu'il ne peut me faire participer car je en suis ni journaliste, ni adhérente et qu'il a une centaine de demandes similaires à la mienne et que s'il m'accepte moi, il doit accepter les autres sinon c'est un passe droit. Je lui réponds que je comprends très bien Il me demande de le rappeler après le congrès pour qu'il m'envoie des documents.

Au regard de ces situations préliminaires, on peut se demander si la posture du chercheur n'est pas malmenée, car elle fait sans cesse l'objet de remises en question. Le sociologue ne se doit-il pas d'asseoir sa posture de scientifique, et d'incorporer, petit à petit, une éthique de savant ?

UNE POSTURE ENGAGÉE ET DISTANTE : CLEF DU SUCCÈS DE CES INVESTIGATIONS ?

Cette partie vise à montrer qu'il n'est pas évident d'adopter constamment une posture scientifique dans ce type d'enquête. On ne rompt pas avec les préjugés spontanément. Certes l'apprentie-chercheuse s'est forgée une éthique de savante tout au long d'un processus d'appropriation de ces valeurs propres au métier de savant, toutefois les ré-

flexes de profane sont tenaces et perdurent même pendant les diverses interactions – au cours des entretiens et des observations participantes – bouleversant les principes traditionnels de l'enquête. Enfin, cette figure du chercheur est fragilisée car elle concurrencée par d'autres statuts tantôt conférés par les acteurs observés, tantôt par notre propre attitude.

Détruire les mythes et construire un objet scientifique : mission impossible ?

Le principe de neutralité remis en question...

Comment appréhender avec distance, un objet tel que le Front national dans un contexte politique où ce parti est présenté comme un danger pour la démocratie ? En d'autres termes, est-ce que l'éthique de conviction ne doit pas animer le savant qui étudie le Front national sans pour autant délaissier l'éthique de responsabilité ? On ne donnera pas de réponse tranchée car la question est complexe. On sait simplement que ces principes s'imbriquent. En effet, aucun chercheur ne peut se prévaloir d'une totale neutralité. Cependant, chacun s'efforce d'objectiver au mieux son approche, de réduire au maximum les asymétries ou les écarts sociaux, même quand on interroge des agents qui prônent des valeurs "politiquement incorrectes", censurées par l'« ordre établi » selon la terminologie indigène, qui dicte une conduite visant à préserver un régime politique que le Front national menace. En tant que chercheur, la position à adopter est délicate. On ne peut tomber dans la condamnation simpliste mais on ne doit pas non plus « excuser » les pratiques des acteurs étudiés.

Or le choix de certains concepts, d'angles d'approche n'est pas innocent et souvent dicté par des motivations pas forcément scientifiques. Pour notre part, nous avons opté pour une sociologie du militantisme des jeunes frontistes sous l'angle de la stigmatisation en se fondant sur les concepts propres à la sociologie de la déviance. Parce qu'on le veuille ou non, qu'on en prenne conscience ou non, s'engager dans une thèse, est

l'occasion de se remettre en question et donc de parler de soi. C'est pourquoi, notre rapport à la construction de l'objet, dès le départ souffre d'un biais inhérent à notre propre identité originelle renforcé par une socialisation militante et politique teintée de culture anti Front national. Sur le plan technique, *on prend le contre pied de la neutralité dans certaines situations limites ce qui ne m'a pas empêché d'accéder à de l'information tant sur les pratiques militantes que sur les représentations politiques de ces militants frontistes.*

Enfin ironie de cette fabrication théorique, la vision profane de l'université de certains de nos interlocuteurs, nous invite à prendre parti contre le Front national : « *C'est un travail que l'université te demande de faire ? Moi j'ai pas fait d'études. Tu vas dire quoi ? Forcément tu devras dire qu'on est facho sinon tu te feras saquer. Mais on ne t'en voudra pas* ». notes de terrain juillet 1998. Pour ce jeune ouvrier l'université symbolise le socialo – marxisme dans lequel règne un terrorisme intellectuel, il nous excuse par avance de ce que l'on pourra écrire, car pour lui on est prisonnier d'un système.

Le principe de neutralité « réhabilité » par une compréhension critique de la "culture frontiste".

La compréhension critique de la "culture frontiste" passe par l'évolution des lectures qui sont d'abord des lectures militantes de gauche¹⁵, des ouvrages politistes¹⁶ mais aussi des enquêtes journalistiques¹⁷ qui prennent

15 L'Hebdo des socialistes (dossiers sur le FN) Ras L'Front A Contre courant (extrême gauche libertaire)

16 Bert Klandermans, Nonna Mayer. « Militer à l'extrême droite » Communication prononcée à la table ronde N°5 « *Le national-populisme en Europe* » VI° Congrès de l'AFSP, Rennes, 29-30 septembre 1999, 30 pages. Valérie Lafont « Militer sur enjeux immigration et autres, pour comprendre les militants FN » Communication prononcée à la table ronde N°5 « *Le national-populisme en Europe* » VI° Congrès de l'AFSP, Rennes, 29-30 septembre 1999, 31 pages.

17 Chantal De Rudder. « Voyage à l'intérieur du lepénisme ». *Nouvel Observateur* N°1622, 7-13 déc 1995, p. 8-20. « Le Pen : La stratégie d'une four-

position contre le Front national. On s'essaie au fur et à mesure d'accéder aux publications d'extrême-droite pour obtenir davantage d'informations et comprendre la disparité des cultures politiques frontistes¹⁸. Pourtant cette lecture de la presse d'extrême-droite : n'est pas systématique car nous ne pouvons « investir » dans cette presse « ennemie ». Notre habitus militant reprend alors ses droits.

Ces lectures qui nous familiarisent avec les acteurs et leurs pratiques, nous amènent à utiliser un vocabulaire spécifique pour qualifier certains rites parfois considérés comme hérétiques. C'est notamment le cas de la célébration des solstices d'été et d'hiver qui rassemblent les partisans de « Terre et Peuple » association fondée par Pierre Vial, actuellement éminence grise du MNR : « *En effet, ils m'expliquent qu'ils célèbrent la Terre à chaque solstice. A ce moment je leur dis « C'est un rituel paganiste ». L. me regarde étonné « Et bien c'est la première fois que j'entends quelqu'un nous appeler paganistes, ça fait plaisir, d'habitude on nous traite de fous* ». (notes de terrain juillet 1998).

Il arrive également que notre rôle savant est pleinement assumé quand, sur tel sujet on apporte des connaissances faisant parfois douter notre interlocuteur. En l'occurrence c'est un savoir d'historienne particulièrement affûté sur la question algérienne que l'on mobilise pour corriger un partisan de l'Algérie Française ;

R : ben vous savez il y avait eu aussi l'Indochine, mais il y avait eu Budapest. Pour les garçons de ma génération, le, c'est le premier, je ne sais plus, c'est également

mi». Enquête du *Nouvel Economiste*, N°1024, 24 nov 1995, p. 56-60. *NEWS D'ILL*. Juin 1995 spécial Municipales «Le printemps des jeunes militants». p.17 Avril 1996 «Chroniques de jours ordinaires au Front national» Article «Le quotidien laborieux des militants du Front national». p. 6-11.

18 Dont les références sont multiples, Maurras, Barrès, Drieu la Rochelle, Bardèche, Evola, Nietzsche... écoles de pensée représentées par les catholiques intégristes de Bernard Anthony, les nationaux-révolutionnaires et paganistes de Pierre Vial, la nouvelle droite du GRECE...

novembre 56, ah oui d'ailleurs ben c'est-à-dire, c'est la Toussaint sanglante c'est novembre 56 en Algérie, mais l'écrasement de la révolution hongroise est également de novembre 56.

Q : la Toussaint sanglante c'est pas novembre 54 ?

R : c'est 54 ?

Q : je fais appel à ma mémoire

R : d'un seul coup j'ai un doute

Q : il me semble que c'est 54

R : c'est 54 alors autant pour moi

Q : il me semble

(plus tard) R : c'est 54, non mais vous avez raison (entretien du 14/04/2000)

Renversement des logiques de l'enquête qualitative dans un contexte spécifique

En commençant l'enquête¹⁹ et plus particulièrement en situation d'entretien, on s'est très vite rendu compte qu'il était impossible de respecter les logiques académiques. Si pour certains la neutralité paraît une évidence²⁰, c'est aussi que les entretiens se déroulent dans des conditions optimales de passation. Or, face à des militants prononçant un discours construit autour de valeurs peu ordinaires, le chercheur se doit de réagir. Du coup le parti pris de l'intervieweuse doit s'analyser davantage comme un moyen de défense face à des propos d'une rare violence.

19 Alain.Coulon *L'Ecole de Chicago*. Paris : P.U.F., (1ère édition 1992), 2ème édition corrigée, 1994 QSJ N°2639, 127 pages. Alain. Coulon *L'Ethnométhodologie*. Paris : P.U.F., (1ère édition 1987) 3ème édition corrigée, 1993, QSJ N°2393, 127 pages.

20 Jean-Baptiste Legavre « La « neutralité » dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence », *Politix*, n°35, 1996, p. 207-226.

L'ethnocentrisme²¹ de l'enquêtrice ou quand le savant fait de la résistance....

Dans l'art d'interviewer²², il est recommandé de rester neutre²³ lors de la passation de l'entretien. ; ce précepte est certainement valable quand les meilleures conditions sont réunies. Cependant une apprentie chercheuse dotée d'un habitus de militant qui de surcroît est confrontée à un discours opposé à ses convictions sort de son rôle d'enregistrement. Du coup les entretiens se transforment en quasi débats politiques et disqualifient la scientificité de ce type de matériau. Pour autant il me semble que dans ces situations on recueille des données intéressantes sur les pratiques, sur la rhétorique de ces militants et qu'en les poussant dans leur derniers retranchements on accède à des propos neufs, non routinisés. De plus, on marque nos interlocuteurs qui après notre passage, se remettent en question pour preuve ce jeune militant du Renouveau Etudiant qui quelques jours après l'entretien nous rappelle car il craint l'exploitation de ses propos :

R: Au fait l'autre jour, j'y suis allé fort dans l'entretien, j'étais hard. Sur le coup je ne me suis pas rendu compte, mais après j'ai trouvé que j'étais hard par moment.

Q: Ne t'en fais pas D., tes propos sont pour moi, pour mon utilisation perso et en plus c'est anonyme.

21 Willy, Pelletier. «Description d'une militance et ethnocentrisme : l'implicite normatif du «témoignage» d'Anne Tristan». *Critiques Sociales*, N°2, décembre 1991, p. 50-56. Cet article montre qu'en tant que journaliste, Anne Tristan n'est pas tenue de faire preuve de neutralité quand elle rend compte de ses observations.

22 Alain Blanchet et alii. *L'entretien dans les sciences sociales*. Dunod, 1986.

23 L'abondante littérature controversée sur les entretiens montre combien ce principe ne fait pas l'unanimité. pour mémoire les débats suscités par le sortie de la *Misère du monde* de Pierre Bourdieu. Pierre Bourdieu. «Comprendre». In Pierre Bourdieu. *La misère du monde*. Paris, Seuil, 1993, p. 903-938. Gérard Grunberg, Etienne Schweisguth. «Bourdieu et la misère : une approche réductionniste». *Revue Française de Science Politique*, avril 1996, p. 134-155. Nonna Mayer. «L'entretien selon Pierre Bourdieu». *Revue Française de Sociologie*, N° 36, 1995, p. 355-370.

Je le rassure sur l'utilisation des propos. (Notes de terrain mai 1996)

Souvent on titille nos interlocuteurs car pour nous c'est aussi un moyen de détendre l'atmosphère et d'éviter un clash, on précise toujours à notre interlocuteur qu'on plaisante :

Q: Et vous espérez que Le Pen soit président de la République?

R: L'espoir c'est un grand mot quoi, ça serait bien s'il était Président, mais est-ce qu'il arriverait à faire bouger les choses, inculquer d'autres valeurs, le respect, la tolérance.

Q: ça fait toujours rire de voir un mec du Front parler de tolérance (entretien du 3 juillet 1998, Lille, étudiant en médecine).

Ces réflexes militants entraînent parfois le dégoût de soi lorsqu'on est dans l'obligation d'agir en contradiction avec ses convictions notamment quand on doit payer comme c'est le cas pour participer à un meeting.

Cette adhésion militante peut expliquer des prises de position plus risquées, qui ne sont pas toujours du goût de certains militants.

« Plus tard, sur le chemin, J. effectue un collage d'autocollants FNJ. Un groupe de trois jeunes composé d'un black et de deux maghrébins viennent à notre rencontre. A ce moment silence de mort dans le groupe des jeunes frontistes, je ressens une forte tension, on dirait que leur respiration est coupée. Les trois jeunes passent comme si de rien n'était, ils discutent entre eux, ne nous regardent même pas. Une fois passés, Gr. lance « Tu les as vus, ils étaient prêts à castagner, cette racaille ». Alors là je ne peux m'empêcher d'intervenir « Franchement, tu exagères parce que les gars ils nous on même pas calculé, c'est vous qui les avez regardé zarbi ». G. « C'est quoi ce langage, je ne comprends pas, tu parles comme eux. Je déteste le verlan, c'est pas du Français ». Je lui explique que je travaille dans un lycée situé dans une ZUP et que certains jeunes parlent comme ça. C'est tout, l'incident est clos mais il révèle combien ces jeunes frisent la paranoïa » notes de terrain, Lille, juillet 1998.

... la violence symbolique des interviewés

Enquêter sereinement sur le Front national implique une certaine abnégation de notre part car souvent les propos tenus sont pénibles et les situations sont réellement limitées²⁴. Il faut dire que la culture du rapport de force est prégnante chez ces acteurs stigmatisés et que la pacification des relations sociales ne fait pas partie de la culture frontiste. En effet, ils conçoivent les relations davantage sur le mode conflictuel.

C'est évidemment le cas quand ces militants étalent leur xénophobie, mixophobie, révisionnisme, homophobie. Remarquons qu'en ce qui concerne le racisme, le révisionnisme, nos interlocuteurs usent de subterfuges pour passer outre à l'arsenal juridique punissant les propos incitant à la haine raciale ou remettant en cause les jugements de Nüremberg, délits qui sont contenus dans les lois Pleven de 1972 et Gayssot de 1990. Certains n'hésitent pas à braver l'interdiction, même s'ils sont enregistrés. En revanche, l'homophobie n'est pas punie par la loi et les homosexuels ne bénéficient d'aucune protection au titre de l'injure faite à l'orientation sexuelle, ce qui explique les dérapages non contrôlés des militants.

On assiste à un véritable déchaînement quand les jeunes frontistes évoquent l'homosexualité : « *Au moment où l'on parlait des filles françaises qui sortent avec de jeunes maghrébins, beurs, un débat sur l'homosexualité s'instaure. Je n'ai jamais vu autant de virulence, de violence prononcée par rapport à l'homosexualité. « Aujourd'hui ces nanas qui couchent avec des bicots, c'est un effet de mode c'est pour se donner un genre. De se montrer avec Arabe, qui en plus sont moches, c'est comme coucher entre hommes, l'homosexualité c'est un effet de mode. Aujourd'hui c'est bien de s'afficher homo ».* H. « *Les pédés tu les vois à la Gay Pride dans leur cage à caca, faire les folles avec des plumes dans le cul. C'est lamentable. Tu vas à la Gay Pride, les mecs s'enfilent, ils sont couverts de vaseline. Moi je dis « N'oubliez pas votre savon parce qu'après ton trou de balle il est en feu. Si tu veux élargir ton trou de cul va à la Gay Pride. Alors maintenant t'as les mecs hétéros qui y vont « ouais tu comprends H. c'est branché qu'ils me disent » Je leur ai répondu « Allez-y sans moi, j'ai pas envie de me faire enfler et quoi encore. Pour moi c'est simple. Un homme plus une femme égale des enfants. C'est ça la vie bordel ».*.. (notes de terrain, juillet 1998). Vulgarité, grossièreté, ces scènes sont pénibles.

Homophobie rime aussi avec misogynie quand on est directement pris à partie en tant que femme, d'où notre réaction et les excuses qui s'en suivent. L'un d'eux lance « *De toutes façons les femmes sont futiles, frustrées et névrosées* ». je le regarde et je le remercie du compliment. « *Mais ce n'est pas toi que je vise, je parle de ces nanas qui traînent avec des bicots* ». Discussion 2 juillet 1998, Lille.

Certains n'hésitent pas à revendiquer leurs préférences politiques avec pour objectif de choquer, de provoquer :

R : *ça renforce dans ses convictions, ça m'a fait penser à Rudolph Hess ou Léon De Grelle qui est le plus grand homme du 20^{ème} siècle. Staline dans l'épopée communiste aussi été un grand homme mais négatif par contre le Führer c'est personnel, c'est idéologique, il a fait évoluer les esprits,*

24 Autres situations asymétriques Hélène Chamboredon, Fabienne Pavis, Muriel Surdez, Laurent Willemez. " S'imposer aux imposants". *Genèses* 16 juin 1994, p.114-132. Philippe Garraud. « Interviewer les élus : les «maires urbains» ». *Communication du colloque de l'Association Française de Science Politique des 14 et 15 mars 1996 : Questions de méthode : Interviewer les élites dirigeantes en France*, 14 pages. Gérard Mauger. « Enquêter en milieu populaire ». *Genèses*, décembre 1991, N°6, p.125-143. René Mouriaux. « Retour sur l'usage scientifique des entretiens avec des dirigeants syndicaux » *Communication du colloque de l'Association Française de Science Politique des 14 et 15 mars 1996 : Questions de méthode : Interviewer les élites dirigeantes en France*, 12 pages. Pierre Muller. « Interviewer les médiateurs. Hauts fonctionnaires et élites professionnelles dans les secteurs de l'agriculture et de l'aéronautique ». *Communication du colloque de l'Association Française de Science Politique des 14 et 15 mars 1996 : Questions de méthode : Interviewer les élites dirigeantes en France*, 13 pages.

l'Europe était à son summum avec lui. 50 ans après il suscite toujours autant de polémique.

Q : et Léon De Grelle peux-tu m'en dire plus ?

R : si tu veux j'ai des cassettes vidéos sur lui, il avait donné une interview sur F3 que le CSA a interdit parce qu'il était super convainquant c'est un ancien Waffen SS, commandeur du Volk Führer d'Hitler. Il était sur le Front de l'est. Après il a fui la Belgique et s'est installé en Espagne. Il était interdit de territoire en Belgique, mais il a fait un dernier pied de nez lors de sa mort. Il s'est fait incinérer et il a demandé que la moitié de ses cendres soient jetées au dessus du Nid d'Aigle (le refuge d'Hitler) et l'autre moitié au dessus de la Belgique » (entretien 17/02/00 responsable MNJ)

Certains donnent dans le genre révisionniste :

« moi je considère que d'un point de vue technique il est impossible, je dis bien impossible, d'utiliser en tous cas ce gaz là dans des exterminations de masse. Pourquoi ? parce qu'il faut plusieurs jours avant de décontaminer un local qui a été, où l'on a utilisé du Zyklon B, il faut prendre des précautions extrêmes, extrêmes sur le plan technique pour que les types qui seraient amenés à décontaminer ce local, ne passent pas à la trappe, je dirai au même titre que les victimes. Donc moi je voudrais savoir comment, comment a-t-on pu utiliser un tel gaz, alors qu'il est reconnu scientifiquement qu'un tel gaz ne peut pas être utilisé n'importe comment ».

L'ensemble de ces extraits illustre brillamment la dureté des propos tenus, le profane peut se demander comment on résiste face à de telles insanités. Effectivement, la question qu'on nous pose souvent est « comment faites-vous pour garder votre sang froid pendant un entretien ? ». Comme on vient de le voir, dans de telles circonstances, le travail du chercheur consiste à exclure pendant la durée de l'entretien ou la durée de l'observation ses propres convictions. On assiste à une sorte de schizophrénie de circonstance, salvatrice qui permet de surmonter ces obstacles méthodologiques.

Toutefois, faire figure de savant, demeure difficile car c'est un statut qui dispute à d'autres la primauté.

Une posture savante difficile à asseoir

Apparaître comme scientifique auprès de ces militants, relève d'un travail de long haleine qui de surcroît ne convainc pas toujours nos interlocuteurs. A cela deux raisons majeures : d'une part notre statut de chercheur entre en compétition avec d'autres statuts plus ou moins proches mais qui disqualifient notre approche scientifique, d'autre part lors de ces relations sociales, les relations humaines ressortent reléguant le travail savant à une discussion de comptoir.

Une position mise en concurrence avec d'autres statuts

Tout d'abord, l'alliance de science et de politique qui définit notre discipline provoque une confusion qui amène nos interlocuteurs à poser des questions quant à l'engagement politique du « savant » qui se trouve devant lui. Il est évident que pour eux, à partir du moment où l'on étudie la politique, on a forcément des idées politiques.

Pour certains, l'ambiguïté de l'image de savant les perturbent voire les inquiètent. Ils nous harcèlent presque pour connaître nos opinions politiques, ils sont déçus de ne pas avoir de réponse :

B. : mais au fait quelles sont tes idées politiques ?

Moi : Ah ça... je suis ici pour observer, je ne suis pas là pour exprimer mes idées politiques

B. : Oui, mais tu es pour ou contre le Front national ?

Moi : En tous cas je ne suis pas du Front national c'est clair.

B. : Oui, mais tu es plutôt proche de nous, parce que tu n'es pas énervée quand tu nous parles

Moi : Je suis quand même à l'université d'été du Front national, je ne suis pas là pour vous insulter, je respecte les gens qui m'ont invitée ici, je ne vais ouvrir ma grande gueule quand même.

B. : Mais tu ne veux pas nous dire de quel bord tu es

Moi : Vous n'avez qu'à demander à Stéphane Bourhis, lui il sait (je ris), bon à une prochaine, à Grenoble j'espère

B. : on ne saura pas alors (déçu) (UDT du Front national septembre 2000).

Le seul fait, donc, d'être sociologue de la politique fragilise l'assise scientifique. C'est pourquoi, lorsque les acteurs confèrent un statut différent de celui de chercheur, notre posture est d'autant plus mise à mal, (c'est le cas quand on est présenté comme un journaliste lors du Congrès d'abord puis pendant les deux universités d'été). qu'on a tout intérêt de jouer de cette situation plutôt confortable. Lors du Congrès ce statut, nous a d'abord permis de bénéficier des privilèges liés à ce statut à savoir circuler librement dans toutes les commissions, prendre des notes, enregistrer des déclarations avec notre dictaphone, négocier plus facilement des entretiens, approcher des personnalités, assister à la conférence de presse, accéder gratuitement à toute la documentation (on s'était vu offrir une mallette « congrès » contenant des informations précieuses), aux lignes téléphoniques, aux journaux, et se sustenter....

Mais cette étiquette de journaliste peut entrer en concurrence avec le statut de chercheur c'est le cas à Neuvy/Barangeon où l'on se voit remettre un badge presse alors que nous nous annonçons clairement comme étudiante et que nous sommes présentée comme telle à la promotion Charles Martel de cette université d'été du FNJ

Là où la confusion des genres devient intéressante c'est lorsque nous négocions l'accès à des ateliers à huis-clos, lors de l'université d'été du Front national en faisant valoir notre statut de chercheur et non de journaliste.

« Je me représente à l'accueil, où j'ai donné mon nom, et à ce moment M. H. apparaît

Bonjour (en souriant)

Bonjour, je voulais vous voir. Je voulais vous demander comment ça se passe pour moi, je pense qu'il me faut un badge, j'en ai demandé un à l'accueil comme ça je peux circuler librement

Oui, mais la conférence de presse ne commence qu'à 16 heures, vous avez le temps

D'accord, mais bon je suis là et je ne suis pas journaliste, je voulais savoir si dans les commissions et les ateliers je pouvais prendre des notes

Ah non c'est gênant, vous comprenez, les travaux sont à huis-clos, donc on ne peut pas vous laisser participer aux ateliers

D'accord, mais, moi je suis venue ici, pour observer ce qui se passe, donc c'est gênant pour moi, je suis étudiante, c'est différent, et chez les jeunes en juillet, Erwan m'a laissé participer à tous les ateliers, la vidéo, l'argumentaire, les discours, enfin tout et ça n'a pas posé de problèmes, personne n'a rien dit. Je me ferai discrète, j'écouterai avec mes oreilles et je regarderai avec mes yeux, et si vous voulez je ne prendrai pas de notes, promis

(il hésite, réfléchit) bon, écoutez, c'est vrai que vous avez un statut spécial, je vous laisse aller aux ateliers, mais ne dites rien, ne prenez pas de notes, vous avez compris, moi, je vous fais une fleur merci, et donc à 16 heures je pourrai normalement participer à la conférence de presse (la presse est invitée à 16 heures) oui, oui bien sûr.

Merci infiniment M. H.

Bon, à tout à l'heure » notes de terrain du 31/08/2000) Cette négociation de « notre champ de compétences ou encore de notre champ d'investigations » fut laborieuse mais le résultat est là. Du coup on revêt la casquette de chercheur ou de journaliste mais en fait c'est encore plus confus que cela puisque nous arborons un badge de participant aux couleurs du Front national alors que le badge presse est plus visible puisque de couleur verte. Le port de ce badge « participant » me permet d'entrer dans les ateliers sans attirer l'attention sur moi. Mais comme on me confère le statut de journaliste c'est tout naturellement que l'on me dirige aussi vers la salle de presse, situé dans le bâtiment des cadets. Ces expériences illustrent la précarité du statut de scientifique, mais le chercheur peut tirer son épingle du jeu de ses différents statuts pour accéder à un maximum d'informations..

Des « empathies » humaines qui annihilent tout rapport savant

Dans toute relation interindividuelle, il faut s'attendre à ce que les acteurs échangent aussi des impressions « humaines » qui n'ont pas forcément un rapport avec l'objet de la rencontre. A posteriori je ne critiquerai pas ces instants qui pouvaient détendre l'atmosphère et lever momentanément une tension créée par les paroles énoncées par des militants. Parfois les uns ou les autres, pris par leur parole, s'abandonnent à la confiance ou encore entonnent des chansons, ce sont là des véritables moments de détente que l'on partage et, qui, sont les bienvenus dans les interactions oppressantes.

Et suscitent des sentiments de honte

Mais lorsque certains prennent la liberté - car ils sont en groupe et se sentent forts - de chanter dans un restaurant, l'observatrice peut ressentir un sentiment de honte, ce fut le cas alors que nous étions au restaurant avec une dizaine de ces militants du FNJ :

« Un moment l'un d'eux croit bon d'entonner des slogans frontistes calqués sur les slogans anti Front national du style « Première, deuxième, troisième génération, nous sommes tous des enfants de Paul Touvier » au lieu de « nous sommes tous des enfants d'immigrés », de même ils reprennent à leur compte « F comme Fasciste N comme Nazi vive, vive le Front national ». Au passage on se rend compte qu'ils revendiquent la parenté avec le fascisme et le nazisme » (notes de terrain de juillet 1998).

Ainsi il convient de s'interroger sur la manière dont l'identité de la chercheuse se construit au fil des interactions. En effet, une enquête menée sur une période aussi longue (5 ans) laisse des empreintes indélébiles. Plus que la posture de la chercheuse, c'est son identité qui est en jeu. Une véritable auto-socio-analyse permettrait de mieux cerner les conflits internes et enjeux qui y sont liés. Cette contribution se veut donc aussi une esquisse de cet exercice réflexif. Plus largement, la posture du chercheur, parfois bien incertaine, n'en valide pas moins les résultats de ce type d'enquête, même si on se rend compte que la neutralité sociologique est une notion contingente relative quand on a à faire à des interviewés aussi enracinés dans leurs convictions que le sont les militants du Front national.

L'observation ethnographique en ligne

Josiane JOUËT et Coralie LE CAROFF,
université Panthéon-Assas Paris II

popularité sont construites par le dépôt, la gestion et la computation des traces autour d'un contenu donné. *Les plus récents, les mieux notés, les plus lus, les plus aimés...* tous ces superlatifs sont des actualisations discursives rendues possibles par la surinterprétation et la computation des *likes*.

Ce système industriel d'inscription et de gestion des traces traverse l'ensemble du Web contemporain. Son caractère de modèle économique performant, où la traçabilité et le profilage créent, de fait, la valeur, conduit à la reproduction et à la dissémination du *like* dans différents avatars – le nombre de *tweets*, le +1 de Google... Un marché concurrentiel des signes à la fois « personnalisés » et comptabilisables s'instaure dans le Web, mettant en compétition des dispositifs de mise en visibilité de la prédilection et de mise en discours de l'euphorisation du marchand.

À tel point qu'aujourd'hui, il est fréquent de rencontrer le bouton *like* ou ses concurrents non plus comme signes passeurs, mais comme signes du Web : autocollants, pin's, graffitis et, bien sûr, affichages publicitaires payants dans la presse papier et à la télévision. Le bouton devient ainsi, hors du Web, une icône mythologique, et il entretient la promesse de catalyser les audiences autour des écrans proposés non plus aux « amis » mais aux « partenaires ».

Références bibliographiques

- BARTHES Roland, 1975, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil.
- BARTHES Roland, 1964, « Rhétorique de l'image », *Communications*, n° 4, p. 40-51.
- BOUQUILLON Philippe, Matthews Jacob, *Le Web collaboratif*, Grenoble, PUG, 2010.
- CANDEL Étienne, JEANNE-PERRIER Valérie, SOUCHIER Emmanuel, 2012, « Petites formes, grands desseins. D'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », in DAVALLON Jean (dir.), *Économie des écritures sur le web*, Paris, Hermès-Lavoisier, p. 135-166.
- GOMEZ-MEJIA Gustavo, 2011, *De l'industrie culturelle aux fabriques de soi ?*, Thèse de doctorat, dir. B. Ollivier, GRIPIC, CELSA.
- SOUCHIER Emmanuel, JEANNERET Yves, LE MAREC Joëlle, 2003, *Line, écrire, récrire*, Paris, BPI.
- WEINREICH Harald, OBENDORF Hartmut, LAMERSDORF Winfried, « The look of the link », *HYPERTEXT '01*, New York, ACM, 2001.

UNE ETHNOGRAPHIE DES USAGES de participation en ligne est-elle possible ? En d'autres termes, peut-on réaliser une observation artisanale sur le net en s'inspirant de la longue tradition de recherche de l'ethnographie ? *A priori*, une réponse positive ne s'impose pas d'emblée car plusieurs éléments militent en faveur d'une nette distinction entre ces deux types d'observation. L'ethnographie est fondée sur une démarche empirique qui implique l'immersion du chercheur dans son terrain afin d'étudier de façon fine des institutions, des communautés, des situations, des interactions, des comportements individuels et collectifs. Vivant au plus près voire au sein des groupes sociaux étudiés, l'ethnographe, armé de son carnet de bord, observe, entre autres, et cela durant de longues périodes, la vie matérielle, l'ensemble des activités sociales, les situations d'interaction comme les actes de langage et la gestuelle des acteurs étudiés. L'ethnographie en ligne, fondée sur l'étude descriptive et analytique des écrits numériques des internautes, qui demeurent invisibles dans le cours de leurs interactions, paraît en ce sens bien pauvre au regard de la richesse des informations collectées par cette discipline.

Pourtant l'apparente « transparence » des activités en ligne a ouvert à la recherche un domaine inédit et l'espace virtuel est devenu un vaste champ d'étude pour les sciences sociales. Le net se prête, en effet, à une observation directe des échanges et les travaux sur les collectifs électroniques se sont multipliés au cours de la dernière décennie. Selon la tradition ethnographique, le terrain est d'emblée circonscrit à un nombre unique ou très restreint de plateformes communicationnelles, l'objectif n'étant pas la généralisation mais la compréhension approfondie de dispositifs spécifiques de

participation en ligne. Grâce à l'affichage des participants, le chercheur a une représentation globale du collectif et, à l'instar de l'ethnographie classique, l'invisibilité des interactions et des relations sociales est levée car le chercheur accède « in situ » aux échanges et dynamiques sociales qui se nouent « en temps réel ». Aucun terrain n'a jamais permis d'en savoir autant sur les actions des individus, à leur insu, et cela d'emblée par simple connexion aux plateformes observées. À l'inverse du lent travail mené traditionnellement par le chercheur pour se faire accepter dans un groupe social, l'ethnographie en ligne présente donc le grand avantage d'une accessibilité immédiate des données. En revanche, cette « transparence » est trompeuse car elle réduit les individus à leurs traces sans restituer le contexte et les motivations de leur production. La qualification (âge, sexe, statut socioprofessionnel ou familial) des usagers, souvent masqués sous des pseudonymes, échappe à l'observateur tout comme les mobiles et les représentations de leur engagement en ligne. Le champ d'observation est donc beaucoup plus restreint que celui de l'ethnographie classique car il est réduit aux usages visibles et ne permet pas de saisir les dimensions cachées des usages sociaux des espaces de communication virtuelle.

Le web se prête cependant à une adaptation des techniques empruntées à l'ethnographie et en particulier à celle de l'observation directe qui est d'ailleurs commune, à bien des égards, à la microsociologie. Dans la littérature anglo-saxonne, le terme de *netnography* commence à s'imposer. Le manuel de Robert Kozinets, *Doing Ethnographic Research Online*, développe la démarche, les procédures et les différentes méthodes utiles pour observer et analyser les cultures et les communautés électroniques. Selon l'auteur, « La netnographie, tout comme son vieux parent, l'ethnographie, est hétérogène. Elle s'attache et incorpore une vaste variété de techniques et approches différentes » (Kozinets, 2010 : 42). De fait, la plasticité de l'ethnographie en ligne dont les outils doivent être adaptés à chaque terrain confère à cette approche une dimension de bricolage méthodologique et de créativité propre à susciter l'imagination du chercheur.

Si l'on assiste aujourd'hui à un grand essor des outils informatiques et statistiques pour analyser les flux et pratiques des réseaux numériques¹, il s'agit ici, à l'inverse de ces méthodes qui exigent des moyens techniques et financiers conséquents, d'adopter une posture d'ethnographie de terrain équipé de simples outils intellectuels. En premier lieu, nous exposons une méthodologie générale de l'observation du dispositif sociotechnique qui est, en second lieu, illustrée par une étude de cas.

1. Usages et dispositif sociotechnique

La mise en place d'une observation en ligne est étroitement dépendante de la question de recherche initiale, de la construction d'une problématique fondée sur un cadre théorique précis et bien étayé. Comme pour toute recherche, le protocole d'observation découle quasi naturellement de la problématique et des hypothèses de travail qui déterminent la définition du corpus, la nature des données à collecter mais aussi les techniques précises de recueil d'informations. Ainsi, les travaux recensés sur les collectifs électroniques (Beuscart et alii., 2009 ; Jouët, 2011) s'inscrivent dans différents cadres théoriques comme, entre autres, l'interactionnisme, l'ethnométhodologie, le pragmatisme, la sociologie des usages, des réseaux ou de la culture. Relevons que l'espace électronique concourt à une certaine érosion des frontières disciplinaires et à la construction de cadres théoriques et méthodologiques parfois hybrides et évolutifs qui s'accordent, en ce sens, à la fulgurance des innovations techniques et sociales qui se produisent sur les espaces observés.

L'observation en ligne ne peut, dans tous les cas de figure, s'extraire de la prise en compte du dispositif étudié car ce dernier s'impose tant aux internautes qu'au chercheur lui-même. Si les études d'usage ont privilégié une approche compréhensive fondée sur des entretiens qualitatifs, elles ne peuvent, dans le cas où elles portent sur les usages de sites particuliers, faire l'impasse sur le dispositif sociotechnique. Ainsi l'observation de la messagerie Axe sur le Minitel avait déjà dégagé l'isomorphisme de la syntaxe du logiciel et des interactions sociales et démontré le poids du dispositif sociotechnique dans les formes d'échange social (Jouët, 1989). Valérie Jeanne-Perrier, dans son étude du microblog Twitter signale également la nécessité de « [...] prendre la mesure de la prégnance des dispositifs dans le cadrage des interactions et des commentaires produits » (Jeanne-Perrier, 2010 : 127).

Comment observer les usages à l'aune du dispositif sociotechnique ? Une grille d'observation, composée d'indicateurs qui attestent de l'imbrication étroite de la technique et du social, est proposée. Bien entendu, ce cadre méthodologique général demande, en raison de la diversité de la configuration des dispositifs, à être adapté pour chaque site ou plateforme relationnelle. Les outils disponibles figurent du côté de la technique (colonne de gauche) mais, dès que l'utilisateur s'en empare, ils deviennent des outils sociaux car ils donnent lieu à des formes d'action (colonne de droite). Dans la pratique, la part de la technique et la part du social ne peuvent être distinguées car elles se nourrissent l'une l'autre.

1. Voir infra, troisième partie.

Dans l'interface d'écran se repère l'inscription de quantité de signes qui révèlent l'identité du site qui se donne à voir dans son architecture et son fonctionnement, ses modes de participation et de lien social en ligne. Ces éléments sont étroitement articulés les uns aux autres, leur distinction dans les trois étages de la grille ne visant ici qu'à identifier par découpage des données repérables.

1.1. La structure et le fonctionnement du dispositif

Tout site ou plateforme de participation comporte une ligne éditoriale qui est repérable par observation. Cette ligne est définie par le fournisseur de service qui poursuit des objectifs commerciaux et stratégiques (souci de captation d'audience et de publicité mais aussi de visibilité et de légitimité, etc...). La ligne éditoriale fixe le type de contenus et les formats de participation proposés et, en ce sens, elle infiltre tous les étages de la grille. Au premier contact avec un site, elle se repère d'emblée dans la morphologie du site qui est sa configuration visible. La mise en page, le graphisme et les couleurs, entre autres éléments, sont destinés à susciter l'attention. La morphologie, propre à chaque site, s'accorde à l'offre de contenu (rubriques, hiérarchie et format des contributions ; ton privilégié : sérieux, humoristique, ou bien dans l'entre-deux). De même, la place et la valorisation données à la participation sont signalées par la mise en visibilité, dès la page d'accueil, de la part des contributions émanant de professionnels (journalistes ou experts) ou d'internautes ordinaires. Autant d'éléments observables, outre la présence ou non de publicités, qui démontrent que l'architecture du site est construite sur une offre spécifique qui s'adresse à une demande anticipée. Le public est donc préalablement ciblé (caractéristiques sociales, centres d'intérêt). Les usagers participatifs adhèrent ainsi à la ligne éditoriale du site qui implique des contributions qui soient conformes au « contrat » proposé tout comme ils doivent s'accommoder des modes de gestion du site. Ils sont enjoints à respecter la charte déontologique de participation qu'ils peuvent d'ailleurs critiquer dans leurs messages et ils s'ajustent au niveau plus ou moins lâche de modération. Ils sont, en outre, incités à s'emparer des outils d'alerte pour signaler les entorses de certains au respect de la netiquette.

Surtout, les participants disposent d'une panoplie d'indicateurs pour connaître voire gérer leur audience personnelle : nombre de lectures, de réactions déclenchées, de partages de chaque sujet posté. Les participants les plus actifs sont mis en visibilité par l'affichage du nombre d'internautes qui opèrent un suivi régulier de leur production en les ayant déclarés en favoris ou en s'abonnant à leurs contributions. Ces indicateurs de mesure, devenus prolifiques, ne sont pas purement techniques car ils sont des signes de distinction sociale hautement symboliques. Ils permettent à chacun de connaître l'intérêt suscité par sa participation et ils encouragent les inter-

TECHNIQUE		SOCIAL	
Architecture et fonctionnement du site			
Ligne éditoriale	Morphologie du site	Captation de l'attention	
	Mise en page, charte graphique	Attractivité	
	Contenu	Public	
	Rubriques, hiérarchie, format, ton	Préqualification	
Gestion du site	Modération	Netiquette	
	Modération, « charte de participation »	Appréciation subjective	
	Outils d'alerte	Régulation collaborative	
	Audience	Tactiques de visibilité	
Contributions	Indicateurs : Nb de « lus », « réactions », de partages, de suivis (favoris, abonnements)	Autoévaluation Autopromotion des contributions	
	Outils de visibilité	Stratégies personnelles d'audience	
	Participation		
	Outils de participation	Formes de contributions	
Personnalisation	Posts	Auto-publications	
	Comments	Réactions	
	Like de contenus	Approbations	
	Outils de personnalisation	Modalités d'affichage	
Discussion	Signature (pseudonymes, patronymes...)	Choix de l'identité numérique	
	Pages personnelles, photos, avatars, ...	Présentation de soi, arbitrage de visibilité de la vie privée	
	Lien social		
	Outils de discussion	Formes d'échanges	
Partage	Réactions, chaînes de comments	Fils de discussion	
	Messageries personnelles	Echanges privés internes au site	
	Outils de partage	Modalités de circulation	
	Mails	Partage interpersonnel	
Partage	Facebook, Google +, Twitter	Affichage et réseaux interpersonnels	
	Flux RSS	Diffusion	

nantes qui souhaitent gagner en notoriété à déployer des stratégies de capture d'audience vers leurs contenus (audienciation) et d'autopromotion de leur présence en ligne.

1.2. Les modalités de participation en ligne

Différentes formes d'engagement sont observables dans le recours par les participants à des outils qui permettent plusieurs degrés d'implication allant, par ordre décroissant, de l'auto-publication (écriture d'un post), à la réaction par voie de commentaire à une contribution, ou à la manifestation rapide d'une approbation par simple clic sur un « J'aime » ou autre presse-bouton. De plus, la technique offre des outils de personnalisation qui permettent à l'utilisateur de participer en choisissant l'affichage qu'il souhaite donner à sa présence en ligne : identité numérique conforme ou non à son identité sociale, dans un format textuel ou visuel (photos, avatars, vidéos de soi). Tout participant peut également régler le niveau de visibilité qu'il souhaite donner à sa vie privée en n'affichant aucune qualité personnelle ou au contraire en exposant, de façon parcellaire ou élargie, ses centres d'intérêt, ses opinions, ses goûts, ses loisirs, par le truchement d'outils disponibles sur le site ou par accès à son compte sur les réseaux sociaux comme Facebook. Ainsi tant la gamme des formes de contributions que les niveaux de mise en visibilité des propriétés des énonciateurs sont préformatés par la technique, tout en faisant l'objet d'une appropriation individualisée qui témoigne de la subjectivité de chaque participant. L'internaute construit son usage à la carte et tisse la toile de sa participation en s'accrochant aux prises du dispositif sociotechnique. Les profils de participants, leurs modalités de présentation de soi et d'intervention en ligne sont repérables, au cours de l'immersion intensive dans le site, permettant de dégager des types d'usage. C'est une moisson de données dont l'analyse conduit souvent à faire évoluer la problématique de la recherche.

1.3. Les configurations du lien social électronique

Le lien social électronique est le troisième étage de la grille qui réfère explicitement à la production d'échanges entre les membres d'un site ou d'une plateforme relationnelle. L'internaute peut s'engager dans un fil de discussion *via*, par exemple, l'outil « réaction », « réponse » ou « reply » non seulement au posteur initial mais également aux autres commentateurs. Ces fils de discussion couvrent différentes formes d'échange allant du débat argumenté, à la fréquente polémique empreinte de parti pris et d'affectivité ; leur longueur est très variable et peut, selon les dispositifs et les sujets de discussion, courir sur plusieurs jours. Ces fils agrègent en leur sein des sous-groupes d'internautes qui dessinent des cercles d'échange où s'observent, au cours du

temps, des formes d'interconnaissance virtuelle. Nombreux sont cependant les internautes qui participent à ces fils de façon occasionnelle. De même, ces fils ne se déroulent pas exclusivement sur un mode conversationnel car certains contributeurs s'y glissent sur un mode de déclaration *pro domo* sans prêter une quelconque attention aux énoncés et aux réactions des autres. De plus, certains sites offrent des possibilités de prolongement des échanges par le biais de messageries privées incorporées dans leur dispositif.

L'échange interne au site se double de la mise à disposition d'outils de partage des contributions personnelles et / ou de liens vers d'autres espaces numériques que ce soit pour une diffusion sur les flux RSS ou dans les réseaux de l'internaute. Cette circulation de contenus s'opère, le plus souvent de façon discrète, par le truchement du courrier électronique ou de cercles d'amis présélectionnés sur les réseaux sociaux. Le partage peut cependant être davantage publicisé par l'affichage sur le mur des membres de Facebook, par exemple. Ainsi les outils de partage interpersonnels ou de groupe renvoient à diverses modalités de circulation des contenus, circulation extensive qui échappe de fait à l'observation circonscrite au site.

En résumé, ce descriptif rapide de la grille d'observation souligne l'osmose des dimensions techniques et sociales de l'usage. L'opérativité est constitutive de la participation et de l'échange social en ligne. Le dispositif fabrique des normes d'action démontrant la dimension performative de la pratique qui exige une maîtrise des codes de la technique et des règles de la communication sociale électronique. Les usages ne sont pas pour autant prédéterminés. Les multiples options offertes permettent à tout internaute de bricoler son propre agencement des outils techniques et sociaux qu'il souhaite mobiliser. À l'intérieur des normes et des règles du dispositif, sa subjectivité reste à l'œuvre dans ses énoncés et ses modes d'interaction avec les autres. Dans sa construction, l'usage est étroitement enchaîné dans le dispositif sociotechnique, comme le démontre l'étude de cas, exposée ci-dessous, qui fournit une illustration pratique du cadre méthodologique proposé.

2. Étude de cas : Le débat en ligne autour de l'émission *Le jeu de la mort*

La grille d'observation en ligne, présentée ci-dessus, a été appliquée au débat public électronique lancé par la diffusion sur France 2, en *prime time*, le 17 mars 2010, de l'émission *Le jeu de la mort*. Ce documentaire est une transcription à la télévision de la célèbre expérience du psychosociologue Stanley Milgram qui démontrait la soumission des individus ordinaires à l'autorité scientifique. La dénonciation du poids des mécanismes du pouvoir est reprise sous la forme d'un simulacre de jeu télévisé, *Zone Xtrême*, dans lequel les participants, ignorants qu'ils font l'objet d'une expérience, sont sommés

par l'animatrice d'infliger des décharges électriques de plus en plus fortes à leur coéquipier (qui s'avère être un acteur), lorsque ce dernier se trompe.

France 2 a orchestré une vaste campagne de buzz autour de ce programme avec plusieurs effets d'annonce. La chaîne a créé sur son site un espace dédié au *Jeu de la mort* comprenant des informations sur le documentaire et l'expérience de Milgram, des vidéos d'intellectuels commentant l'émission et des interviews avec le réalisateur, Christophe Nick¹. Elle a également mis en place un forum dédié avec, notamment, des appels à contribution du réalisateur. Elle y a tenté de cadrer le débat public autour des deux thématiques de l'émission : d'une part, la dénonciation du pouvoir de la télévision dans nos démocraties et, d'autre part, la soumission des individus à ce qu'ils considèrent comme une autorité légitime, ici la télévision.

Ce cadrage thématique proposé par la chaîne s'est accordé avec le questionnement de la recherche ANR *Médiapolis*, dont l'un des axes porte sur l'engagement des internautes dans le débat citoyen. Des questionnements spécifiques ont guidé notre observation en ligne : Le débat lancé par France 2 sur *Le jeu de la mort* a-t-il suscité la participation des internautes ? De quels thèmes se sont-ils emparés ? Quelles sont les formes d'engagement repérables et les registres de prises de parole mobilisés ? Assiste-t-on à la création de cercles de débat alimentés par des fils de discussion ? (Le Caroff, 2010).

2.1. La circonscription du terrain

La phase exploratoire, première étape de l'observation, a consisté à sélectionner les plateformes participatives les plus pertinentes pour notre problématique. Plusieurs sites médiatiques (Libération, Le Monde, Le Figaro, Rue 89...) ont ainsi été explorés. Une série de comptages réalisés le 20 mars, à partir des indicateurs d'audience affichés sur les sites, nous a permis d'observer un volume très important de contributions et de mesurer la vivacité du débat.

Tout travail sur le web se confronte à d'énormes corpus qui impliquent une délimitation du terrain. Nous avons alors sélectionné les deux espaces numériques les plus actifs, le forum de France 2 et le *pureplayer* LePost.fr. Sur le Forum dédié du site France 2, nous avons relevé 152 posts, 25 021 lectures et 1 788 commentaires. Sur LePost.fr, 45 posts ont suscité 168 553 lectures et 390 commentaires. Le choix de ces espaces s'est aussi imposé dans le souci de comparer deux plateformes dont le dispositif sociotechnique était fortement contrasté. Le forum de France 2 est associé à un site de média généraliste, type de site qui, selon l'hypothèse de Azi Lev-On et de Bernard Manin, se prête davantage que la blogosphère politique, plus polarisée, à une coprésence d'individus aux opinions divergentes propres à favoriser l'échange

entre différents courants de pensée (Lev-On, Manin, 2006). LePost.fr, quant à lui, propose un rapport moins traditionnel à l'actualité et très ancré dans la culture collaborative du web. Ces deux sites présentent de fortes différences dans leur ligne éditoriale, leurs modalités de gestion, les qualités des participants, les types de contributions et les formes de discussion et de partage. Tous les éléments de la grille générale ne pouvant ici être développés, l'accent est mis ci-dessous sur les étapes de l'observation et sur les caractéristiques de la participation.

Après la sélection des sites, des bornes temporelles ont été fixées pour l'observation, opération indispensable en raison du caractère intrinsèquement instable et plastique du Web 2.0. Ici, la période retenue s'est étendue sur une semaine, du 17 mars, jour de diffusion du programme, au 23 mars 2010.

2.2. L'immersion

L'approche ethnographique requiert une immersion du chercheur au cœur de son terrain, qui consiste en une présence prolongée et régulière sur les espaces observés en ligne. Il s'agit alors de s'imprégner de l'architecture et du fonctionnement des sites pour mettre en place une méthode de collecte de données adaptée. Par exemple, sur le forum de France 2 dédié au *Jeu de la mort*, la liste exhaustive des posts est disponible et accessible à tout internaute. Sur LePost.fr, en revanche, la recherche par mots clés est la méthode la plus opératoire pour débusquer les posts traitant de l'émission au sein d'une multitude de sujets d'actualité. Au regard de la taille du corpus et de sa spécificité, cette phase de familiarisation doit s'accompagner d'un archivage rigoureux. Ici, une méthode « artisanale », composée de sauvegarde d'URL, de copies d'écran et d'enregistrements au format PDF, quoique fastidieuse, a évité la perte de données.

Pour chacun des deux dispositifs, nous avons adopté une méthodologie en trois temps. Le premier a consisté en une collecte et une analyse statistique globale de la participation (nombre de commentaires et de lectures, date et heure de la contribution...). Le second temps s'est centré spécifiquement sur le cadrage thématique du débat. Enfin, l'analyse qualitative d'une sélection de posts et de fils de discussion a resserré l'observation au cœur des échanges et des énoncés.

2.3. L'analyse quantitative de la participation

Les premiers comptages statistiques, sur la semaine étudiée, ont révélé que 110 posteurs ont initié un sujet de discussion sur *Le jeu de la mort* sur France 2 et 36 sur LePost.fr. On observe aussi une forte polarisation des lectures et des commentaires sur un petit nombre de posts. De fait, 8 % des posts génèrent 60 % du nombre total de lectures et 56 % du nombre total de

1. Cet événement médiatique a fait l'objet de tout un dossier dans la Revue *Communication & Langages*, n° 166, 2010.

commentaires sur le forum de France 2. De même, un tiers des contributions sur Le Post. fr suscitent 67 % du total des lectures et 86 % du total des commentaires. Ces fortes disproportions sont congruentes avec les résultats d'autres travaux scientifiques qui démontrent de fortes inégalités dans les prises de parole et l'intérêt qu'elles soulèvent sur les plateformes électroniques (Rebillard, Touboul, 2010).

Il est également significatif que, sur les deux espaces, les internautes concentrent davantage leur attention et leurs réactions sur les productions des professionnels (journalistes, équipe de France 2) et des amateurs semi-professionnels que sur les posts créés par des profanes. Par ailleurs, sur le forum de France 2, les posts apportant des éléments d'explication (comme l'historique de l'expérience de Milgram) ont suscité un gros volume de lectures alors que la participation sous forme de commentaires s'est davantage concentrée sur les posts dont le titre annonçait une discussion de nature polémique. Ce forum ne s'est donc pas seulement prêté à la participation mais également à l'acquisition de connaissances sur l'événement.

En dernier lieu, l'observation transversale des interventions a révélé le grand nombre de contributions portant sur la pseudo-scientificité du dispositif télévisuel du *jeu de la mort* ou sur l'éthique et la stratégie marketing de la chaîne. Ainsi, les internautes, en s'affranchissant des frontières du débat proposé par France 2, ont énoncé une posture de distanciation critique envers le média. Notre étude portant sur les deux thématiques cadrées par l'émission, soit le pouvoir de la télévision dans nos démocraties et la tendance des individus à se soumettre à l'autorité, l'analyse statistique a été affinée par un archivage sélectif des posts s'inscrivant dans ce débat. Face au millier de contributions au sein du corpus, un filtrage par le titre des posts fut donc réalisé.

Le premier résultat a démontré que la majorité des posteurs sont peu intervenus sur le thématiques retenues. Ainsi, sur le forum de France 2, c'est le cas de seulement 11 % des posts liés à l'émission qui, par ailleurs, ont suscité moins de 5 % du total de lectures et 4 % de la totalité des commentaires. Sur *Le post. fr*, le constat est proche. En effet, si 14 posts sur 45 au total ont repris ces thématiques, ils ont suscité un nombre de lectures et de commentaires dérisoires. Deux posts ont néanmoins déclenché une forte participation, le premier rédigé par « La Rédaction » et le second par une contributrice « invitée », c'est-à-dire repérée et labellisée par les professionnels du site. Sur le *replayer*, ce ne sont donc pas ces thématiques qui ont suscité la participation des membres mais la qualité des posteurs, leur notoriété et leur légitimité au sein du dispositif.

2.4. L'analyse qualitative de posts et de fils de discussion

Le dernier temps de l'observation a consisté en l'analyse qualitative fine de la participation d'un nombre restreint de contributeurs. Pour notre étude, nous avons retenu une dizaine de posteurs du Forum de France 2 et du Post. fr, dont les contributions s'inscrivaient dans le cadrage retenu. Cette démarche est également encouragée par Valérie Jeanne-Perrier qui a étudié les échanges qui se sont tenus sur Twitter autour du *jeu de la mort* : « Un corpus restreint travaillé à « la main », donne des éclairages sérieux, si l'analyse est systématique et s'imprègne des us et coutumes réglant les interactions, afin de les comprendre. L'approche qualitative in situ, dans le temps long d'une pratique inscrite, à la manière des anthropologues, est en effet pertinente puisqu'il s'agit d'observer des interactions cadrées par des outils techniques formalisant du social ». (Jeanne-Perrier, 2010 : 145).

Notre analyse qualitative s'appuie sur une série d'observables (non exhaustifs) répertoriés dans le tableau ci-dessous.

Registres de prises de parole	Expertise Opinion Bavardage Témoignage
Ressources argumentatives	Références culturelles et cognitives Points de vue argumentés Points de vue bruts Expériences personnelles
Type de langage mobilisé	Soutenu/courant/familier/vulgaire Humour/smiley
Fils de discussion	Longueur et nombre Réactions ou échanges conversationnels Ton : cordial, conflictuel, polémique, neutre
Liens entre internautes	Interpellation <i>via</i> le nom/pseudonyme ou le @ Tutoiement Références aux échanges antérieurs Repérage de réseaux d'interconnaissance

Grille d'observation de la participation

Conclusion

« Observer est une pratique sociale avant d'être une méthode scientifique » remarquent Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier (1999 : 5). Le chercheur doit, en effet, adopter une posture qui lui garantit un regard de distanciation « scientifique » tout en étant immergé dans son terrain. L'étude de cas, présentée ci-dessus, a fait l'objet d'une observation passive sans implication dans le cours des interactions des deux plateformes étudiées. Il va de soi que l'ethnographie en ligne peut, selon les terrains, reposer sur une observation participante. Le chercheur entre alors en interaction avec des locuteurs choisis ou bien s'immerse dans les fils de discussion aux fins de provoquer le débat et d'étudier les réactions. Il peut, de plus, soit signaler son « étiquette chercheur » (observation avouée), soit la masquer (observation clandestine). Dans tous les cas de figure, l'observation en ligne soulève des questions d'éthique développées par Serge Proulx et Guillaume Latzko-Toth dans le chapitre II de cet ouvrage. Même si les contributions sont publicisées et accessibles à tout internaute, les dangers de voyeurisme et d'atteinte à la vie privée des individus existent bien. La prudence s'impose donc dans la restitution des résultats, par le recours, entre autres procédés, à l'anonymisation des contributions. La demande aux participants de leur accord pour la publication de leur identité et de leurs contributions numériques dans les travaux scientifiques est aussi souhaitable.

Ce recueil d'autorisation s'effectue le plus souvent lors d'un entretien qualitatif avec les participants qui peut se dérouler soit en ligne (*via* la messagerie instantanée, le courrier électronique ou les réseaux sociaux) soit en face à face. L'entretien de visu est bien entendu plus riche car il permet d'accéder à davantage d'informations sur l'identité sociale des individus, leurs mobiles et leurs modes de vie. L'entretien est la technique privilégiée pour recueillir le sens que les informateurs donnent à leur pratique. En effet, l'approche sociotechnique permet d'étudier les usages mais non les usagers. L'observation en ligne ne livre que la dimension pragmatique des usages numériques mais elle ne peut les resituer dans le contexte plus large des pratiques sociales des individus. Elle ne nous dit rien sur l'aval (l'insertion sociétale des usages) ni sur l'amont (les stratégies marketing et commerciales des groupes propriétaires).

Comme toute méthode, l'ethnographie en ligne comporte des biais auquel s'ajoute le risque d'une surinterprétation des données comme le soulignent Stéphane Héas et Véronique Poutrain (2003) : « Dans le cadre d'Internet... la surabondance de preuves, de citations, de références peut induire un réel décrochage par rapport à la réalité sous-jacente des phénomènes étudiés ». Ces limites sont à prendre en compte dans l'interprétation des résultats de la recherche. Pour autant, elles ne discréditent pas cette méthode de recueil des données qui permet une connaissance objectivée des interactions et des

Dans un premier temps, l'analyse des registres de prises de parole, des ressources argumentatives et des types de langage mobilisés est nécessaire afin de qualifier les discours et d'étudier les modalités d'engagement des intervenants. La nature et l'organisation des fils de discussion (longueur, réactions isolées au post initial ou échanges conversationnels, récurrence de participants) permettent ensuite de repérer l'existence ou non d'un débat et d'en dessiner les contours. Enfin, les liens observables entre internautes, comme les signes d'interpellation et/ou d'interconnaissance entre eux (adressage par le biais du @+ pseudonyme par exemple, tutoiement, référence à des échanges antérieurs...), apportent des enseignements sur les codes conversationnels spécifiques à chaque espace numérique et sur la formation de micro-communautés de discussion.

Les principaux enseignements ont permis de mettre en avant de fortes oppositions entre les deux dispositifs. Le forum de France 2 se distingue par la participation active d'une dizaine d'internautes sur la thématique politique du débat. Ces individus disposent de compétences leur permettant de maîtriser le registre critique et distancié, et de mobiliser des ressources cognitives et culturelles valorisées. À titre d'exemple : « *Emission [...] très opportune dans le contexte actuel où l'on croit vivre dans une démocratie exemplaire. Mais elle propose un angle d'analyse partiellement spécieux que certains ont rapproché de la thèse d'Hannah Arendt sur la banalité du mal* ». Les interventions sont aussi longues et très argumentées. Si quelques apartés complices révèlent des réseaux isolés d'interconnaissance, toute forme de familiarité est rejetée. À l'inverse, sur Lepost.fr, le langage est courant et décontracté à l'image du site : « *J'avoue que mon étonnement a été pareil au tien [...] en tout cas, l'obéissance à l'autorité, TV ou autre... jusqu'au bout des ordres quels qu'ils soient ça fout drôlement la trouille... + A +* ». Les internautes, ancrés dans leurs énoncés, produisent des commentaires passionnés et subjectifs. Les réseaux d'interconnaissance sont fortement mis en avant *via* le recours à des signes d'amitié et de proximité (tutoiement, signes de complicité). Les confrontations d'opinions adverses se soldent par le recours à l'ironie, à la moquerie ou aux sarcasmes. Cette dimension discursive et interactionnelle conflictuelle est fréquente au sein des espaces numériques participatifs (Desquinabo, 2008).

L'analyse de chaque post et de son fil de discussion a ainsi permis de montrer que les formes d'engagement des participants et d'expression de leur rapport au politique étaient fortement contrastées entre le forum de France 2 et la plateforme du Post.fr, et donc étroitement imbriquées dans la spécificité de chaque dispositif sociotechnique.

débats en ligne. La transparence, du moins apparente, des activités sur le web enrichit l'approche des usages qui ne se dévoilent plus par le simple truchement de l'entretien qualitatif mais s'élargit à la prise en compte de multiples dimensions observables des actions engagées sur les plateformes participatives. L'observation ethnographique permet à l'enquêteur de s'immerger dans le terrain qu'il étudie, un terrain riche, dynamique et support de nombreuses innovations techniques et sociales. L'observation en ligne est bien un bricolage technique et intellectuel qui évolue au fur et à mesure qu'Internet déploie de nouveaux outils et de nouvelles fonctionnalités de participation.

Références bibliographiques

- ARBORIO Anne-Marie et FOURNIER Pierre, 1999, *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris, Nathan Université, Collection 128.
- BEUSCART Jean-Samuel, DAGIRAL Eric et PARASIE Sylvain, 2009, « Sociologie des activités en ligne », *Terrains et Travaux*, n° 15, p. 3-28.
- DESQUINABO Nicolas, 2008, « Dynamiques et impacts des propositions politiques dans les webforums partisans », *Réseaux*, n° 150, p. 109-132.
- JEANNE-PERRIER Valérie, 2010, « Parler de la télévision sur Twitter : une "réception" oblique à partir d'une "conversation" médiatique, *Communication & Langages*, n° 166, p. 127-147.
- HEAS Stéphane, POUTRAIN Véronique, 2003, « Les méthodes d'enquête qualitative sur Internet », *ethnographiques.org*, n° 4, [en ligne] <http://www.ethnographiques.org/2003/Heas>, Poutrain
- JOUËT Josiane, 1989, Une communauté télématique : les Axiens, *Réseaux*, n° 38, p. 49-66.
- JOUËT Josiane, 2011, Des usages de la télématique aux Internet Studies in DENOUËL J. et GRANJON F. éd, *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, p. 45-90.
- KOZINETS Robert V., 2010, *Netnography. Doing ethnographic research online*, Thousand Oaks, CA, Sage Publications.
- LE CAROFF Coralie, 2010, « Le débat citoyen en ligne. Étude de cas autour de l'émission », *Le jeu de la mort*, Mémoire de Master, IFP, université Paris 2.
- LEV-ON Azi et MANIN Bernard, 2006, « Internet : la main invisible de la délibération », *Esprit*, p. 195-212.
- REBILLARD Franck et TOUBOUL Annelise, 2010, « Promises unfulfilled ? « Journalism 2.0 », user participation and editorial policy on newspaper websites », *Media, Culture & Society*, N° 32, p. 323-334.

Zoom - Conception et usage des systèmes de tagging : du récit des pratiques aux traces observables sur le web

Maxime CREPEL, Sciences-Po

L'apparition récente du web et son caractère dynamique en font un objet d'étude stimulant pour les sciences sociales. L'étude des usages du web permet d'observer les logiques d'action des internautes, ainsi que le rôle que tiennent les dispositifs techniques dans la construction et les évolutions de collectifs en ligne. Une approche exclusivement centrée sur les usages limite souvent le champ d'investigation car elle ne se donne pas les moyens de comprendre le rôle de l'environnement technique à l'intérieur duquel les usages se constituent. Dès lors, il semble intéressant d'adopter une approche analysant le couplage entre conception et usage du web, prenant au sérieux la manière dont sont conçus et orientés les environnements techniques, les choix politiques de développement (Boullier, 2008) et la conception de l'utilisateur modèle sur lesquels ces choix reposent (Akrich, 1998). Il est intéressant d'étudier la mise en place d'un dispositif technique lorsque celui-ci n'est pas encore stabilisé et qu'il ne fait pas l'objet d'une standardisation bien établie. Cette instabilité relative à son déploiement rend alors observables les conventions qui émergent progressivement et la manière dont se constitue l'environnement technique sur lequel les utilisateurs vont s'appuyer pour agir.

Observer les usages et les conventions techniques : conduire des entretiens et collecter des traces

Contrairement à certaines enquêtes en sciences sociales pour lesquelles les chercheurs doivent parfois se contenter du récit des personnes sur leurs pratiques, ou pour lesquelles il est difficile d'observer les pratiques en situation, une des particularités du web réside dans le fait qu'il offre la possibilité d'observer directement les usages à partir des traces laissées sur le web par les internautes. En articulant une approche basée sur des entretiens et des observations de données inscrites sur le web et rendues publiques, on peut enrichir les récits des personnes sur leurs pratiques, voire les confronter lors des entretiens à leurs propres données. Nous proposons donc de valoriser une approche qui consisterait en un double couplage. D'une part, un couplage entre l'étude des dispositifs techniques et leurs usages, et d'autre part, un couplage méthodologique qui consiste, en plus d'entretiens avec ceux qui font et utilisent le web, à observer directement leurs pratiques par une analyse des sites et par l'étude

des traces laissées par les internautes. Pour illustrer cette approche nous prendrons quelques exemples issus de travaux réalisés sur les usages du *tagging* sur les sites de stockage et de partage de contenus du web et plus spécifiquement autour du format graphique que sont les nuages de tags (ou *tag cloud*).

Face à l'impossibilité pour les éditeurs de sites participatifs à classer des quantités massives de contenus sur leurs sites (photo, vidéo, audio, texte), les systèmes de *tagging* sont apparus depuis 2004 sur le web. Ces dispositifs permettent aux utilisateurs d'indexer des mots-clés (tags) aux contenus afin de les classer et de faciliter leur accessibilité par les moteurs de recherche. Les folksonomies sont les classifications qui vont émerger à partir de l'agrégation de l'ensemble des tags produits par les utilisateurs. Contrairement aux systèmes de classification traditionnels (taxinomies, thesaurus, etc.) les folksonomies ne sont pas produites par des experts mais par les utilisateurs eux-mêmes et elles ne reposent pas sur une logique de structuration hiérarchique de catégories. Le *tagging* permet d'étudier la manière dont nos catégories ordinaires de description du monde représentent des supports permettant d'interpréter les informations, d'agir et de coordonner des actions sur le web. Dès lors, les tags deviennent des supports, à la fois physiques et interprétatifs, des formes de navigation sociale (Dreiburger, 1999) et offrent aux internautes des « prises » (Bessy, Chateauraynaud, 1995) pour s'orienter dans l'univers informationnel complexe et abondant que représente le web.

Des systèmes de tagging faiblement standardisés : le tag cloud comme signe d'appartenance au web communautaire

L'observation comparative des différentes fonctionnalités de dix systèmes de tagging permet d'observer que les systèmes de tagging sont faiblement standardisés, à l'exception d'un socle très restreint de fonctionnalités communes à tous les services (10 % des fonctionnalités). Parmi ces fonctionnalités standardisées il existe un usage thématique des nuages de tags qui sont une mise en forme graphique des tags les plus fréquemment utilisés sur un site. Ce format s'est largement répandu sur les sites de partage de contenus comme un outil d'exploration qui permet aux internautes de naviguer à travers les folksonomies et d'accéder aux contenus les plus populaires du site. Les entretiens avec les développeurs montrent que l'intégration d'un système de tagging et du format graphique du nuage de tags se fait par un phénomène d'imitation d'un site à l'autre, avec un réarrangement des fonctionnalités et du design. Cette diffusion de l'innovation par imitation et adaptation au besoin de chaque site explique en par-

tie la faible convergence technique observée d'un système à l'autre, échappant à toute instance de normalisation qui inciterait à mobiliser un système de *tagging* standardisé. En revanche, les nuages de tags sont apparus chez les développeurs comme l'une des caractéristiques techniques permettant d'identifier le site comme un service communautaire et participatif, associé au web dit 2.0. L'intégration systématique des nuages de tags n'est donc pas uniquement liée à une volonté d'offrir un outil standard de navigation aux internautes, comme les observations auraient pu le laisser penser. Elle relève davantage d'une volonté d'identification et de positionnement du site comme appartenant au web dit communautaire par l'adoption des aspects de design typiques de ce type de services.

Pour autant, les entretiens avec les utilisateurs du site de partage de photos Flickr ont révélé un usage quasi inexistant des nuages de tags dans les pratiques de navigation. En effet, les systèmes de *tagging* sont le plus souvent mobilisés dans une logique de recherche d'informations qui passe par un usage des moteurs de recherche à partir de tags très spécifiques qui permettent de filtrer de manière discriminante les photos ayant des attributs communs. Les nuages de tags, en proposant les tags les plus populaires, apparaissent alors comme inefficaces pour effectuer une recherche d'informations, puisqu'en valorisant les contenus les plus fréquents sur le site, ils ne permettent pas de filtrer les photos dans une logique de recherche précise d'information (par exemple le tag « Wedding » dans le nuage de tags de Flickr donne accès à plus de 16 millions d'images).

Coupler récits de pratiques et recueil de traces sur le web

En couplant les entretiens à une observation des comptes d'utilisateur et des « *timeline* », constituées de l'intégralité des contenus et des tags de chaque utilisateur de manière chronologique, on observe également la diversité des usages du *tagging* (classement, diffusion, discussion, filtrage collaboratif, etc.) et leurs évolutions à travers le temps. Ainsi, les systèmes de *tagging* sont généralement assez peu utilisés lors de l'inscription sur le site, mais ils sont investis rapidement avec l'accumulation des photos sur le compte de l'utilisateur. On observe les formes d'appropriation du dispositif technique par la mise en place de routines dans l'activité de *tagging* (utilisation de logiciels spécialisés pour le *tagging*, constitution de corpus de tags personnels etc.) mais également par l'évolution du choix des tags à travers le temps. Avec la maîtrise grandissante du dispositif, le nombre de tags utilisés augmente et certains tags sont utilisés de manière récurrente. Les tags choisis font l'objet d'une spécialisation qui consiste à indexer

des catégories conventionnelles, utilisées au sein de réseaux dans lesquels les utilisateurs sont insérés. Par exemple, les photographes professionnels mobilisent davantage les formes standardisées des mots-clés habituellement utilisés en agence de presse (France sera taggué « FRA », les tags sont traduits en anglais, etc.). Dans d'autres communautés thématiques les tags mobilisés constituent un vocabulaire communément utilisé au sein des collectifs auxquels les utilisateurs participent et avec lesquels ils souhaitent se-coordonner et partager. On peut citer la communauté lomographie dans laquelle les tags « Xpro », « L-CA », « 6x6 », décrivent des techniques, du matériel ou des formats typiques de ce genre photographique.

Lors des entretiens, la confrontation des utilisateurs à leurs propres données observables en ligne a également permis de comprendre les schèmes d'action plus larges dans lesquels les usages du *tagging* s'inscrivent. Cette méthode a notamment apporté un approfondissement de la compréhension de l'usage de certains tags très personnels (néologismes, codes personnels, symboles) rarement explicités lors des entretiens. Ces tags idiosyncrasiques servent aux utilisateurs à rechercher les contenus de manière très discriminante en s'appuyant sur des tags personnels qui font sens pour eux (par exemple le tag « nyday4 » décrit chez un utilisateur les photos prises le 4^e jour d'un voyage effectué à New York). Les confrontations des utilisateurs à leurs propres données ont également fait émerger des formes de justification sur les usages du *tagging* qu'ils jugent comme étant acceptables. À partir d'un discours critique sur leur propre pratique passée ou celle d'autres membres, ils dénoncent parfois des formes de *tagging* stratégique visant à faire augmenter le trafic à partir de tags dont ils savent qu'ils sont populaires et fréquemment recherchés (tags liés à la beauté, au design, à la sexualité). Ces pratiques opportunistes de *tagging* ayant pour objectif de diffuser massivement les photos dans une recherche de construction d'audience en ligne sont critiquées durant les confrontations comme des pratiques répréhensibles, associées à des formes de spam.

Références bibliographiques

- AKRICH Madeleine, 1998, « Les utilisateurs, acteurs de l'innovation », *Education permanente*, n° 134, p. 79-89.
- BESSY Christian et CHATEAURAYNAUD Francis, 1995, *Experts et faussaires : Pour une sociologie de la perception*, Paris, Métailié, 360 p.
- BOULLIER Dominique, 2008, « Politiques plurielles des architectures d'Internet », *Cahier Sens Public, L'internet entre savoirs, espaces publics et monopoles*, n° 7-8.

BOULLIER Dominique et CREPEL Maxime, 2009, « La raison du nuage de tags : format graphique pour le régime de l'exploration », *Communication & Langages*, n° 160, p. 111-125.

CREPEL Maxime, 2008, « Les folksonomies comme support émergent de navigation sociale et de structuration des données du web », *Réseaux*, vol. 26, n° 152, p. 169-204.

DREIBERGER Andreas, 1999, « Supporting social navigation on the World Wide Web », *Journal of Visual Languages and Computing*, p. 597-622.

GHITALLA Franck, BOULLIER Dominique, GKOUSKOU Pergia., LE DOUARIN Laurence et NEAU Aurélie, 2003, *L'outre-lecture. Manipuler, (s') approprier, interpréter le web*, Paris : Bibliothèque Publique d'Information/Centre Pompidou, 267 p.

WEINBERGER David, 2007, *Everything is miscellaneous : The power of the new digital disorder*, Henry Holt and Company, 277 p.

Glossaire

Folksonomies : Classification produite à partir des tags indexés par les utilisateurs sur un site web. Contraction de « folk » (les gens) et de « taxonomy » (taxonomie/classification).

Tag : Étiquette – Mot-clé indexé par les utilisateurs sur le web.

Tagcloud : Nuage de tags – Format graphique de visualisation d'un ensemble de tags.

Tagging : Système de catégorisation des contenus à partir des tags.